



8000

cat. Boston 12. 119

Escl 28

HA

par Girard - Chantreau

Parbier IV 1067 C



V O Y A G E  
D'UN SUISSÉ  
DANS DIFFÉRENTES COLONIES  
*D'AMÉRIQUE.*



810.45  
GIR

# VOYAGE D'UN SUISSE

D A N S

## DIFFÉRENTES COLONIES D'AMÉRIQUE

PENDANT LA DERNIERE GUERRE,  
AVEC UNE TABLE.

*D'Observations météorologiques faites à Saint-Domingue.*

---

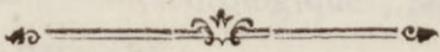
Observateur fans prétention, vrai fans malignité.

---



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXXV.

0300

VOYAGE  
D'UN SUISSE

DANS

DIFFÉRENTES COLONIES  
D'AMÉRIQUE

PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE,

AVEC UNE TABLE

D'Observations météorologiques faites à Saint-  
Domingue.

---

Observations sans prétention, vrai sans malignité.

---



A NEUCHÂTEL,

De l'imprimerie de la Société Typographique.

M D C C LXXXV.



# A V I S

DE L'ÉDITEUR,

*Pour servir de préface & de table des  
matieres.*



LES journaux de navigation qui sont à la tête de cet ouvrage, n'ont de rebutant que le titre. Ils peignent parfaitement l'homme qui navigue pour la première fois, sans autre intérêt que sa curiosité; qui observe par inclination & écrit à ses amis avec franchise. Ils renferment aussi l'histoire de quelques époques mémorables de la dernière guerre, une courte description de la Martinique, une autre plus étendue de l'isle de Curaçao, & plusieurs observations, tant physiques que météorologiques, faites sous différens parallèles.

Les lettres à la suite des journaux, ont principalement pour objets :

*L'administration domestique de la colonie de Saint-Domingue, ou, plus généralement, celle de toutes les colonies à negres.*

*Plusieurs changemens qu'il seroit avantageux d'y faire.*

*Le caractère des maîtres & celui de leurs esclaves.*

*Les différens chemins ouverts à la fortune.*

*Les maladies du climat.*

*La dépense & le produit moyens d'une sucrerie.*

*La dépense & le produit moyens d'une cafétérie.*

*Les cultures usitées dans l'une & dans l'autre.*

*Leurs défauts & les moyens d'y remédier.*

*La défense de l'isle.*

*Son gouvernement.*

*Le résumé d'un journal d'observations météorologiques, faites dans l'isle, au niveau de la mer, pendant une année consécutive.*

*Quelques conjectures nouvelles sur la formation des plus hautes montagnes du globe.*

*La configuration particuliere de S. Domingue ,  
son organisation , son climat , ses phénomènes  
d'électricité naturelle , ses animaux & ses pro-  
ductions.*

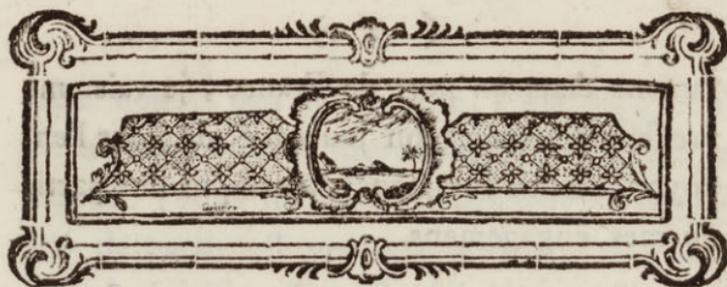
*Puis l'auteur finit par examiner l'influence de la  
découverte de l'Amérique sur le genre humain.*

Voilà le sommaire de l'ouvrage. Je l'a-  
brege autant qu'il est possible , afin que le  
lecteur le plus pressé voie d'un premier  
coup - d'œil s'il y trouvera ce qui lui con-  
vient ; & supposé que quelques titres déjà  
rebattus le dégoûtent , ce sera ma faute &  
non celle de l'auteur , qui n'a copié personne.

La configuration particulière de S. Domingue,  
 son organisation, son climat, les phénomènes  
 d'électricité naturelle, les animaux & les pro-  
 ductions.

Puis l'auteur fait par examiner l'étendue de la  
 découverte de l'Amérique sur la terre humaine.

Voilà le sommaire de l'ouvrage. Je pré-  
 sere autant qu'il est possible, afin que le  
 lecteur le plus pressé voie d'un premier  
 coup-d'œil s'il y trouve ce qui lui con-  
 vient; & suppose que quelques titres déjà  
 rapportés se dégoûtent, ce sera un titre &  
 non celle de l'auteur, qui n'a copié personne.



V O Y A G E  
D'UN SUISSÉ  
DANS DIFFÉRENTES COLONIES  
D'AMÉRIQUE.

---

LETTRE PREMIÈRE.

*De Bordeaux, le 26 janvier 1782.*

DEPUIS six mois que j'ai quitté les riantes campagnes du Pays-de-Vaud, ma vie s'est passée dans un tumulte d'affaires, de voyages & de plaisirs si continuel, que je n'ai pas trouvé le loisir de vous écrire à mon aise jusqu'au moment où je me suis vu dans le vaisseau & en pleine mer, c'est-à-dire, dans le tems où j'étois le moins assuré que mes lettres pussent jamais vous parvenir.

Aujourd'hui, qu'un hasard inattendu me

ramene dans un port de France , je vais me presser de copier mon journal & de vous l'envoyer , afin de commencer à remplir une partie de mes engagements.

*Journal de navigation à bord d'un navire du convoi de M. de Guichen , destiné pour l'Amérique.*

MUNI d'une permission de la cour de France pour m'embarquer , j'arrivai à Brest à la fin de novembre 1781. Cette ville sembloit être alors le rendez-vous général de tout le royaume : la rade & le port , couverts de vaisseaux , présentoiient l'image d'un empire mouvant ; mais la place qui m'y étoit destinée me parut si petite & si mal-faine , que je ne me pressai point de l'occuper , quoique les couriers multipliés de Versailles & l'activité de l'administration nous annonçassent un départ prochain.

Faut-il vous parler du plaisir que je goûtai dans la ville , en attendant le moment de voguer ? Vous savez , comme moi , que la vie errante a ses avantages. La nouveauté plaît , intéresse : l'étranger jouit donc doublement , & par l'intérêt qu'on lui fait éprouver , & par celui qu'il inspire. Une famille respectable , une so-

ciété douce, peu nombreuse, voilà ce que le hasard me fit rencontrer dans la maison où je logeois. J'étois heureux. Cependant la nécessité de partir est venue à propos ; j'ai goûté tous les plaisirs d'une société décente & gaie, sans emporter les regrets cuisans qui accompagnent souvent leur perte.

L'ordre de l'embarquement est donné ; je me rends à bord. Chacun connoit un vaisseau ; mais il est bien différent de le parcourir en passant, ou de le voir comme son habitation unique pour un tems illimité. Avec quel intérêt on l'examine alors ! & quelles recherches n'y fait-on pas sur sa solidité, sa grandeur, sa mobilité, sa vitesse, le bon ou le mauvais état de ses manœuvres, la qualité de sa cargaison ! &c. Celui-ci est du port de six à sept cents tonneaux, freté par le roi. Sa cargaison, composée principalement d'une belle artillerie en bronze & de comestibles, se lie aux plus grands projets de la campagne.

Le 10 décembre au point du jour, le vent souffle de la partie du N. E. le général fait signal d'appareiller ; à trois heures de l'après-midi nous sommes tous en mer. C'est un beau spectacle. En vain chercherois-je à le décrire ;

la majesté d'une flotte nombreuse sous voiles ne sauroit se rendre , ni avec la plume , ni avec le pinceau. Ceux qui veulent s'en former une idée juste ne doivent pas s'en tenir à de simples relations , ni même à tout ce que leur imagination pourroit composer de plus brillant : il faut qu'ils voient par eux-mêmes , mais les pieds fixés sur la plage ; & lorsque les vaisseaux poussés par la force du vent commenceront à se perdre sous la convexité du globe , lorsqu'ils ne leur présenteront plus qu'une image réduite de leur grandeur noyée dans l'obscurité de la brume & des nuages , ils retourneront chez eux & seront assurés de passer une nuit tranquille.

La nôtre ne l'est pas : le roulis forme des oscillations si grandes & si brusques , que nous avons peine à nous tenir dans nos lits. Les passagers , maîtres ou valets , sont ici au nombre de vingt-sept , entassés pêle - mèle dans la sainte barbe , où l'on respire un air infect qui arrive de l'entrepont , déjà usé par l'équipage ; & pour peu que l'on ait de disposition au mal de mer , il est bientôt décidé dans un pareil milieu : aussi ne compte-t-on que trois passagers parmi nous qui ne l'aient pas encore éprouvé ,

tout le reste est malade plus ou moins , & le moins suffiroit pour exciter la compassion , s'il y en avoit en mer.

Le pire de cette espece de mal est , qu'on ne lui connoît pas de remede. ( 1 ) Il attaque indifféremment les deux sexes , les tempéramens les plus robustes comme les plus foibles : pour moi , qui n'en suis pas atteint , je vais vous faire part de la maniere dont nous vivons.

Le thé à huit heures du matin , le déjeûné à dix & le soupé à quatre heures après midi. Le déjeûné & le soupé sont composés principalement de volaille , mouton , cochon , salaisons & légumes secs. L'usage de souper de bonne heure est général sur les vaisseaux marchands , afin de pouvoir éteindre tous les feux de cuisine avant la nuit. Il seroit à souhaiter qu'on l'adoptât sur les vaisseaux de guerre.

Nous mangeons du pain frais chaque jour ; mais on le fait déjà à l'eau de mer , pour épargner l'eau douce : ( 2 ) ce qui lui donne une âcreté

( 1 ) En général cependant , on éprouve du soulagement par le grand air & par l'usage des boissons acides.

( 2 ) Les pacotilles du capitaine ont tellement

désagréable, sans rien ôter cependant de sa beauté.

Nous avons à bord deux vaches que l'on nourrit avec foin; mais leur lait est réservé pour notre état-major. Les passagers, même ceux du roi, n'en goûtent jamais.

Laiſſons là ces détails, & voyons où nous ſommes.

Le 11 au point du jour, en-avant du raz, nous avons le plaisir de nous trouver ſous le vent des trois quarts du convoi. Cette remarque nous rassure pour la marche du navire, que l'on ſuſpectoit avant l'épreuve. Nous filons six *nœuds* (2) avec peu de voiles, & le convoi n'observe aucun ordre de marche. Chaque bâtiment allume des fanaux à l'entrée de la nuit: c'est un beau spectacle.

Le 12 au point du jour, le convoi étoit en aussi mauvais ordre que la veille; on voyoit les vaisseaux de guerre à ſtribord de l'armée, sur une seule ligne & ſous le vent des navires de

encombré le navire, qu'il ne s'y est pas trouvé place pour la quantité d'eau nécessaire.

(1) C'est-à-dire, deux ligues marines pendant une heure de tems.

transport. A neuf heures du matin, nous aperçûmes plusieurs voiles dans la partie du N. E. leur nombre s'accrut ensuite, & bientôt nous fûmes assurés qu'elles étoient ennemies.

En peu de tems elles atteignirent la queue du convoi, puis la canonnerent, sans qu'il fût possible aux marchands qui la composoient, de trouver la moindre protection.

Lorsqu'un oiseau de proie vient à fondre sur les timides habitans d'un colombier isolé, la confusion qu'il y met n'est pas plus grande qu'elle l'étoit en cette occasion parmi nous. Cependant nos protecteurs s'ébranlerent. La *Bretagne*, le *Royal - Louis* & tous les autres colosses faits pour représenter la majesté d'un empire, virerent successivement vent devant, pour aller à l'ennemi. Mais avant qu'ils eussent gagné l'intervalle de deux à trois lieues qui les en séparoit, celui-ci eut le tems d'amariner plusieurs des nôtres & de fuir avec ses prises.

( 1 ) Ainsi finit cette malheureuse rencontre,

---

( 1 ) On a su depuis, que les Anglois crurent trouver le riche convoi de S. Domingue, qu'ils cherchoient, & qui étoit entré à Brest trois jours avant notre

qui nous coûta cher pour le moment , & plus encore par les fuites , pour avoir pris un ordre de marche absurde , avec trop de sécurité.

Au moment de la canonnade , M. de Guichen signaloit à tous les navires du convoi , *permission de faire la route qu'ils jugeroient la plus convenable dans la circonstance présente*. Notre capitaine chargé de pacotilles , croyant tout perdu s'il ne fuyoit à tire - d'ailes , interpréta ce signal en celui de *sauve qui peut*. Alors, sans tenir conseil , il fit forcer de voiles , & nous courûmes vent arriere , nous éloignant de plus en plus des nôtres & de l'ennemi. Une brume épaisse s'éleva dans le même tems , la mer devint grosse , nous continuâmes la même route pendant la nuit.

Le 13 , au point du jour , nous vîmes encore plusieurs voiles ; le capitaine manœuvra pour les éviter , aimant mieux courir les ris-

départ. La foible escorte qu'ils lui connoissoient , les dispensoit de précautions dans leur attaque : aussi tomberent-ils sur nous dans l'ordre de vitesse. Cette méprise leur a fort bien réussi ; car ils nous prirent une douzaine de bâtimens , quoique de moitié plus foibles que l'armée qui nous protégeoit.

ques d'une navigation isolée , que ceux d'une erreur fatale , en cherchant un appui ; & il ne nous fallut pas plus de quatre heures d'une marche forcée , pour jouir du triste avantage d'exister *seuls* sur un vaste horizon.

Le 14 , une voie d'eau considérable se déclare dans le navire. Elle augmente le 15 ; les passagers , maîtres & valets , avec l'état-major , prennent le service des pompes depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir , afin de soulager l'équipage.

Notre relâche vient d'être jugée indispensable ; mais le vent varie & nous refuse les côtes d'Espagne , que nous cherchions à atteindre. Cependant la voie d'eau occupe chacun de nous à la pompe , huit à neuf minutes toutes les demi-heures , & l'on craint qu'elle n'augmente , à cause du gros tems , de la surcharge du navire & de la qualité de sa cargaison. Telles sont les réflexions qui se présentent à la suite du vent contraire , pour alarmer les imaginations les plus froides. Cependant le grand nombre des passagers , la diversité de leurs humeurs , quelques faillies de tems à autre , toutes ces choses soutiennent notre courage , & nous goûtons encore quelques plaisirs dans

un genre de vie qui ne manqueroit pas d'effrayer, si on le contemploit du fein de la mollesse.

Le 16 au matin, un *grain* nous déchire deux petites voiles que l'on n'a pas eu le tems d'amener. La mer est toujours grosse; nos mâts qui se plient avec bruit dans un roulis très-vif, semblent à chaque oscillation devoir se briser. On les étaye avec des cordages & l'on parvient à les affujettir. Chaque voile que nous apercevons nous paroît suspecte, & nous cherchons à l'éviter. Point de soleil, point de hauteur, cheminant toujours sur l'*estime*, notre route totale, composée d'un grand nombre de petites, doit être fort douteuse & répandre beaucoup de méfiance sur notre situation calculée.

Nos marins, avant de quitter la rade de Brest, nous affuroient que le bâtiment, vu sa grosseur & son genre de construction, seroit inébranlable aux coups de la mer: il est cependant si fort tourmenté que nous ne pouvons y manger à notre aise. Il faut de l'adresse pour passer d'une chambre dans une autre; il en faut même pour se tenir debout. Deux fois la table & les bancs de la chambre du conseil se font détachés de leurs crampons, allant d'un bord

à l'autre avec fracas & si précipitamment , que personne n'osoit ni ne pouvoit les arrêter.

Ce grand roulis que nous éprouvons & sa vivacité proviennent sans doute de la pesanteur de notre cargaison , du mauvais *arrimage* , & plus encore de la surcharge du navire , qui établit le plan de flottaison au-dessus de sa plus grande largeur. Notre bâtiment , à cause de sa construction en sapin , est aussi sujet à des craquemens continuels. C'est principalement dans la sainte-barbe , que l'on jouit de cette musique lugubre , au son de laquelle il faut s'endormir. Il semble , à chaque mouvement , que les membres défunis vont se séparer pour jamais ; véritablement ils font bien des efforts pour y parvenir.

La nuit du 16 au 17 commence à nous envelopper de ses ombres. Les amans des villes & ceux des campagnes profitent souvent de son obscurité dans des *rendez-vous* délicieux : les uns sous des lambris dorés , les autres sous de simples chaumières. Le plaisir est le même pour tous , & la lumière revient toujours trop tôt leur donner le signal de la séparation. Sur mer , rien n'est plus triste qu'une nuit obscure , parce qu'elle multiplie les dangers. Et nous qui

craignons d'être apperçus , nous n'avons de lumiere que dans l'habitacle , pour éclairer le compas. Les passagers , avec les officiers du bord qui ne sont pas de service , se rassemblent alors jusqu'à l'heure du coucher dans la chambre du conseil ; les uns sont étendus sur des matelas , d'autres assis sur des bancs. Les chambres de nos dames , quoique fort petites , servent aussi de lieux d'assemblée ; le plus grand nombre parmi nous passe le tems à aller de l'une à l'autre. J'avoue à ma honte , que je suis de cette classe ; mais les mieux traités sont ceux qui se fixent dans la même. En mer , plus qu'à terre , la constance est estimée des dames & trouve auprès d'elles sa récompense.

Le 17 , je ne vous raconterai pas en détail tous les propos qui se débitent à bord à l'occasion de notre voie d'eau. C'est chaque jour , chaque heure même , de nouvelles alarmes. Les deux pompes vont pour l'ordinaire les deux tiers du tems , un peu plus ou un peu moins cependant , suivant la vigueur que l'on y emploie & la vitesse du sillage. De ces inégalités résultent mille paroles inquiétantes. Les paresseux prétendent que la voie d'eau est augmentée , & les plus sinistres ajoutent que nous cou-

lerons bas incessamment. Ces discours peu consolans , qui se tiennent à haute voix , n'ont pas échappé aux matelots , & la consternation est peinte dans leurs traits. L'un d'eux , après s'être amarré solidement , s'est jeté à la mer , dans l'espoir de découvrir l'ouverture du navire. Ses recherches ont été inutiles ; mais sa bonne volonté a été récompensée , nous y avons tous contribué de bon cœur.

Le 18 , les passagers viennent sur le pont de grand matin , pour jouir du commencement d'un beau jour. La mer beaucoup plus douce , balance légèrement notre vaisseau ; le vent , sans être froid ni violent , nous donne un bon fillage , & le soleil se montre par intervalles. Nos marins l'attendent à midi ; mais il disparoît alors sous des nuages , & l'on ne fait son image qu'imparfaitement. Cette opération sert pourtant à corriger l'estime , qui est devenue chaque jour plus fautive.

Nous avons vu dans l'après-midi un navire Ostendois de trois à quatre cents tonneaux. Nous cherchions à lui parler , & il vouloit nous éviter. Notre gros volume lui inspiroit sans doute de la méfiance ; mais la supériorité de notre marche nous a bientôt mis à portée de

le heler. Après lui avoir demandé des nouvelles du convoi de M. de Guichen, il nous a répondu qu'il n'en favoit point. Nous lui avons fait encore d'autres questions qu'il a feint de ne pas entendre. Nous lui avons demandé sa latitude & sa longitude. Sans doute que cette conversation commençoit à lui paroître trop longue, car il n'a pas jugé à propos de nous répondre, & a mis le cap à l'opposite de sa vraie route, pour s'éloigner de nous tout-à-fait.

Ce petit événement amuse beaucoup les passagers. La moindre diversion, dans notre existence monotone, devient pour nous le sujet d'un plaisir.

Aujourd'hui 19, le tems est beau & l'on commence à s'habituer à la pompe. Nous nous encourageons réciproquement à cet exercice pénible par des chants mesurés dont les leviers marquent la cadence. Lorsque la mer est lumineuse, l'écoulement de nos pompes offre pendant la nuit le spectacle d'un métal en fusion.

A minuit, grand tapage. Les matelots qui ne font pas de service sortent à la hâte de leurs *hamacs*, les uns de plein gré, les autres chassés à coups de garçette. Un grain arrive, il faut plier les voiles. Ces fortes d'alertes noc-

turnes font assez fréquentes ici : elles n'amusent pas plus les passagers que les équipages ; mais il n'est guere possible de les éviter à bord des marchands , où le nombre des matelots est toujours trop foible pour que le quart qui veille puisse suffire aux moindres cas extraordinaires. Les vents ont encore changé ; nous avons viré de bord , portant présentement le cap au S. E.

Le 21. Encore un lendemain ! Nous existons toujours. On peut donc tenir assez longtemps une mer orageuse , avec un mauvais vaisseau & une voie d'eau considérable. Ces réflexions rassurent. Cependant point de hauteur depuis plusieurs jours ; mais le soleil dissipe enfin les nuages dans la matinée , & paroît à midi comme une divinité bienfaisante. La joie est générale depuis que notre latitude est connue , 46 d. 40 m. L'estime nous donnoit 45 d. 10 m. Les longitudes de nos pilotes font si différentes , que l'une nous met à vingt lieues des côtes de Bordeaux , tandis que l'autre nous en éloigne à plus de cent. Comme elles sont fort basses & souvent couvertes de brumes , nous fondons & nous allons à petites voiles , surtout pendant la nuit.

Le 22, point de fond, petite route, aucune connoissance de terre.

Le 23, fond de soixante brasses; vue de la tour de Cordouan.

Un pilote vient à bord dans la matinée du 24; mais la mer est si rude qu'il ne juge pas à propos de nous faire entrer. Nous mouillons à une lieue de la passe.

Le 25, la mer est toujours grosse. Le vaisseau a chassé sur son ancre pendant la nuit, & nous nous trouvons au point du jour si près des roches, que le pilote fait appareiller à la hâte & couper le cable pour s'éloigner plus tôt du danger. La mer est plus calme à midi, & nous entrons en riviere dans la marée du soir le plus heureusement possible.

Nous jetons l'ancre vis-à-vis Royan, où le capitaine va faire sa déclaration. La marée descendoit lorsqu'il venoit à bord, & le courant étoit alors si impétueux, que son canot, malgré les plus grands efforts des rameurs, nous a rejoints avec bien de la peine.

A présent qu'il n'y a plus de manoeuvres à faire pour le navire, nous rendons à l'équipage le service des pompes.

26. Nous avons essuyé la nuit dernière un  
coup

coup de vent si violent , que notre bâtiment résonnoit du haut en bas de ses mâtures & cordages , à peu près comme feroit une centaine d'orgues mises en jeu à la fois ; ( 1 ) & pendant toute la journée le vent contraire nous retient à la même place.

Le 27 , nous avançons de deux lieues pendant la marée , & le 28 la plupart des passagers fretent des chaloupes pour se rendre à Bordeaux.

Vous ne vous faites pas d'idée du plaisir que nous éprouvons en touchant terre. Sans doute que les dangers & les fatigues accumulés sur quelques semaines de tems , équivalent à une navigation commune de plusieurs mois ; mais cette joie est bientôt troublée par les accidens les plus graves. Une maladie affreuse attaque successivement les passagers & les officiers de notre bord , & de préférence ceux qui ont couché dans la sainte-barbe. Deux jeunes gens , quoique vigoureux , viennent de périr après quelques jours de souffrances , & les autres sont dans le plus grand danger. Le mauvais air produit par l'encom-

---

( 1 ) C'est ce même coup de vent qui a si fort mal traité la flotte de M. de Guichen.

brement des hommes & des pacotilles , l'usage du pain fait à l'eau de mer , font les causes les plus vraisemblables de cette épidémie.

J'ai le bonheur de rester sain au milieu de tant de maux : je ne suis pourtant pas exempt de douleur , en voyant tant de malheureuses victimes de la cupidité d'un seul homme.

*Suite du Journal de navigation , à bord du même bâtiment.*

Après un mois de relâche , notre navire étant allégé , ne faisant plus d'eau , & au moment d'appareiller pour Brest avec un très-beau convoi , ( 1 ) je vais le rejoindre , non sans quelque répugnance , laissant les deux tiers de nos passagers à terre , morts , malades , ou peu curieux de se rembarquer.

Le 5 février , une bise du N. E. s'éleve. La frégate la *Cérés* , fait à tout le convoi signal d'appareiller , & nous descendons avec la marée jusqu'à Royan , où nous mouillons. Royan est le point de partance. A peine avons-nous

( 1 ) Le convoi de M. de Guichen , très-maltraité par un coup de vent le 26 décembre dernier , a été obligé de relâcher à Brest , & nous allons le rejoindre.

jeté l'ancre , que le vent tourne à l'O. puis au N. O. avec tant de furie , que nous sommes obligés de mouiller une seconde ancre , & de nous tenir en garde contre les abordages de tous les navires qui chassent. Le vent continue avec la même impétuosité dans l'après - midi ; les frégates la *Cérés* & la *Renommée* remontent alors la rivière , pour prendre un mouillage plus sûr ; tous les navires suivent leur exemple. Mais notre pilote , qui connoît la bonté de nos cables , se détermine à nous laisser où nous sommes , persuadé que le vent ne tardera pas à changer & à prendre une direction favorable pour notre sortie.

Le 6 il a déjà diminué de force , & le 7 , pendant la marée du soir , nous voyons redescendre toute la flotte qui vient se ranger autour de nous.

Le 8 , au point du jour , vent d'E. beaux tems , signal d'appareiller. Tout le convoi est sous voiles à neuf heures du matin , & prend la passe du N. E. Composé de cent cinquante voiles , il se déploie avec majesté sur une grande longueur de rivière , & se projette sur les côtes qui la terminent avec beaucoup de variété.

À midi , nous nous trouvons déjà par les travers de l'isle d'Oleron , à cinq lieues de ses côtes arides. La *Cérès* nous fait en particulier le signal de rester dans ses eaux ; elle diminue en même tems de voiles , pour attendre les mauvais marcheurs , & nous voilà bientôt dans le meilleur ordre possible.

Depuis que l'épidémie a fait de la place sur notre bord , je me trouve possesseur d'une petite cellule : mais mon lit est si étroit que je m'y trouve incrusté tout juste. J'y reste absolument immobile jusqu'au moment où je me leve. Heureux encore si je me réveille au-dessus des eaux ! C'est bien ici qu'un lit est l'image du cercueil ! Combien de poissons voraces circulent autour de moi , dont je ne suis séparé que par quelques planches ! Le moindre choc suffiroit pour ouvrir ma demeure & me livrer à leur glotonnerie. Voilà des idées peu riantes , qui ne troublent cependant pas mon sommeil.

9 Février. Quand on rencontre à terre une personne de sa connoissance , l'on s'informe de sa santé ; mais ici , quand on se revoit le matin , l'on se demande , *quel vent fait-il ? ayons-nous filé bien des nœuds pendant la nuit ?*

Cette politesse recherchée , dont nos citadins tranquilles font leur principale étude , ne faudroit convenir à des hommes errans , dont un mal-être presque continuél endureit le caractere.

Le convoi marche toujours en bon ordre sur trois colonnes. Celle qui est tout - à - fait sous le vent , est composée de nos plus gros navires. La *Cerès* s'est mise à leur tête , & la *Renommée* fait l'arriere - garde. Les deux autres colonnes , paralleles à la premiere , rangent la côte de plus près.

L'on reconnoît Belle - Isle dans la matinée ; nous sommes par son travers à midi , à égale distance de cette isle & de la pointe de Quiberon. Ses côtes sont très - hautes & très - escarpées. Le paysage qu'elle présente seroit plus gracieux , si l'on y voyoit des arbres.

Le vent mollit dans l'après - diné ; mais le ciel est pur , & la mer si calme que tous les passagers se promenant sur le pont. Notre convoi étant destiné en partie pour l'Orient qui doit nous rendre quelques bâtimens pour Brest , le commandant s'est déterminé à mouiller dans le canal de Groa , où nous avons fond de douze à quinze brasses. Ce mouillage qui est sans

doute indispensable par les raisons que je viens de vous expliquer, n'ayant été annoncé par aucune espece de signal, peu s'en est fallu qu'il n'y ait eu des abordages, à cause de la précipitation avec laquelle il s'est exécuté dans la nuit la plus obscure. Aussi - tôt que le convoi est mouillé, chaque navire désigne par des fanaux la place qu'il occupe. Cette précaution devient nécessaire pour distinguer ceux qui chassent sur leurs ancres. Elle forme en même tems un spectacle des plus brillans pour nous & pour les habitans des terres voisines.

Le 10, je me leve de grand matin pour reconnoître notre mouillage. Nous sommes à distances égales de l'isle & du continent, à une lieue ou environ de l'une & de l'autre.

L'isle de Groa peut être élevée de cinquante pieds au - dessus de la mer. Elle paroît assez bien cultivée, & accessible par - tout du côté du canal.

Le Port-Louis se présente assez mal, quoique ses défenses extérieures paroissent très - étendues. Il est comme enseveli dans un terrain très - bas.

A neuf heures du matin, signal de *nous tenir prêts à appareiller*, & aussi-tôt nous nous met-

tons à pic sur notre ancre. Cette sorte de navigation terre à terre, à la maniere des anciens, feroit fort agréable avec un tems toujours beau. Mais si les vents d'ouest venoient à souffler ici un peu rudement, seulement pendant un jour, des navires aussi gros que le nôtre ne pourroient jamais se relever, & périroient infailliblement sur la côte. Chacun fait aussi que le cabotage ne convient qu'à de petits navires & fins voiliers, sur-tout lorsque les ports ne sont pas fréquens. Mais, sans la crainte de trouver les Anglois au large, nous ne passerions pas si près de terre.

Nos conjectures sur les causes du mouillage se vérifient à présent. Voilà des bâtimens qui sortent du Port - Louis pour se joindre à nous. Dans le même tems, plusieurs des nôtres nous quittent & prennent la route du Port - Louis. Cet échange fait, à midi tout le convoi appareille. Les vents sont à l'E. S. E., le ciel est moins beau, mais l'air est plus doux; c'est une compensation. A présent que le vent est foible, nous nous trouvons à la queue du convoi. Un grand navire tel que le nôtre a besoin d'un mobile puissant pour marcher; un petit vent se consume en pure perte contre son inertie.

La frégate la *Renommée* nous hele à huit heures du soir, c'est pour nous faire arriver. Nous lui représentons que, pour nous conformer aux ordres du commandant, nous suivons le même aire de vent que lui. Nos représentations l'irritent, elle nous menace de ses canons. Le foible marchand ne fait qu'obéir aux ordres suprêmes des dieux de la mer, qui peuvent être accompagnés de foudres : nous arrivons donc, au grand détriment de notre route ; nous nous éloignons de terre & manquons ainsi la bordée convenable pour donner dans le raz. Si nous étions quittes du moins de ce protecteur incommode ! Mais ne voilà - t - il pas que nous le retrouvons encore ! Nouveaux pourparlers, nouvelles menaces, nouveaux ordres défavorables à notre route & contradictoires avec ceux que nous avons reçus. De plus un boulet, pour prouver qu'il parloit sérieusement.

Cependant le vent se renforce, & la mer s'enfle. A quinze lieues seulement du raz, nous craignons d'y être poussés pendant la nuit. Heureusement qu'avec le jour toutes nos craintes se dissipent, & nous sommes le 11 de bon matin à la hauteur de la baie d'Hodierne, fort près du raz, quoique trop affalés sous le vent pour essayer d'y donner,

La *Cérès* & la *Renommée*, avec les plus petits bâtimens du convoi, le passent pendant le jour : il ne reste plus en-arrière qu'une quinzaine de gros navires qui travaillent tous à ranger la terre. C'est ici qu'un corsaire anglois emploieroit bien son tems. Comment pourrions-nous lui échapper !

Enfin, malgré toutes les contrariétés d'une mer très-rude & d'un vent assez fort, dans un tems où il ne nous en falloit point, nous nous sommes bien soutenus pendant la nuit, nous nous trouvons même le 12, (1) au point du jour, très-voisins de la terre que nous cherchions.

Nous commençons donc un jour fameux par les extravagances qu'il enfante ; mais pouvois-je en faire une plus grande que de me trouver ici ! Au lieu de tous les plaisirs de la saison, que je partagerois avec vous, je me vois dans une coque de sapin, hérissée de trois gros bâtons verticaux, contre lesquels on ajuste quelques morceaux de toile qui se plient ou se développent. C'est l'air qui pousse cette frêle machine, & souvent en sens contraire. C'est à

---

(1) Mardi gras.

elle cependant que l'on se confie pour passer d'un monde dans un autre.

La mer est belle à midi, nous donnons dans le raz par un vent d'E. & nous le traversons le plus heureusement possible. Mais le passage est d'un aspect si effrayant, que les plus intrépides marins le redoutent. Courir des bordées entre des rochers voisins les uns des autres, avec un navire très-sensible aux courans & qui n'obéit pas promptement à la manœuvre, c'est une tâche assez périlleuse.

Une fois hors du raz, il n'y a plus de difficultés, & nous faisons route pour Brest. Quelle est notre surprise lorsque nous découvrons une flotte nombreuse qui louvoie devant ce port? Nous apprenons bientôt que c'est le convoi de M. de Guichen, qui sort pour la seconde fois. L'on nous reconnoît aussi, & l'on nous demande de la part du général, si nous sommes en état de tenir la mer. Le capitaine répond que nous manquons d'eau, de vivres frais, & que nos agrès ont le plus grand besoin de réparations. N'importe, l'émissaire lui ordonne de suivre, assurant que l'on pourvoira en mer à tous nos besoins. Tout est dit : les porte-voix sont remis à leur place; mais nous n'avons pas

même les signaux de la flotte , & nous ne pouvons accoster le général.

Le 13, nous éprouvons déjà une tourmente considérable, qui achevera d'ôter à nos haubans le peu de solidité qui leur reste.

La mer est tout aussi agitée le 14, & une frégate qui nous trouve à la queue du convoi, nous menace de sa bordée, si nous ne forçons de voiles à l'instant.

A deux heures après midi l'on signale la terre ; c'est le cap Ortegal. Nous parlons à plusieurs marchands pendant le reste de la journée.

L'armée se trouve très-dispersée dans la matinée du 15 ; on fait signal de ralliement. En peu de tems elle se rassemble, & nous sommes alors par le travers du cap Finistere, où la mer est très - rude.

Le 16, de grand matin, sans sortir de ma cellule, je m'apperçois que le tems est beau. Il me suffit de prêter l'oreille à la conversation suivie des passagers qui se promènent sur le pont, & qui vivoient ces jours derniers dans un morne silence. L'homme, en général, n'a qu'une foible réminiscence du passé, peu de prévoyance de l'avenir ; mais le présent l'affecte

vivement. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Il y a du pour & du contre.

Nous faisons toujours bonne route dans la soirée , filant sept nœuds pour le moins , & chemin faisant l'on répare les haubans du grand mât, que les roulis précédens ont rompus.

Le 17, au point du jour, on apperçoit les Barlingues. Nos marins les relevent, & nous ne sommes qu'à quatorze lieues de Lisbonne. Qu'il est fâcheux de passer avec autant de fatigue aussi près d'une des plus belles villes du monde, sans pouvoir la visiter ! Mais un vent cruel & favorable à la fois souffle impétueusement dans nos voiles & nous porte vers le cap S. Vincent.

Nous venons enfin d'exposer nos besoins à plusieurs capitaines de vaisseaux. Celui qui commande la *Couronne* ( 1 ) & la division des isles du Vent, nous a remis au lendemain pour pourvoir à ce qui nous est nécessaire. Nous sommes plus tranquilles depuis ce moment, ainsi que le malade qui a parlé à son médecin.

Aujourd'hui 18, il fait le plus beau tems du monde ; mais un bâtiment du convoi, par de

---

( 1 ) Vaisseau de 80 canons.

fausses manœuvres, nous empêche de joindre la *Couronne*.

Le soleil étoit fort chaud à midi. Nous avons passé le reste du jour en calme plat, qui empêchoit les navires de gouverner. Cependant, soit bonheur, soit adresse, il n'y a point eu d'abordage dans toute la flotte. On a profité de la belle mer pour se visiter en canot. Le calme s'est prolongé bien avant dans la nuit.

Mais, dans la matinée du 19, le vent s'est élevé de la partie du S. S. E., d'où il souffle avec violence. Il est doux & nous amène par intervalles des grains de pluie qui impatientent notre équipage. Nous avons dépassé le cap S. Vincent de vingt lieues, & nous courons une bordée sur les isles Maderes. M. de Guichen, avec son escadre, vient de se séparer de la flotte pour se rendre à Cadix, d'où il recommencera, avec les Espagnols, les croisières ordinaires d'Europe. Le vent tourne au S. S. O. & nous reculons. Il tombe sur le soir.

Le 20, beau ciel, mais un vent peu favorable. Il est à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. O. Un canot de la *Couronne* vient à notre bord. L'officier qu'il a amené fait embarquer dans une chaloupe une trentaine de matelots passagers du roi, que nous

Étions chargés de conduire à Brest. Il nous remet les signaux , promet d'ailleurs l'accomplissement de nos demandes & retourne à son bord. Le calme nous prend à l'entrée de la nuit ; mais à neuf heures du soir le vent s'éleve de la partie du N. E.

C'est une remarque assez constante , que la plupart des changemens de vent sont précédés par des calmes d'une durée plus ou moins considérable : d'autant plus toutefois que les vents qui ont précédé , ou ceux qui suivent , ont été ou sont plus violens.

Le 21 , vent de N. E. & bonne route. L'air est chaud , il n'y a déjà plus d'hiver pour nous. Notre disette de viandes fraîches vient de donner l'idée de mettre des lignes à la traîne sur l'arrière du bâtiment.

Le 22 , beau ciel , air tempéré ; mais notre bon vent a diminué de force. Un cutter vient nous dire d'accoster le commandant , afin qu'il puisse nous délivrer ce dont nous avons besoin. Jamais ordre ne fut reçu ni exécuté avec plus de plaisir. Nous joignons à midi notre restaurateur , qui se met en panne comme nous , sans que le convoi cesse de faire route ; il nous donne dix barriques d'eau douce , des poulies &

des cordages. Il demande les causes de la difette prématurée que nous éprouvons ; & les passagers, dans la crainte que l'on ne charge mal-à-propos les armateurs, certifient unanimement que le navire *n'avoit été ravitaillé que pour se rendre de Bordeaux à Brest, & qu'un ordre supérieur nous avoit forcés de suivre l'armée, lorsque nous la trouvâmes à l'entrée du goulet, &c. &c.*

Cependant notre difette de viandes fraîches est d'autant plus fâcheuse que nos meilleurs matelots sont à présent sur les cadres. Sans doute que cette seconde épidémie n'est qu'une suite de la première, parce que l'on a fait à peine quelques légères fumigations dans le navire avant de le remettre en mer. A terre, en pareil cas, j'ai toujours vu que l'on purifioit à fond les appartemens les plus vastes & les mieux aérés. Comment se fait-il que l'on néglige ces précautions dans un vaisseau, où l'air circule difficilement, où le grand nombre de joints, de petits réduits, de cordages, de ballots & autres ustenciles sont autant de réceptacles pour l'air contagieux ? Il faut en vérité une grande expérience du monde, une grande connoissance des hommes, pour se persuader de pareilles négligences.

Le vent vient de changer ; il est à l'ouest & nous allons au plus près. En défalquant la dérive de notre sillage, nous filons à peine trois lieues de bonne route. D'ailleurs le tems est beau & le navire n'est que médiocrement agité. Notre latitude corrigée, se trouve à midi de 35 d. 14 m.

A dix heures du soir, tout est calme. La lune éclaire d'une lumière si pure, notre bâtiment, dont toutes les voiles sont déployées, fait un si bel effet, nos voisins enrichissent le tableau d'une manière si variée, la mer est si tranquille & l'air si doux, que je ne puis me résoudre à rentrer dans ma cellule. Je me promène sur le pont avec un plaisir intérieur, qui ne porte sur rien de particulier, mais sur une contemplation générale & confuse de l'immensité des mers & de la hardiesse des hommes. Puis tout-à-coup, élevant mes regards vers le ciel, ce qui me paroïssoit si grand n'est plus qu'une misère à mes yeux.

Ces sortes de réflexions, qui humilient les orgueilleux, sont une jouissance pour l'homme modeste, & pourroient servir de consolation à ceux que l'on opprime.

Rendu à moi-même, je remarque une chose  
bien

bien préjudiciable à la fanté des matelots. Tous ceux qui font le quart , à présent que le vent est réglé , dorment sur le tillac ; & cette mauvaise habitude , à laquelle ils se livrent dans les beaux tems , indépendamment des dangers du ferein , contribue peut - être autant que les salaisons à les rendre scorbutiques. Le scorbut , qui provient d'un épaisissement considérable de la masse du sang , doit être provoqué par un repos excessif ; & il paroît certain , d'après l'expérience comme d'après le raisonnement , qu'il faut peu dormir à la mer. L'exercice , même violent , y est nécessaire pour la fanté , & les paresseux dans les vaisseaux ne tardent pas à être victimes de leur inertie. Cependant il n'est pas de situation où l'on soit plus disposé à dormir ; l'ennui & le bercement continuél que l'on y éprouve en sont peut - être la cause. Quoi qu'il en soit , il faut se vaincre & faire comme dans certaines maladies , où l'on agite sans cesse le malade , pour le tirer d'un assoupissement mortel.

Le 23 au point du jour , il pleut légèrement , & l'on s'apperçoit dans la matinée que nos mâts de hunes sont rompus. Ces fractures sont apparemment la suite des roulis que

nous avons effuyés au cap Finistere. Cet accident retarde notre marche & nous nous trouvons bientôt à la queue du convoi. Le commandant nous ordonne par un cutter, de forcer de voiles. Nous en montrons l'impossibilité; cependant on ne nous propose point la remorque. Il faudra donc que le convoi diminue de vitesse jusqu'à ce que nous soyons réparés. Vous concevez par là pourquoi la marche d'un convoi nombreux est si pesante, puisqu'elle est retardée de la somme de tous les retards particuliers, que le hafard ne fait jamais arriver en un même tems; qu'elle ne peut d'ailleurs, dans la circonstance la plus favorable, qu'être égale à la vitesse du plus mauvais voilier de la flotte, tous les autres étant obligés de se conformer à sa marche, pour ne pas le laisser en - arriere.

Le vent augmente à midi, & tourne un peu dans la partie du nord. Nous filons sept nœuds, mais nous roulons prodigieusement. Le rappel du navire est si brusque à cause de la pesanteur de sa cargaison, que la mâture éprouve des secouffes effrayantes. Aussi nos haubans sont encore dans un état pitoyable, malgré les réparations que l'on y a faites depuis peu.

Le 24, même tems que la veille, & l'on travaille à étayer le grand mât qui menaçoit de tomber à chaque oscillation. Nous sommes à midi dans le parage des Maderes; nous filons sept nœuds; le convoi est bien rassemblé, la mer toujours grosse, & nous voyons avec douleur nos agrès tomber en détail.

Le commandant du convoi vient de nous demander pourquoi notre petit mât de hune n'est pas encore remis en place. On lui a répondu que le roulis s'y est opposé jusqu'à présent, & que l'on a craint d'ailleurs de surcharger le mât de misaine qui a déjà *consenti*. Sans doute que ces raisons lui ont paru suffisantes, puisqu'il n'a point insisté. Le fillage du soir est comme celui du jour.

Il étoit encore le même pendant la nuit. Toutes ces ressemblances sont heureuses, elles nous mènent au but assez promptement. Nous nous trouvons, malgré nos désastres, dans la matinée du 25, avec beau tems & bon vent, en-avant du convoi. Le commandant fait signal aux traîneurs de forcer de voiles. Ils déploient leurs bonnettes & nous rejoignent avant midi. Notre latitude est de 30 d. 39 m. Nous filons sept nœuds & demi, & le vent regne toujours

de la partie du N. E. Le point nous place entre les Maderes & les Canaries , plus près cependant de ces dernières.

La partie du convoi destinée pour les grandes Indes vient de nous quitter : elle gouverne au S.

Le 26 , même vent que ces jours derniers , se jouant entre l'E. & le N. E. qui semblent être les limites dont il ne peut plus s'écarter. Ainsi nous jouissons déjà des avantages de la zone torride , quoique nous en soyons éloignés de plusieurs degrés. Mais l'empire des vents aliés est très-variable. Quelquefois il s'étend jusqu'au 30<sup>e</sup> degré de latitude nord , & même plus loin. D'autres fois il se resserre jusqu'au tropique. Cependant on peut dire qu'en général les vents sont variables au-delà du tropique , quoiqu'ils soufflent jusqu'au trentième degré , plus souvent de la partie de l'E. que de toute autre. Notre latitude est aujourd'hui de 28 d. 14 m. & nous avons fait soixante lieues depuis le midi d'hier. ( 1 )

A présent nous sommes tous habitués au

---

( 1 ) Les marins comptent leurs journées de route d'un midi à l'autre.

mouvement du navire, & nous nous promenons sur ce corps vacillant, avec autant de sécurité que s'il étoit immobile. Chaque nuit, les corps phosphoriques agités dans notre sillage, forment une trace brillante, qui ne se perd que bien loin derrière nous.

Le roulis étant très-foible dans la matinée du 27, l'équipage s'occupe à remettre en place le petit mât de hune qui étoit démonté. Cette opération est faite avant midi. Notre latitude se trouve de 27 d. 30 m.

Pressés de plus en plus par le besoin de viandes fraîches, nous venons de demander quelques volailles au capitaine d'un navire appartenant aux armateurs du nôtre. Il a promis d'en donner aussi-tôt que la mer lui permettra d'envoyer un canot. Pendant cette conversation, à laquelle nous étions fort intéressés, le commandant faisoit aux bâtimens de l'avant *signal de diminuer de voiles*, & nous ne l'avons pas apperçu. Une de nos frégates envoie des boulets, rien n'est plus propre à nous tirer de notre léthargie. L'on voit aussi-tôt tous les bâtimens de l'avant carguer leurs voiles, & en peu d'heures le convoi se trouve parfaitement rassemblé.

S'il m'étoit accordé de choisir une température, je n'en voudrois pas d'autre pour toute ma vie, que celle que nous éprouvons depuis plusieurs jours. Mais comment s'en rapporter aux simples récits des voyageurs, pour le degré de chaud ou de froid qui regne dans les lieux qu'ils ont parcourus ? Parmi les passagers & officiers de nôtre bord, les uns sont vêtus de toile, les autres de drap, & quelques-uns de fourrures. Les sensations qu'ils éprouvent quant à la température, sont donc bien différentes. Ainsi le thermometre est le seul moyen de s'entendre. Les miens sont dans une malle qu'on n'a pas encore eu le tems de me donner.

Le vent est toujours favorable. La mer est grosse; mais peu importe, puisque la lame est pour nous.

Il a plu pendant la nuit dernière, & aujourd'hui 28, le tems est aussi beau que les jours précédens. Nous sommes, à midi, par la latitude de 26 d. 10 m.

Malgré toutes nos miseres, malgré notre disette de viandes fraîches, nos malades commencent à se rétablir; plusieurs même se sont déjà remis à la manoeuvre. Il est probable que la douceur de la température a opéré leur guérison.

Le ciel est toujours parfemé de nuées basses, qui donnent des risées & des grains, jusqu'à leur entier épuisement. Elles se succèdent ainsi les unes aux autres à notre grand avantage, puisqu'elles soufflent dans le sens de notre route. La mer est encore plus agitée à l'entrée de la nuit qu'elle ne l'étoit pendant le jour. Nous roulons beaucoup; mais nos roulis sont bien moins durs qu'aux environs des terres, où la lame est très-courte, très-brusque, tandis qu'ici elle est très-alongée, & ne donne que des oscillations lentes. Ici j'estime jusqu'à cent cinquante toises de distance entre les sommités de deux lames qui se suivent, & trente pieds de hauteur depuis la crête des sommités jusqu'à la partie la plus basse de l'intervalle qui les sépare. Ainsi l'uniformité déplaisante de la mer n'existe plus. Nous y distinguons, comme sur terre, des collines & des vallées. Nous descendons, nous gravissons; & par les différentes comparaisons de nos situations successives à l'égard des autres vaisseaux, quelquefois au-dessus d'eux, nous les voyons ensuite au-dessus de nous, comme s'ils étoient dans une mer beaucoup plus élevée que la nôtre. Cette alternative compose une suite de tableaux

variés , sur lesquels les yeux se fixent avec intérêt pendant des heures entières.

Dans la matinée du premier mars, nous avons vu toute une colonie de marsouins prendre les ébats au milieu des flots , avec une agilité & une souplesse étonnantes. Ils s'élançoient à plusieurs pieds hors de l'eau , où ils retomboient à l'instant. On les voyoit ensuite nager à la surface avec la rapidité d'un trait. Ils s'élançoient de nouveau & si près de nous , que l'on auroit pu en harponner un grand nombre , si la vitesse du navire eût été moins grande. Ce spectacle a duré une heure entiere , puis toute la colonie s'est remise en marche réglée. Elle paroît faire la même route que nous , mais elle va beaucoup plus vite.

Notre latitude à midi est de 24 d. 50 m. ; la lame passe souvent sur le pont , quoique nous soyons très-hauts de bord.

L'on entend dire assez communément , que les mers , après l'hiver , sont toujours plus agitées que pendant l'été. Cette opinion est fondée sur la fréquence des coups de vent en hiver , qui communiquent à la masse des eaux un balancement assez considérable pour se perpétuer , selon plusieurs marins , pendant un

mois , six semaines & plus. Mais je n'en crois rien. J'ai vu déjà plusieurs fois la mer très-agitée un jour , calme le lendemain , & le réciproque. Il s'en faut donc beaucoup que le mouvement oscillatoire qu'elle acquiert une fois , doive durer un mois ou six semaines.

Après le soupé , un officier marinier , vêtu d'une manière grotesque , suivi de deux ou trois mouffes déguifés de la même façon , annonce dans tout le bâtiment , qu'il est le roi du tropique , & le baptême pour le lendemain.

Le 2 mars , jour de la cérémonie , commence par une avarie considérable. La vergue du grand hunier se détache tout-à-coup , tombe sur le pont , & heureusement ne blesse qu'un seul homme. On la remet en place , & l'équipage fait ensuite les préparatifs du baptême. C'est un jour de fête pour lui : aussi est-il marqué par double ration.

Le vent ne varie presque plus. Nous filons six nœuds. Le ciel est chargé de nuages qui nous amènent des grains de peu de durée , toujours dans le sens de notre route.

Nous sommes à midi par la latitude de 23 d. 40 m. Ainsi avec la continuation de notre sillage actuel , nous devons passer le tropique vers les trois heures.

Le thermometre ( 1 ) exposé à l'ombre & à l'air libre , est à  $16\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de zéro , dans le moment le plus chaud du jour. Les poissons volans se jouent autour de nous ; leur vol n'est pas de longue haleine , à peine parcourraient-ils une cinquantaine de toises avant de se replonger dans l'eau. Ils ne s'élevent guere que de quatre à cinq pieds au-dessus de sa surface. Ils sont de la grosseur des haréngs ou à peu près ; les plus éloignés de terre sont les plus gros. Leur chair est fort délicate au goût ; les dorades en sont très-friandes & les poursuivent avec acharnement. Ils s'échappent en volant ; mais étant obligés d'humecter leurs ailes pour prendre ensuite un nouvel essor , le moment de l'immersion est celui dont leurs ennemis savent profiter.

L'équipage fait grand bruit , c'est le commencement du baptême. L'on rassemble tous les candidats ; c'est-à-dire , ceux qui n'ont point encore passé le tropique. Tous les passagers d'une certaine considération sont baptisés légèrement ; ( 2 ) mais on fait pour les novices

---

(1) De mercure & purgé d'air , division de Réaumur.

( 2 ) On leur fait promettre , selon l'usage , *de ne jamais débaucher la femme d'un marin.*

matelots une dépense considérable d'eau de mer. Il faudroit cependant des alluvions plus copieuses encore , pour enlever la crasse dont ils sont enduits,

La journée se termine à bord , par des danfes qui divertissent beaucoup l'équipage.

Le 3 , dans la matinée , signal à toute la flotte de mettre en panne , pour donner le tems aux traîneurs de nous joindre. Nous éprouvons dans cette situation un roulis si violent , que nos anciens haubans achevent entièrement de se rompre. Tout le convoi est rassemblé à neuf heures , & nous reprenons notre route vent arriere , qui est infiniment moins fatigante pour le navire. A présent nous réparons nos agrès , comme nous n'avons cessé de faire depuis que nous sommes en mer. ( 1 )

---

( 1 ) Depuis que nous avons atteint le parallele de 30 degrés , le ciel , la mer & le vent ont toujours été dans le même état , & très-peu de jours se sont écoulés sans qu'il soit tombé plusieurs grains. Les nuages qui les donnent , déploient pour le moment un vent qui semble leur appartenir , mais dans le sens de notre route , de maniere qu'il la favorise au lieu de la troubler. En général , le vent semble s'élever ici avec le soleil ; il se renforce jusqu'à une heure

Notre latitude à midi est de 22 d. 46 m. Les poissons volans s'élevent en foule devant la proue de notre bâtiment, comme les alouettes devant les pas du chasseur. La température ne varie presque pas du matin au soir; elle se maintient entre 16 & 17 degrés. Une différence aussi légère vient sans doute du vent, qui augmente à mesure que le soleil monte, d'où résulte une compensation facile à comprendre.

Nous venons de parler au capitaine d'un navire chargé de troupes. Il a quantité de malades à son bord & a déjà jeté vingt-deux hom-

après midi ou environ; il baisse sur le soir & pendant la nuit. Le lendemain il suit la même marche. Celui qui nous a conduits sans interruption depuis le trentième degré de latitude, seroit à juste titre nommé vent de tempête, s'il étoit un peu plus fort. La mer a été constamment grosse & ne ressemble guère à la peinture que l'on m'avoit faite de la tranquillité de l'Océan dans la région des vents alisés. Je ne suis d'ailleurs pas surpris du grand volume des lames qui se balancent à sa surface; pourquoi le vent ne la soulèveroit-il pas ici comme dans les zones septentrionales? Depuis le débouquement des Canaries jusqu'à présent, notre route a été constamment, O.  $\frac{1}{4}$  S. O., S d. S.

mes à la mer depuis le commencement de la traversée. C'est ainsi que la cour de France, qui a besoin de dix mille hommes en Amérique, & qui les expédie, n'en compte souvent pas les deux tiers après quelques mois de départ. Ne pourroit-on donc pas diminuer le mauvais effet de la navigation sur la santé des troupes de terre par des moyens praticables ?

1°. Au lieu de les entasser comme l'on fait, il faudroit augmenter l'espace que l'on assigne à chacun. Il en résulteroit à la vérité une augmentation de bâtimens de transport ; mais l'humanité seule l'exigeroit, indépendamment de toute autre raison. Le peuple François est le seul navigateur qui accumule ainsi les hommes en mer. Aussi est-il bien reconnu que les maladies sont plus fréquentes sur ses vaisseaux que sur ceux des étrangers. Si l'on ufoit du moins avec intelligence des moyens que le roi emploie ! Mais on trouve souvent dans les convois plusieurs grands bâtimens fretés par le roi, dont les entre-ponts sont vuides d'un bout à l'autre, sur lesquels on ne met pas de troupes, tandis que d'autres navires en sont surchargés.

2°. L'on ne fait pas assez d'attention à la

qualité des alimens. La plus grande rigueur seroit cependant nécessaire pour qu'il ne fût embarqué que du biscuit bien conditionné & parfaitement sec, au lieu d'un biscuit humide, vieux & rempli de vers, tel qu'on le donne trop souvent aux équipages. ( 1 ) Le *saur-kroust* & l'extrait de *biere* ; distribués deux ou trois fois la semaine, seroient encore nécessaires pour tempérer l'alcalescence du sang, qu'occasionne l'usage habituel des salaisons.

3°. Rien n'est plus nuisible à la santé, que l'apathie à laquelle l'homme en général, & les soldats de terre sur-tout, qui n'ont qu'un léger service à bord, se livrent si volontiers sur les vaisseaux. Que l'on trouve donc quelque moyen de les faire agir, même malgré eux ; ce seroit leur bien. A défaut d'objets directement utiles, que l'on emploie les jeux & toute espee de divertissemens.

Si l'on regardoit ces réflexions comme fri-

---

( 1 ) L'affreuse épidémie qui s'étendit sur toute l'armée de M. le comte d'Orvilliers en 1778, n'avoit d'autre cause, selon bien de gens, que la mauvaise qualité des nourritures : aussi ne portoit-elle que sur les hommes à ration.

voles, tant pis ; à moins que l'on ne fasse passer dorénavant en Amérique que la lie du royaume, au lieu de ces braves gens dont on prodigue la vie de la manière la plus cruelle & la plus obscure, par des négligences qu'on pourroit éviter ou punir.

Quelque tems après le coucher du soleil, le fillage de notre bâtiment ressemble à la trace qu'un grand corps mu rapidement feroit à la surface d'une mer de métal en fusion. C'est cette lumière que l'on a vue dans tous les parallèles, que nous voyons ici toutes les nuits, mais que l'on a observée si imparfaitement, que l'on ignore encore l'espece & la qualité des petits corps phosphoriques qui la produisent. Une chose certaine est qu'ici, comme dans tous les parallèles que j'ai parcourus, l'agitation semble nécessaire pour la manifester, puisque de part & d'autre du fillage elle n'est pas sensible, excepté dans le choc des vagues qui viennent à briser l'une contre l'autre. J'ai aussi observé que les corps phosphoriques des mers de la zone torride surpassent de beaucoup en grandeur ceux de la zone tempérée. La différence paroît au moins du double à la vue : elle est par conséquent trop considérable pour être

douteuse. Cependant les uns comme les autres périclent à un degré de chaleur de 34 d. au-dessus de zéro, thermometre de Réaumur. J'en ai fait l'expérience dans un port d'Europe pendant l'automne, & je l'ai répétée ici. J'appelle *périr* lorsqu'ils cessent d'être lumineux. Il me paroît très - vraisemblable d'ailleurs, que ce sont des animaux, mais non des polypes, comme M. Rigaud le conjecture. Je ne sache pas du moins qu'aucun observateur de polypiers se soit jamais apperçu que les polypes fussent lumineux.

Le vent est toujours favorable, nous filons six nœuds.

Le 4, rien de nouveau jusqu'à midi, que l'on prend hauteur. Notre latitude se trouve de 21 d. 40 m. La chaleur de l'air, du matin au soir, est à présent entre 17 & 18 degrés. Le ciel est plus chargé qu'il n'étoit ces jours derniers, & le soleil ne paroît que par intervalles. Les grains deviennent aussi plus fréquens. Avec quelques précautions pour recueillir une partie de la pluie que notre bâtiment a reçue depuis que nous sommes en mer, nous en aurions déjà rempli plusieurs barriques. Ainsi la nature offre encore bien des ressources aux hommes pour leur conservation,

vation, même quand ils semblent s'écarter le plus des limites qu'elle leur a tracées.

Le ciel s'éclaircit sur le soir ; le vent est toujours bon, la mer houleuse, & nous roulons comme à l'ordinaire. Notre sillage est lumineux, mais moins que la veille ; les petits corps phosphoriques y sont plus rares.

Le 5, même vent, même mer, avec un ciel orageux dans toute l'étendue de l'horizon. Le thermometre est à 17 d. vers les sept heures du matin. Le ciel s'éclaircit ensuite sans dépeñser une seule goutte de pluie. Les poissons volans s'élèvent autour de nous & viennent fréquemment heurter notre bord. Sa grande élévation au-dessus de l'eau, qu'ils ne peuvent franchir, nous prive du plaisir d'y en voir tomber quelques-uns, comme il arrive sur de petits bâtimens.

Nous trouvons déjà une sorte de varech, appelée vulgairement *raisins du bon-homme tropique*, qui est inconnue dans les mers d'Europe & qui croit en abondance sur les rochers submergés des isles & du continent de l'Amérique. Un coup de vent, ou même l'agitation commune des flots, suffit pour détacher une partie de ces plantes de leurs bases & les promener

ensuite sur la vaste étendue des mers. Quelquefois elles se rassemblent au large & s'y accumulent, de manière qu'on les prendroit pour de petites isles à fleur d'eau. L'on cite plusieurs navigateurs qui au point du jour, dans des tems calmes, se trouvant enveloppés de ces plantes, ont cru d'abord être échoués sur quelque vigie. La sonde dissipoit leurs craintes.

Nous sommes à midi par les 20 d. 52 m. de latitude. Le vent est toujours favorable, le ciel très-beau ; cependant il tombe quelquefois des torrens d'une pluie très-fine & de peu de durée, sous la forme de brouillards qu'il n'est pas possible de prévoir, parce qu'on ne voit aucun nuage qui précède leur chute. ( 1 )

---

( 1 ) Voici la manière dont je me rends raison de ce phénomène.

L'activité constante du soleil sur les mers de la zone torride, en fait élever une multitude de vapeurs ; l'atmosphère s'en fait ; mais une fois saturée, elle doit abandonner l'*excédant* dans l'état de brouillards, à moins que les couches inférieures ne soient assez denses pour le porter dans la moyenne région, où il forme des nuages : ce qui est un autre moyen que la nature emploie pour dépouiller l'atmosphère des vapeurs qu'elle ne peut tenir en dissolution.

Le ciel se charge sur le soir, devient menaçant, & tout cela se dissipe, comme à l'ordinaire, avec un peu de pluie & une augmentation de vent favorable à notre route. Le sillage de notre bâtiment rédevient lumineux pendant la nuit, & le vent diminue.

Le 6, à sept heures du matin, ayant toutes voiles dehors, nous ne filons que quatre nœuds. Dans le même tems le thermometre est à 17  $\frac{1}{2}$  d. & notre latitude à midi est de 20 d. 7 m. Peu de tems après l'avoir observée, le vent se renforce & nous amene une pluie des plus violentes. Le thermometre monte à 19 d. dans l'après-midi. Nous avons un vent plus ou moins fort, constamment favorable, un ciel tantôt clair, tantôt obscur, & toujours bonne route.

Trois officiers de l'état-major du bâtiment se vêtent dans l'après-midi des habillemens de nos dames & montent lestement jusqu'à la petite hune. Ils se poursuivent ensuite par maniere de jeu sur tous les haubans. Les navires voisins s'approchent, & bientôt nous sommes entourés de spectateurs. Plusieurs se servent du porte-voix pour témoigner leur surprise & complimenter nos dames sur leur adresse. Nous les laissons dans leur méprise,

qui donne lieu à des conversations plaisantes.

Le 7, même tems que la veille ; mais une scene nouvelle se prépare à bord. Le tillac se transforme tout-à-coup en un chantier de construction , & l'équipage entier est occupé à la fois. Les uns travaillent à monter un mât de perroquet sur le mât de misaine ; d'autres préparent les cordages nécessaires pour la réparation des haubans : ici, l'on étançonne la chaloupe ; plus loin , c'est le canot. Les charpentiers taillent déjà les bordages qui leur manquent , & le calfat prépare ses étoupes.

Dans le même tems , le maître voilier prend ses mesures pour dresser une tente sur le gaillard d'arrière , afin de nous garantir de l'ardeur du soleil. Cet ensemble de gens occupés à différens travaux qui concourent au même objet , forme un tableau intéressant , quoiqu'humiliant pour le spectateur oisif. J'y vois en petit tout ce qui se passe dans la plupart des gouvernemens , où le peuple travaille sans relâche pour les jouissances du riche qui le contemple à son aise.

Plusieurs nuages viennent comme à l'ordinaire de la partie du N. E. & se résolvent en pluie en ajoutant à la force du vent. Le ciel

est très-ferain auffi-tôt après leur chute. Notre latitude à midi est de 19 d. 30 m. le thermometre varie du matin au soir entre 18 & 19  $\frac{1}{3}$ . d.

Notre chantier est animé auffi long-tems que le soleil l'éclaire ; mais les réparations semblent se multiplier à mesure que l'on travaille. Tel est l'effet des remedes sur un corps usé.

La nuit rend à notre fillage tout son éclat. Cette foule presqu'incompréhensible d'insectes phosphoriques , dont la mer est remplie dans toutes les latitudes & dans toutes les saisons , fait naître en moi une idée d'existence presqu'infinie , où mon imagination se perd , & qui ne peut être comparée qu'à cette autre multitude d'insectes de toute espece , visibles ou non , qui couvrent la surface de la terre , ou qui y vivent à de certaines profondeurs.

Le 8. Nous commençons cette journée avec un ciel parfaitement pur. Les travaux du chantier se continuent. Plusieurs de nos gens ont apperçu des dorades , mais aucun d'eux n'a eu l'adresse d'en harponner. Notre latitude à midi est de 18 d. 55 m. & nous ne filons plus que quatre nœuds. Le thermometre monte à 20 d. dans le moment le plus chaud du jour. Signal à toute la flotte *de forcer de voiles*. Les traîneurs

déployent en vain leurs bonnettes, ils restent toujours en arriere. Le vent mollit peu à peu sur le soir, & nous filons à peine un nœud au coucher du soleil. Cependant le ciel est très enflammé dans la source du vent, & la mer lumineuse comme à l'ordinaire. Sans aucune agitation, unie comme une glace, rien ne la fait différer de l'aspect d'un étang que son immensité; & cette grande tranquillité nous déplaît déjà, parce que nous voudrions faire route. Il ne faut pas une contrariété bien longue à la mer pour mettre à bout la patience des navigateurs. Les hommes y sont très-difficiles à contenter, quoiqu'ils dussent attendre peu d'un élément aussi bizarre. Cela vient sans doute du mal-être qu'ils y éprouvent.

La matinée du 9, chaude & calme, ressemble à la nuit qui l'a précédée; à peine d'un midi à l'autre avons-nous fait dix-sept lieues. Notre latitude aujourd'hui est de 18 d. 47 m. La chaleur est extrêmement sensible, quoique le thermometre ne s'élève pas au-dessus de 21  $\frac{1}{2}$  d. Nos travaux continuent; bientôt le canot & la chaloupe seront en état de servir. La mer est belle, trop belle sans doute pour des gens qui desirent d'arriver; mais aussi comment se

défendre d'impatience ? Indépendamment de toutes nos autres miseres , manger chaque jour des pois , des fèves & du saur - kraut : y a-t-il une ville catholique au monde où l'on fasse le carême aussi sévèrement ? Est - il cependant quelque situation dans la vie , où l'on ait plus besoin de bonne nourriture que dans celle où nous sommes ? Nous ne manquons pas de salaisons ; mais cette sorte d'aliment ne doit être adoptée qu'à défaut de toute autre : le scorbut tient de trop près à son usage. ( 1 )

Le 10. Bon vent, beau ciel, & l'on remonte le grand mât de perroquet dans la matinée. Notre flotte est mieux réunie que jamais ; elle nous offre plusieurs points de vue agréables : mais c'est les payer considérablement, lorsque l'on vient les chercher sur un vaisseau aussi infirme

---

( 1 ) Les poules que l'on embarque ordinairement en grand nombre, dépérissent promptement à la mer. Elles y deviennent d'une maigreur pitoyable, & l'on en perd beaucoup.

Les dindes s'y foutiennent assez bien. Les canards & les oies s'y engraisent comme à terre. Le bœuf & le mouton y languissent ; leur chair y devient en peu de tems filandreuse & insipide. Le cochon s'y nourrit parfaitement : sa chair y est toujours succulente,

que mal approvisionné, aux 18 d. 18 m. de latitude, par laquelle nous nous trouvons à midi. Le thermometre aujourd'hui n'a point passé le 19<sup>e</sup> d. La mer est belle & nous n'éprouvons que l'agitation nécessaire pour nous faire souvenir que nous sommes dans un vaisseau, s'il étoit possible toutefois de l'oublier. Nous voyons quelques oiseaux sur le soir ; nous filons quatre nœuds & demi, & notre sillage semble étinceler après le coucher du soleil.

Le 11. A midi notre latitude est de 17 d. 6 m. notre sillage de 4 nœuds ; le thermometre s'éleve à 19 d. ( 1 ) Le vent mollit sur le soir ; il se ranime ensuite ; la mer est encore lumineuse.

Le 12. Ciel orageux, vent favorable, renforcé de tems en tems par des grains qui temperent l'ardeur du soleil. Point de hauteur, mais une pluie des plus violentes. La latitude estimée est de 16 d. 16 m. le thermometre monte à 19.

Le commandant signale plusieurs bâtimens

(1) A moins d'indication particulière, celle-là vaudra toujours dire *dans le moment le plus chaud du jour*. Au reste, vous pouvez compter pour certain que la différence du plus au moins n'est la plupart du tems que d'un degré pour chaque jour.

de la flotte par leurs flammes d'ordre particulières. Ils vont l'accoster successivement ; nous ignorons l'objet de ces explications. Quelque tems après , le convoi change de route. Nous portions le cap à l'O. S. O. & nous l'avons présentement à l'O. S. O. toute réduction faite.

Lorsque je me suis embarqué pour la première fois , la moitié de notre équipage n'étoit composé que de malheureux jeunes gens qui n'avoient jamais vu la mer. Leur mal-adresse faisoit pitié. Tous à présent sont en état de monter jusqu'aux perroquets. La *garcette* ( 1 ) des maîtres est un précepteur très-dur , mais je crois nécessaire. La crainte d'un châtement prompt étourdit le commençant sur le danger , & le fait aller à l'instant par-tout où l'on a besoin de ses bras.

Le 13 , au point du jour , un tapage effrayant me réveille en sursaut. L'officier de quart demande des haches & fait monter tout l'équipage sur le pont. Je fors de ma cellule pour savoir ce qui se passe. Je vois aussi-tôt notre grand mât de hune entièrement rompu , qui n'est plus arrêté que par quelques cordages &

---

( 1 ) Espece de fouet.

qui menace, dans sa chute, de fracasser les haubans. L'on fait le mât brisé avec de fortes amarres, pour pouvoir diriger sa descente, & l'on parvient à l'amener sur le tillac après quatre heures de travail. On fait ensuite un examen des avaries causées par cet accident, & l'on voit que la moitié de la grande hune a été emportée avec plusieurs haubans, que le perroquet de fougue est entièrement déchiré, & que le reste du gréement a beaucoup souffert en détail.

A présent que les débris de nos fractures sont étendus sur le pont, rien n'est plus triste à voir. Heureusement que personne n'a été blessé. Plusieurs fois le timonier a quitté la barre, sans que les menaces de l'officier de quart aient pu l'arrêter, tant il appréhendoit la chute du mât sur son propre corps. Il pouvoit cependant, par cette désobéissance, à cause de la tourmente que nous éprouvions, occasionner les accidens les plus graves.

Nous trouvant présentement à la queue du convoi, & dans l'impossibilité de faire assez de voiles pour reprendre notre rang de marche ordinaire, nous faisons *signal de détresse*. Il est bientôt apperçu, & la frégate la *Gloire* vient

nous proposer la remorque ; mais notre capitaine la refuse , espérant de suivre encore la flotte , quoiqu'estropié. Il lui suffisoit , selon toute apparence , d'excuser son retard du moment. Les marchands d'ailleurs redoutent tellement la remorque des vaisseaux de guerre , qu'ils ne l'acceptent qu'à la dernière extrémité , parce que ce secours leur attire de fréquens reproches de la part du remorqueur , qui craint d'être abordé , ou qui s'ennuie de ralentir sa marche ; & aussi parce que le remorqué est secoué très-rudement , pour peu que la mer soit grosse.

Aujourd'hui l'équipage a double travail & double ration ; rien de plus juste. Si tous les hommes étoient traités d'après un principe aussi simple , combien verroit-on d'opulens actuels mourir de faim ou changer de vie ?

Un requin s'est mis à notre suite. Il espère peut-être faire sa proie de quelqu'un des matelots qui travaillent dans les haubans. Il nous donne l'idée de regarder à nos lignes , & nous y trouvons un poisson qu'on appelle *fabre* , dont nous nous régalerons à dîner.

A midi , les *oçans* sont braqués au milieu de nos ruines. La latitude est de 16 d. & le ther-

mometre monte à 20 d. La plus grande activité est employée à nos réparations ; mais il y a tant à faire , que l'ouvrage fait paroît peu de chose.

Qui croiroit , après avoir examiné notre bâtiment , disloqué du haut en bas malgré la traversée la plus favorable , dont la coque est à moitié pourrie ; qui croiroit , dis - je , qu'on l'a fait accepter au roi & même assurer ; qu'il l'assure près de trois fois ce qu'il coûte aux armateurs , & qu'on l'a chargé d'artillerie , qui est de toutes les cargaisons la plus fatigante ? L'on auroit beau alléguer la précipitation des armemens , pour justifier la négligence des administrateurs subalternes : c'est un prétexte général qui couvre bien des abus. Je vais vous en citer encore un exemple qui s'est passé sous mes yeux.

Etant à Brest pour m'embarquer , je vis un bâtiment du convoi destiné pour l'Inde , freté par le roi , que l'on vouloit réparer dans le port. On en ôta quelques bordages , alors on s'aperçut que ses membres étoient trop pourris pour retenir solidement de nouvelles chevilles. Aussi-tôt l'on remit en place les bordages que l'on avoit ôtés , on donna un *suif* au bâtiment , on le chargea , & il alla en rade figu-

rer avec tous les autres. A peine avoit-il quelques jours de traversée, qu'il falloit y pomper presque sans relâche. Le moindre coup de vent devoit l'entr'ouvrir, & je ne fais ce qu'il sera devenu.

Pendant cette digression, le convoi s'éloigne de nous & semble nous fuir avec le jour. Le vaisseau qui fait l'arrière-garde allume son fanal de poupe; il sera notre guide pendant la nuit.

Le 14, nous nous trouvons rapprochés du convoi, à une lieue ou environ des traîneurs. La latitude à midi est de 15 d. 54 m. & nous avons fait quarante lieues depuis le midi de hier, malgré nos désastres. Le vent est toujours favorable, & nous filons cinq nœuds; le thermometre s'éleve jusqu'à 22 degrés. Nous voyons dans la soirée plusieurs oiseaux. Les varechs flottans deviennent aussi plus communs; la mer est toujours lumineuse la nuit dans notre sillage.

Le 15, nous nous trouvons encore rapprochés du convoi & nous le gagnons, quoiqu'il ne diminue pas de voiles. Notre latitude à midi est la même que hier; mais nous avons fait quarante lieues en longitude. Vers les deux heures de l'après-midi, une pluie des plus violentes a mouillé dans l'espace d'un quart d'heure

tous les matelots de service, comme s'ils fussent tombés à la mer. Le thermometre, qui étoit à 21 degrés avant cette aspersión, est descendu à 19 & demi le moment apres.

Nos marins remarquent constamment, qu'avec un vent égal, la vitesse du vaisseau est plus grande la nuit que le jour. C'est sans doute le ferein qui occasionne cette différence, parce qu'en mouillant les voiles, il les empêche de filtrer autant de vent qu'elles en laissent échapper le jour. Aussi les corsaires font dans l'usage de mouiller leurs voiles, lorsqu'ils ont besoin d'une marche forcée. Nous gagnons le convoi de plus en plus, & nous commençons la nuit avec un sillage de cinq nœuds.

Le 16, au point du jour, nous nous trouvons au milieu de la flotte. Notre latitude de hier n'est pas changée, mais nous avons fait trente-cinq lieues en longitude.

Chaque jour, chaque heure même, il devient plus pressant pour nous d'arriver au terme de notre voyage, car notre bâtiment s'use à la mer aussi sensiblement qu'une bougie allumée : heureusement que nous avons le plus beau tems du monde. Le thermometre aujourd'hui n'a point passé  $19\frac{1}{2}$  degrés.

On fait sur le soir signal d'un homme tombé à la mer, & nous ne tardons pas à le voir se débattre. On lui jette de notre bord, bancs, tables, cages à poules, & tout autre corps léger qui tombe sous la main; il n'en fait aucun. On l'appelle & on l'encourage; mais nous le voyons au bout de quelques minutes, couché sur le dos, sans mouvement, puis disparaître tout-à-fait. Quoique ce ne soit qu'un homme perdu, dans une flotte où le quart des hommes est probablement destiné à périr, & quoique le cœur des matelots soit en général assez dur, l'accident de ce malheureux n'a pas laissé de faire grande sensation sur notre équipage; on l'a plaint, & bien au-delà de ce que j'aurois imaginé. Chaque matelot, exposé au même sort, se mettoit sans doute à sa place.

Le 17. Jamais je n'ai vu un si grand nombre de poissons volans; ils s'élevent en foule sous la proue du navire & s'enfuient par les côtés. Les varechs semblent aussi plus communs. L'on voit déjà l'herbe à la tortue flotter à la surface des eaux. Les oiseaux viennent au-devant de nous comme s'ils vouloient nous reconnoître; tout enfin nous annonce la terre. Notre latitude à midi, se trouve de 15 d. 48 m.

& nous avons fait trente-six lieues depuis le midi de hier. Nous filons à présent quatre nœuds & demi. Le ciel au vent est très-chargé, & le thermometre monte à 21 d.

Le navire fait moins d'eau à présent que dans les commencemens de la traversée, quoique les grands roulis auxquels il est sujet sembleroient devoir alimenter les pompes de plus en plus. Il y a sans doute une compensation produite par la chaleur qui dilate les bois résineux & resserre les joints de notre bâtiment, tandis qu'elle produit un effet contraire sur ceux construits en chêne. Aussi remarque-t-on que ces derniers font toujours plus d'eau en arrivant aux isles, qu'à leur départ d'Europe.

Le soir un peu de pluie, toujours bonne route & sillage lumineux. Quelque tems avant minuit, *signal de terre, d'ennemis, & de mettre en travers.* ( 1 )

Le 18 mars. On reconnoît la Dominique au point du jour; elle nous reste à l'ouest, & le

---

( 1 ) L'amiral Rodney favoit notre arrivée; il venoit au-devant de nous. Le calme le retint sous le vent de la Martinique.

L'on assure d'ailleurs, que M. de Grasse, informé de sa croisiere, étoit tout prêt à nous secourir.

commandant

commandant manœuvre pour passer entre elle & la Martinique. Tout le convoi fait de même.

La Dominique ressemble à une montagne prodigieuse, qui sort du sein des eaux : nous en sommes trop éloignés pour en détailler la configuration ; à peine y distinguons-nous les hachures les plus fortes, & quelques tourbillons de fumée qui s'élevent des sucreries.

L'on découvre la Martinique à midi ; mais il faut la grande habitude des marins pour ne pas confondre des terres aussi éloignées avec les nuages. Certains de notre position, nous ne prenons plus *hauteur*. Le point réduit de tous ceux faits à notre bord, se trouve encore de cinquante lieues trop foible, quoique les pilotes soient dans l'usage de forcer leur estime, pour se méfier assez tôt de la terre. Cette erreur me paroît bien considérable dans une traversée où nous n'avons eu que très-peu de fausses routes. Elle prouve du moins, que les navigateurs ne sauroient être trop tôt sur leurs gardes.

A présent nous sommes entourés d'herbes flottantes & d'une multitude de petits poissons volans. Ce sont ceux qui, trop foibles encore pour s'exposer au large, exercent leur enfance

dans le voisinage des terres , sur les côtes où ils ont pris naissance.

Le thermometre est monté à 21<sup>o</sup> d. avant la chute d'une pluie très - forte & de peu de durée. Nous doublons sur le soir la pointe orientale de la Dominique , & nous sommes vers les dix heures à une lieue de la pointe occidentale de la Martinique. Le calme est si parfait que les navires ne gouvernent point & s'abordent fréquemment. Un Bordelois de quatre à cinq cents tonneaux vient d'embarraffer ses vergues dans nos haubans ; à force d'esperres & à grand bruit , nous nous sommes séparés sans dommage de part ni d'autre , graces à la tranquillité de la mer.

Le 19. Le calme a duré toute la nuit , à quelques petites risées près , qui nous ont amenés à la hauteur de S. Pierre , où nous sommes vers les huit heures du matin. Le calme continue pendant le jour & nous éprouvons une chaleur suffoquante , quoique le thermometre ne s'éleve pas au-dessus de 23 degrés.

Le ciel au-dessus de la Martinique est très-orageux , tandis que celui qui l'environne est fort serein. Cette différence n'étonne point nos marins : ils sont habitués à la voir dans

les isles, & il me semble qu'on ne peut l'attribuer qu'à l'attraction de ces terres hautes, qui agit puissamment sur les vapeurs de l'atmosphère.

A six heures du soir, nous sommes pour ainsi dire à la même place, un peu rapprochés néanmoins de la ville de S. Pierre, que nous examinons avec beaucoup de curiosité.

Environnée de côtes très-rives, le soleil couchant qui l'éclaire, présente un tableau admirable pour l'Européen transporté en Amérique comme par enchantement. Au fond & sur les bords d'une anse très-ouverte, cette ville se développe sous une forme demi-circulaire de demi-lieue d'étendue. Les vaisseaux qui y mouillent, ont une amarre à terre & une ancre à la mer. Mais l'hivernage y est si dangereux à cause des ras de marée & des coups de vent, qu'il est défendu aux navigateurs de s'y arrêter pendant cette saison ; ils vont au Fort-Royal, dont la rade est sûre.

Le thermomètre est monté à 22 d. Une petite brise s'élève à l'entrée de la nuit & nous fait faire un peu de route.

Le 20 mars, au point du jour, nous nous trouvons si près de terre que nous y distinguons

les plus petits objets à la vue simple. C'est un avantage assez général sur toutes les côtes des Antilles , de pouvoir les approcher sans danger , même avec les plus gros vaisseaux , à une encablure de distance.

Nous nous trouvons à midi , avec tout le convoi , par le travers de la baie du Fort-Royal ; & quoique le vent alisé semble en refuser l'entrée , on y pénètre cependant en louvoyant. C'est ce que font plusieurs de nos navires à la fois ; enforte que tout le convoi est mouillé près de l'armée de M. de Grasse vers les cinq du soir.

Je descends à terre le 21. L'empressement avec lequel j'examine toutes les nouveautés qui m'entourent , ressemble plutôt à un délire qu'à une curiosité raisonnable. Je serai plus calme & plus instruit dans quelques jours ; c'est alors que je vous rendrai compte de mes remarques. Les maringouins troublent un peu ma satisfaction par leurs morsures continuelles ; mais ces insectes incommodes n'épargnent personne ici , pas même les negres.

*Observations générales sur l'isle de la Martinique.*

REPRÉSENTEZ - VOUS une montagne de quarante - cinq lieues de circuit, sortant du sein des eaux, dont le centre, qui est la partie la plus élevée, est couronné par quatre pitons qui forment dans leur intervalle une espee d'entonnoir. ( 1 )

Cette sommité est couverte de bois & fort peu accessible ; rarement est - elle visible. Vrai foyer d'attraction, elle rassemble toutes les vapeurs aqueuses éparées dans l'atmosphère, & c'est là que se forment ensuite les pluies ordinaires & même les ouragans. Les torrens qui sillonnent les flancs de l'isle, ont un cours assez foible pendant l'été ; mais pendant l'hiver, il est quelquefois effrayant. On peut en juger par les rochers énormes qui obstruent aujourd'hui le passage des eaux & qu'elles ont charriés dans d'autres tems.

La pente de l'isle depuis le pied des pitons où se terminent les forêts, jusqu'aux bords

( 1 ) Si j'estimois leur hauteur perpendiculaire au-dessus de l'Océan, je la porterois à six cents toises pour le moins.

de la mer, est très-irrégulière & généralement considérable; coupée d'ailleurs avec une variété surprenante; hérissée de rochers en plusieurs endroits, que l'on diroit avoir été détachés d'en-haut, puis arrêtés par quelque obstacle, dans les attitudes les plus bizarres, menaçant toujours les parties inférieures. Les différens amphithéâtres que l'isle présente se trouvent embellis par les établissemens des Européens, dont les uns s'occupent à la culture des cannes à sucre; les autres à celle du café; d'autres enfin à celle de l'indigo; chacun suivant ses facultés & l'espece de terrain qu'il possède.

Les bois les plus durs croissent naturellement dans les parties élevées de l'isle, conséquemment les plus arides. Les plaines au contraire produisent plusieurs especes d'arbres d'un bois mou, nullement propre aux constructions.

L'arbrisseau le plus commun est l'acacia à fleur jaune odorante. La sensitive, qui tient un rang si distingué parmi les plantes, se trouve répandue ici dans toutes les terres incultes.

La terre végétale, par-tout où j'ai eu occasion d'en voir la coupe, m'a paru de couleur noire comme le terreau, & de quinze à dix-huit pouces d'épaisseur. Au-dessous de cette première

couche, l'on trouve assez communément un sable agglutiné, tenant à des cailloux formés par enveloppes concentriques, d'une matiere brillante & demi-transparente, qui fait feu avec l'acier comme le flex. Tous ces fossiles se trouvent sans aucun ordre d'arrangement remarquable. Dans quelques endroits, les particules de sable ne sont point unies les unes aux autres. Ici, la pierre calcaire est fort rare, & plus encore les coquillages pétrifiés. Les habitans se servent des polypiers, qu'on trouve en abondance sur la côte, pour faire la chaux dont ils ont besoin.

Le plus remarquable de tous les oiseaux du pays, qui est en même tems le plus commun, c'est le colibri. La campagne en est remplie. Mais tandis que l'on admire sa beauté, sa vivacité & la légèreté de son vol, il faut prendre garde à ces serpens dangereux qui rampent entre les herbes, ou qui se tiennent cachés dans les buissons, d'où ils s'élancent sur les hommes: il y en a de plusieurs sortes, & tous sont venimeux. Les couleuvres en détruisent un grand nombre; mais leur multiplication est si prodigieuse, qu'elle surpasse encore de beaucoup cette destruction: enforte qu'on pourroit

prédire avec vraisemblance, qu'ils s'empare-  
ront un jour de l'isle entiere.

Le gibier n'y est pas commun; on trouve quel-  
ques ramiers & fort peu de cochons marrons.  
Les rivières fournissent peu de poisson, & celui  
des côtes ne vaut pas à beaucoup près le poisson  
des mers d'Europe. Vous connoissez le nom  
& la description des principaux fruits d'Amé-  
rique; mais moi qui en connois déjà le goût,  
je puis vous assurer que les meilleurs de tous,  
à l'exception de l'ananas, ne fauroient faire  
oublier les plus médiocres de ceux que l'on  
mange en France. Les oranges même, à deux  
especes près qui y sont assez rares, ne valent  
pas, selon moi, celles de Provence. Elles ne  
renferment qu'une eau sucrée, d'ailleurs très-  
fade, & c'est assez le caractère d'un grand nom-  
bre des fruits des Antilles; les autres sont d'une  
acidité insoutenable.

Je n'ajouterai rien à ce que je vous ai dit  
de la ville de S. Pierre, ne l'ayant vue que  
depuis le vaisseau. Celle du Fort-Royal, où j'ai  
débarqué, est bien moins considérable, quoi-  
que le chef-lieu de la colonie. Le gouverneur  
& l'intendant y résident, tandis que le com-  
merce & l'opulence habitent S. Pierre. Ici, les

maisons sont construites en bois; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, & le terrain est encore marécageux, malgré tous les dessèchemens que l'on a faits.

Les quais sont assez considérables, mais étroits, mal construits, mal-propres & très-puans. Le torrent qui passe derrière la ville & va se jeter ensuite dans la rade, ne tarit jamais.

On voit à l'autre extrémité du Fort-Royal, un aqueduc en maçonnerie, qui amène sur le bord d'un canal fréquenté par les chaloupes, l'eau douce dont les vaisseaux ont besoin. Mais c'est avec une grande surprise que j'ai parcouru tous les magasins de la marine, sans y voir aucune sorte d'approvisionnement. A présent que la rade est couverte de vaisseaux, la ville est pleine de monde. La foule est même si grande de tous côtés, que l'on a peine à s'entendre dans les rues. Les promenades publiques ne sont point spacieuses. Celle que l'on nomme *Esplanade*, entre la ville & le vieux fort, est la plus considérable. Le vieux fort, autrement dit *Fort-Royal*, d'où la ville a tiré son nom, quoique de construction ancienne, seroit encore susceptible d'une bonne défense, depuis que l'on a occupé la hauteur qui le

commandoit, par le Fort Bourbon. Celui-ci est de construction moderne, élevé d'environ deux cents pieds au-dessus de la ville. Il est spacieux & dans une position bien choisie. ( 1 )

Le thermometre s'est soutenu ici depuis mon arrivée entre 19 & 23 d. ( 2 ) Il y est tombé quelques grains de pluie assez violens, mais on n'a pas entendu de tonnerre.

L'amiral Rodney expédie chaque jour quelques frégates qui viennent jusqu'à l'entrée de la rade pour nous observer.

L'armée de M. de Grasse emmene incessamment toutes les troupes qui sont ici, à l'exception de deux mille hommes qui restent pour la défense de l'isle. Et moi qui viens d'obtenir la permission de m'embarquer à bord d'un vaisseau de guerre, je puis espérer qu'en si bonne compagnie rien ne retardera mon arrivée à S. Domingue.

( 1 ) La critique que l'on pourroit en faire avec justice, ne porteroit que sur quelques détails; il faut même convenir que ce nouvel établissement militaire est le seul de tous des colonies françoises en Amérique qui mérite le nom de *fortification*.

( 2 ) Thermometre de Réaumur, fait avec du mercure & purgé d'air.

Le 7 d'avril , je me rends à mon nouveau poste , & tout m'y paroît beau.

L'armée françoise , composée de 34 vaisseaux , s'est déjà partagé toutes les munitions du dernier convoi d'Europe ; elle manque cependant encore de beaucoup de choses essentielles , notamment de poudre & de mâtures de rechange. Le convoi marchand , destiné pour S. Dominique , met à la voile au point du jour , sous l'escorte particulière de deux vaisseaux de cinquante canons. L'armée commandée par M. de Grasse appareille ensuite , & nous nous trouvons tous en mer dans l'après-midi. Le convoi marche sous le vent de l'armée.

Le 9 , à l'aube du jour , nous voyons les Anglois , & on leur compte 49 voiles. Il y avoit alors parmi nous un si grand désordre , que les marchands se trouvoient pêle-mêle avec les vaisseaux de guerre , & l'on craignoit que l'ennemi ne nous attaquât dans cette confusion. Mais tout se débrouilla si bien & avec tant de célérité , que notre ligne de combat étoit parfaitement formée vers les neuf heures du matin , tandis que le convoi , bien rassemblé , se replioit sur la Guadeloupe.

Ce changement de scene nous mit du baume

dans le fang & contint les Anglois. Cependant ils tenoient toujours le vent & s'étoient bien rapprochés de nous. Sur ces entrefaites, le calme sépara leur arriere-garde, avec la moitié du corps de bataille, du reste de leur armée. M. de Grasse fit alors signal aux siens d'arriver, & nous eûmes l'avantage de canonner la partie de leur armée qui ne pouvoit être soutenue par l'autre. Ce combat dura trois heures & ne décida rien ; mais il donna le tems à notre convoi de se refugier à la Guadeloupe. L'amiral Rodney, avec le secours d'une petite brise, parvint ensuite à réunir ses vaisseaux, fit vent arriere & disparut insensiblement à nos yeux.

Cette action se passa près de l'isle des Saintes, entre la Dominique & la Guadeloupe. M. de Grasse y conserva l'avantage du vent, ne se mit point à la poursuite des Anglois, se contenta de louvoyer dans le canal de la Dominique, & détacha une frégate que nous soupçonnâmes porteuse d'ordres pour faire appareiller le convoi pendant la nuit suivante. Cette conjecture nous paroissoit d'autant plus vraisemblable, qu'il pouvoit, tandis que nous le couvriions, se rendre à S. Domingue sans danger.

Le 10 au matin, nous revîmes les Anglois.

Ils sembloient avoir un mouvement réglé de flux pendant le jour, & de reflux pendant la nuit; & nous toujours de louvoyer en tenant le vent, dans le canal de la Dominique.

Le 11, ce fut encore de même, du côté des ennemis comme du nôtre. L'objet de M. de Grasse, par ses différentes manœuvres qui le ramenoient au même point, sembloit être de contenir les Anglois pour donner le tems au convoi de gagner S. Domingue. Dans ces répétitions continuelles de bordées entre les Saintes & la Dominique, où nous distinguions suffisamment la terre pour y prendre quelque intérêt, je l'examinois du mieux qu'il m'étoit possible. Mais les notions que l'on prend de cette maniere se réduisent à peu de chose; elles satisferoient le peintre, & non l'observateur. Les pitons qui s'élevent au centre de toutes ces isles, sont boisés & presque inaccessibles. La main de l'homme ne s'est pas encore exercée dans ces lieux sauvages, qui n'offrent qu'une couche mince de terre végétale, facile à épuiser, & dont la situation haute & reculée rend la communication avec la mer trop difficile. En revanche, les parties inférieures sont toutes soumises à une culture destructive.

La Dominique, dans ses parties basses, est mal-faine. Marie-Galante est petite, aride; l'eau y est même si rare, que ses habitans sont obligés de s'en pourvoir ailleurs & de l'emmagasiner chez eux. Les Saintes ne valent guere mieux, aussi sont-elles peu habitées.

La Guadeloupe est riche dans plusieurs cantons. Le morne de la Soufriere s'y fait remarquer parmi tous les autres. Je l'ai vu fumant, c'est son état ordinaire. Il a pris son nom du soufre pur qu'il renferme, & que l'on trouve aussi en abondance sur ses différentes pentes. Cette masse combustible & très-élevée deviendra peut-être par la suite des tems un volcan redoutable.

Toutes ces isles offrent d'ailleurs les mêmes productions, tant indigenes qu'exotiques; & cela n'est pas étonnant: étant comprises dans la zone torride, très-voisines les unes des autres, leur climat est à peu près le même. L'on n'y éprouve d'autre vent que le vent alisé. La mer, dans le golfe qu'elles renferment, est ordinairement plus calme que celle au-dehors de ce même golfe. Je l'ai vue lumineuse toutes les nuits dans le sillage du vaisseau; & la plus grande chaleur que j'y aie observée jusqu'à ce

jour étoit de 22 degrés , tandis que la moindre étoit de 19.

Il n'est pas rare sur cette mer de voir un vaisseau en calme , très-voisin d'un autre qui fait bonne route. Cette différence est toujours le produit d'une risée de vent peu étendue , fournie par quelque nuage isolé. Ces petits courans d'air qui percent le calme , auxquels l'habileté des généraux ne peut rien , décident quelquefois du gain ou de la perte des batailles. En dernier lieu , par exemple , lorsque les Anglois se sont trouvés séparés sans pouvoir se rejoindre , toute l'armée Françoisse ayant du vent , M. de Graffe n'avoit-il pas une belle occasion ? Il a eu apparemment de fortes raisons pour négliger un avantage aussi considérable , que la fortune venoit lui offrir.

Quoique le combat du 9 fût peu de chose , il a suffi cependant pour me donner une idée des combats de mer. Chacun y connoît son poste d'avance. Une partie de l'équipage reste sur le pont pour la manœuvre , & l'autre partie est employée dans les batteries. Les mousses sont chargés de fournir les gargouffes à chaque piece , & c'est le premier prêt qui tire.

Dire qu'il regne alors dans le vaisseau un

ordre parfait, ce feroit trop. Le bruit des canons, les cris des mouffes, des canonniers & la fumée doivent nécessairement répandre quelque confusion dans un aussi petit espace : cependant elle n'est pas assez grande pour que qui que ce soit puisse être gêné dans ses fonctions ; c'est plutôt un *brouhaha* général qui enfile le courage & augmente les forces d'un chacun.

Les Anglois semblent tirer de préférence à la mâture, & nous en plein bois. Leur méthode a sur la nôtre l'avantage de désenparer plus promptement les vaisseaux qu'ils combattent. La nôtre est plus meurtrière, démonte bien des canons, & fait quelquefois des ouvertures à couler bas.

L'échantillon des vaisseaux anglois, généralement plus foible que celui des nôtres, est peut-être la vraie raison de nos différentes manières de pointer. ( 1 )

Quoi qu'il en soit, si les projets de cette

---

( 1 ) *Nous, nôtre, &c. &c.* Ces fortes d'expressions me sont devenues si familières depuis que je me vois attaché à la fortune des François, qu'elles m'échappent, pour ainsi dire, sans que je m'en aperçoive.

campagne se réalifent , les François auront plus d'une fois l'occafion de fe mefurer avec leurs ennemis , non-feulement fur mer , mais même fur terre.

Sept mille hommes de troupes réglées , raf-femblés de toutes les isles du Vent , distribués fur les vaiffeaux de l'armée & fur le convoi , vont fe joindre à quatre mille autres François , dix mille Efpagnols & quatorze vaiffeaux de la même nation , qui font au Cap.

L'opinion la plus générale eft que l'on va faire le fiege de Kingftoun , afin d'enlever la Jamaïque aux Anglois. Voilà de grands prépa-ratifs ! Voilà de beaux projets ! Les verrons-nous s'accomplir ?

Le 12 avril. L'aube du jour répand à peine quelque lumiere fur l'horizon , que nous y voyons déjà nos ennemis raf-femblés en bon ordre ; ils remontent vers nous avec majesté. Le *Zélé* , un des vaiffeaux de l'armée de M. de Graffe , très - avarié par un abordage , demande la permiffion de relâcher ; il l'obtient , & fait route pour la Guadeloupe. ( 1 ) Auffi - tôt les

---

( 1 ) Le *Caton* nous avoit déjà quittés la veille pour femblable caufe.

Anglois cherchent à le couper. M. de Grasse, qui le croit en danger, veut le secourir, fait signal à toute son armée de se préparer au combat, & d'arriver sur l'ennemi. ( 1 ) Nos vaisseaux étoient pour lors si dispersés & leurs vitesses si différentes, qu'il ne s'en trouva que neuf en ligne, celui du général compris, vers les sept heures & demie du matin, heure à laquelle nous nous trouvâmes assez près pour engager le combat.

Le feu fut très-vif de part & d'autre, & si voisin, que la mitraille seule perceoit notre seconde batterie. Les trois ponts anglois prêtoient avec complaisance le côté à nos petits vaisseaux, pour les écraser plus promptement.

Il y avoit près de trois heures que les neuf vaisseaux françois faisoient face à toute l'armée angloise, lorsque le *Glorieux* ( 2 ) parut comme un ponton isolé au milieu du champ de bataille & dérivant sur la ligne ennemie. Une de nos fré gates alla lui donner la remorque, espérant les ramener au vent, à portée d'être

( 1 ) Plusieurs marins sont persuadés que le *Zélé* ne couroit aucun risque

( 2 ) De 74 canons.

secouru. Mais ses efforts , bien dignes d'éloge ; n'eurent aucun succès , & l'officier qui commandoit le *Glorieux* prit lui - même le parti de faire couper la remorque , pour ne pas compromettre inutilement une de nos meilleures frégates. Arborant ensuite le pavillon françois sur le tronçon du grand mât qui lui restoit encore , on le vit au milieu des Anglois dans la meilleure contenance , faisant feu des deux bords & recevant le leur.

Mais pendant tout le tems qui s'écoula depuis le commencement de l'action , que faisoient nos autres vaisseaux ? Ils arrivoient successivement & donnoient à mesure qu'ils se trouvoient à portée , chacun séparément , de manière qu'un seul avoit toujours plusieurs ennemis en tête. Cette inégalité subsistoit dès le commencement de l'action , & M. de Grasse eut beau faire signal de ralliement , jamais on ne l'exécuta. Nous perdimes l'avantage du vent vers le milieu du jour , & quelques-uns de nos vaisseaux très-maltraités furent obligés d'arriver. D'autres pour la même raison tenoient le vent de si loin , que leur présence devenoit inutile. Enfin , à trois heures de l'après midi , le *Glorieux* n'étant point soutenu , & se trou-

vant au milieu des Anglois, amena après avoir effuyé un feu terrible. Peu de tems après, l'*Ardent*, l'*Hector* & le *César* subirent le même sort. Il ne restoit plus à portée de l'armée angloise que la *Ville de Paris*, avec un très-petit nombre des nôtres. La *Ville de Paris*, malgré son triple feu, fut bientôt entourée, & nous donnoit avec raison les plus vives alarmes. La nuit commençoit à étendre son voile lugubre sur cette scene d'horreur & de carnage; le ciel étoilé sembloit inviter toute la nature au repos: mais nos bouches infernales vomissoient toujours le feu & la mort. ( 1 ) Elles s'apaisèrent enfin vers les sept heures & demie du soir, & chacun conjectura à notre bord, sans oser le dire, que le général lui-même s'étoit rendu.

Jusques là, nous avions tenu le vent à une lieue des Anglois; mais voyant la division de Hood à la poursuite de nos vaisseaux épars,

---

( 1 ) Les commotions réitérées de l'artillerie firent succéder le calme à la brise qui souffloit au commencement de la journée. L'on peut compter sur cent mille coups de canons tirés dans ce combat, tant d'une part que de l'autre, sans y comprendre le feu des pierriers.

nous fîmes vent arriere , & l'obscurité favorisa notre retraite.

Si le commodore Hood eût obtenu plus tôt de l'amiral Rodney la permission qu'il lui demanda , n'a-t-on dit , d'exécuter cette manœuvre , dans le désordre , le délabrement & la consternation où nous étions tous , il est à présumer qu'il n'eût pas trouvé grande résistance pour amarrer plusieurs de nos vaisseaux ; au lieu qu'ils eurent le tems de lui échapper , parce qu'il s'y prit trop tard.

Mais nous pouvons dire n'avoir pas combattu en ligne un instant. Nous nous sommes livrés partiellement aux Anglois toujours réunis , qui ont écrasé nos vaisseaux isolés , par la multitude des leurs ; & cette maniere de nous vaincre sembloit si facile pour eux , que si le jour eût duré quelques heures de plus , il n'en pouvoit guere échapper. Terrible leçon pour un général qui néglige l'ensemble , duquel dépendent tous les succès. Avec un peu de réflexion sur la maniere dont s'est engagé le combat , l'on admire le bonheur de l'amiral Anglois , & l'on est surpris qu'il en ait si peu profité.

Vers les neuf heures du soir , notre vaisseau

se trouve entièrement séparé du reste de l'armée françoise. Le capitaine qui le commande, juge à propos de faire fausse route, cinglant au S. O. pour n'être pas rencontré par l'ennemi.

A peine avons-nous fait trois lieues dans cette direction, qu'un bâtiment nous hele. Il étoit dans nos eaux. Nous le reconnûmes pour un des nôtres, & nous convînmes de faire route ensemble. Les boute-feux restèrent allumés pendant toute la nuit, crainte de surprise; & chacun demeura à son poste, mais point de fanaux en dehors, pour n'être pas apperçus.

Vers les onze heures du soir, nous eûmes à deux ou trois lieues sous le vent, le tragique spectacle d'un vaisseau en feu. L'explosion des poudres ne tarda pas à se faire, puis cette masse incendiée disparut entièrement. C'étoit le *César*. ( 1 )

Le 13, nous cherchâmes à nous réparer autant qu'il est possible de le faire à la mer, & nous en avions grand besoin; car après

---

( 1 ) Le feu y prit dans la calle par une barrique de tafia, dont un matelot Anglois déjà ivre s'approcha avec un fanal ouvert.

le combat , nos voiles & nos agrès étoient en piéces : il ne nous restoit pas seulement une écoute pour border la misaine. Nous avions plus de quatre-vingt boulets dans le corps du vaisseau , dont huit à couler bas & cent hommes tués ou blessés , sur cinq cents hommes d'équipage.

A présent qu'une navigation tranquille nous permet de converser ensemble , je demande pourquoi les François cherchent à attirer la guerre aux Antilles , au lieu de combattre les Anglois dans le continent de l'Amérique. Que signifie pour la France cette manie de conquêtes aux isles du Vent & sous le Vent ? conquêtes qui pour la plupart exigent des préparatifs au-delà de leur valeur , des garnisons qui affoiblissent ses possessions essentielles & sont bientôt la proie d'un climat destructeur , des munitions de guerre & de bouche qu'il faut faire venir d'Europe par des convois aussi dispendieux qu'assujettissans , des travaux considérables pour leur défense , sans que leur possession rende aucun produit , & enfin une diversion continuelle qui étend l'incendie dans toutes les parties du monde.

Voici ce qu'on me répond. Des hommes

plus ardens que réfléchis, ou plus ambitieux que patriotes, font adopter quelquefois des projets spécieux. Alors ils disposent, sur des théâtres particuliers & sans aucun fruit, d'une marine qui seroit essentielle ailleurs. Ils disposent de même & sans utilité, d'un grand nombre de régimens qui assureroient bientôt l'indépendance, s'ils se présentoient dans les contrées qui la demandent.

Enfin, ils consomment une grande partie de nos forces sans rien décider, tandis qu'en les réunissant aux lieux qui ont fait naître la discorde, en bien moins de tems & avec beaucoup moins de dépenses les Anglois auroient été contraints de renoncer à leurs prétentions.

Ce dernier plan de guerre est d'autant plus fondé en raison, qu'une armée considérable auroit pu vivre encore dans la Nouvelle-Angleterre des comestibles surabondans de cette contrée.

Dira-t-on que les Anglois se fussent emparés des colonies françoises ? Mais, sans y accumuler les hommes, les garnisons ordinaires les auroient rendu assez respectables pour un ennemi pressé lui-même vigoureusement dans la partie la plus sensible & la plus décisive de la guerre.

Je reviens à mon journal.

Le 13 après-midi , nous nous joignons à deux autres vaisseaux de guerre & nous convenons de faire route ensemble pour l'isle de Curaçao , espérant y trouver les choses nécessaires pour nos réparations & soulager par ce moyen les magasins du Cap.

Le 14. Nos agrès sont réparés , le vent nous favorise , la mer est belle , lumineuse dans notre sillage pendant la nuit , & le thermometre est monté à 22 d. dans le moment le plus chaud du jour.

Le 15. Même vent , mêmes observations.

Le 16. Encore de même , & le branlebas cesse. On découvre la terre au point du jour , & l'estime nous met à la hauteur des isles d'Aves. Le commandant de notre escadre fait signal au plus petit des quatre vaisseaux qui la composent , d'envoyer un canot à terre pour la reconnoître. Un officier s'y embarque , & nous restons en panne pendant qu'il gagne la côte. Cinq heures se passent sans que nous en ayons de nouvelles ; puis le canot revient avec deux pilotes , mais l'officier est resté par otage , & l'isle que nous voyons est celle de Curaçao.

Une erreur aussi forte dans notre point ,

ne peut provenir que des courans qui suivent ici la direction du vent alisé , dont nous n'avons point tenu compte , quoiqu'ils aient une vitesse de trois à quatre lieues par jour depuis avril jusqu'en novembre , & double pendant le reste de l'année. Des deux pilotes qui arrivent , l'un passe à notre bord , & l'autre à celui du commandant. Le reste du jour & la nuit sont employés à nous élever au vent , pour pouvoir entrer le lendemain ; mais avant d'avoir expédié notre canot & tandis que nous manœuvrions avec sécurité devant l'isle , elle n'étoit guere tranquille. Les habitans craignant une attaque de l'amiral Rodney , à cause du riche convoi mouillé dans leur port , ( 1 ) crurent en voyant nos vaisseaux , qu'ils étoient ennemis. Les citadins les plus opulens charient promptement leur or & leurs effets les plus précieux dans les campagnes ; on renforçoit dans le même tems le corps - de - garde de la côte ; tout étoit prêt pour une défense , lorsque notre petit canot arriva dans l'isle & lui donna la paix.

Le 17 à midi , nous échouâmes à l'entrée du

---

( 1 ) On l'évalue à plus de 80 millions , argent de France.

port , qui est à la vérité si étroite , qu'une longueur de vaisseau de guerre la fermeroit en entier. Mais le pilote habitué à vaincre cette difficulté , nous auroit probablement très-bien conduits , s'il eût pu se faire entendre. Heureusement que la mer étoit belle ; car le vaisseau talonnoit sur un fond calcaire très-dur , ouvrage des polypes. Avec des grelins fixés sur le quai , l'on parvint en une heure de tems à nous tirer de là sans avaries , & à nous mettre dans le port. On y trouve plus d'eau qu'il n'en faut pour des vaisseaux de guerre , qui peuvent y mouiller au nombre de huit , avec une amarre sur le quai. Il est vrai qu'ils se toucheroient , & que l'accident du feu deviendroit terrible pour tous.

Si le port de Curaçao pour les vaisseaux de guerre est très-étroit , en revanche celui des marchands , qui est dans la continuation du premier , s'enfonce tellement dans les terres , qu'il pourroit recevoir les flottes les plus nombreuses. Celle que nous y trouvons est très-considérable ; elle doit partir pour la Hollande , sous l'escorte de deux vaisseaux , d'une frégate & d'une corvette , mouillés près de nous.

L'*Hercule* de 74 canons , n'ayant point de

pilote pour entrer , manque la passe & va s'échouer sous les murs du fort. Il y reste pendant près de quatre heures , malgré les secours qu'on lui donne. En l'allégeant , on parvient cependant à le remettre à flot , & il entre dans le port sans avaries considérables.

Le *Pluton*, de 74, touche aussi , mais n'est point arrêté.

Le *Marfellois* de 74, qui entre le dernier & sans pilote , est le seul qui passe légèrement.

A peine sommes-nous mouillés , que les officiers de la marine française vont saluer en corps le gouverneur de l'isle & le commandant de la marine hollandaise. Ils sollicitent des secours pour les réparations de notre petite escadre , mais inutilement , & se voient forcés d'acheter d'un particulier , à un prix exorbitant , les bois qui leur sont nécessaires pour les plus urgentes.

Pendant ces opérations , qui ne sont pas de mon ressort , je fais des promenades dans l'isle , je l'étudie autant que je puis ; & pour rendre hommage au métier de la guerre où je suis initié par hasard , & qui m'honore infiniment , je commencerai par vous rendre compte en peu de mots de ce qui lui est relatif ici.

Imaginez quelques batteries basses , construites en maçonnerie , disposées à l'entrée du port pour éloigner les vaisseaux ennemis ; un mauvais petit château , nommé *Fort - Amsterdam* , attenant à ce même port sur sa rive droite , & commandé par les hauteurs voisines ; un foible mur d'enceinte autour de la ville & qui s'appuie au château , dans le développement duquel on trouve encore quelques batteries : voilà toutes les fortifications du chef - lieu.

Cet ensemble de défensive , tout misérable qu'il est , seroit plus que suffisant néanmoins pour interdire à l'ennemi l'entrée du port , vu l'extrême difficulté de la passe. Mais si le débarquement se faisoit à quelque distance de la ville , l'ennemi marchant ensuite sur le faux-bourg , s'établissant sur le coteau qui le commande & qui accompagne de part & d'autre les deux branches du port , il ne trouveroit aucun obstacle dans sa route ; la ville & le fort tomberoient à la fois , & l'isle seroit prise. En vain compteroit - on pour la défensive , sur les batteries répandues çà & là au développement de la côte. Quoique situées aux lieux les plus propres pour le débarquement , elles ne pourroient cependant pas l'empêcher , parce qu'elles

sont petites , très-basses & construites en maçonnerie.

Au lieu d'un si grand nombre de batteries inutiles à la défense de l'isle , au lieu de ce mauvais château ; il auroit fallu occuper les deux côteaux qui commandent la ville & le port , par deux forts quadrangulaires. Un canal les sépare ; mais leur protection n'en feroit pas moins réciproque , étant très-voisins l'un de l'autre , tout au plus à deux cents cinquante toises de distance. La défensive ainsi concentrée seroit bien suffisante pour l'importance de l'isle. On pourroit alors , en cas d'attaque , offrir un asyle aux richesses des habitans ; asyle d'autant plus assuré , que de quelque côté que l'ennemi marchât sur le chef-lieu de la colonie , il se trouveroit arrêté par les deux forts , qui commanderoient la ville , le fauxbourg , les branches du port & tous les environs. En voilà bien assez pour cet objet ; passons à un nouvel examen.

L'isle de Curaçao n'a point de mornes ( 1 ) élevés comme ceux des Antilles. Le plus haut de tous ici n'a peut-être pas cent cinquante

---

( 1 ) Montagnes.

toises au-dessus du niveau de la mer. Le sol d'ailleurs y est très-inégal, maigre, stérile; à peine y trouve-t-on sept à huit pouces de terre. Au-dessous est une espèce de roc calcaire, formé par des débris de corps marins pétrifiés, au milieu desquels j'ai vu plusieurs madrépores extrêmement sains. Ce roc n'est point dur, & les différentes parties qui le composent sont si peu liées entr'elles, qu'il est rare d'en tirer des échantillons d'un pied cube de grosseur.

Il y a près de soixante années que l'on voyoit encore plusieurs forêts dans l'isle; alors les pluies y étoient fréquentes; & malgré le peu d'épaisseur de sa couche végétale, on y cultivoit avec succès l'indigo & le cacao. Aujourd'hui qu'il y reste à peine quelques petits bouquets de bois, & qu'il y pleut légèrement, le produit réel des terres se réduit à des récoltes de *petit mil* & de *maïs*, que l'on sème en septembre & que l'on coupe en janvier. C'est dans cet intervalle qu'est la saison des pluies, la seule où la végétation puisse faire ici quelques progrès. La culture s'y exécute par le moyen de la charrue. L'on y attèle indifféremment les bœufs & les chevaux. Ces derniers sont de petite taille, de peu d'apparence, quoique d'origine espa-

gnole, mais forts & très-ardens. Les bœufs ne le cedent point en grosseur à nos plus grands bœufs d'Europe ; mais ils ont moins de vivacité : leur chair est d'ailleurs de fort bon goût. L'on élève encore dans l'isle plusieurs troupeaux de moutons qui y réussissent fort bien, & ces différens objets réunis font la richesse des habitans de la campagne.

On compte trente mille esclaves dans l'isle entiere. Le surplus de la population faisant un total de quatre à cinq mille, est composé de blancs ou sang mêlé, tant propriétaires de biens fonds que négocians domiciliés dans la ville, qui est petite, mais propre & bien bâtie. Les Juifs y possèdent une fort belle synagogue, & tiennent le haut bout du commerce. Ils sont originaires de différentes nations d'Europe ; la tribu de Juda est la plus nombreuse. En général ils jouissent d'une grande aisance, & sont bien plus honnêtes gens que leurs freres de l'ancien monde ; au contraire des autres sectes, qui perdent ordinairement du côté de la vertu en passant dans le nouveau. D'où provient cette différence ? Je crois l'entrevoir. Les Juifs ici, ne pouvant participer aux charges du gouvernement, n'en font du moins pas vexés comme

en Europe. Ils possèdent des fonds de terre aux mêmes conditions que les Hollandois, avec la même sécurité, & obtiennent une considération presque égale. Mais les Européens des autres religions, qui s'établissent dans les colonies, abandonnent souvent dans leur patrie une existence civile très-honnête, pour venir se confondre avec les hommes les moins considérés. Leur ame, dans ce passage humiliant, doit nécessairement s'avilir, tandis que celle des Juifs se relève par la raison contraire.

Les familles hollandoises, sans mésalliance avec les gens de couleur, sont cependant les seules qui puissent occuper les places de l'administration, & elles sont en petit nombre. Les autres habitans libres, composés de François & d'Espagnols, sont presque tous mésalliés. Ils professent la religion catholique, qui est aussi celle des esclaves, parce que les protestans, de même que les Juifs, n'admettent point les derniers à leur culte.

C'est la compagnie hollandoise des Indes occidentales qui perçoit les impôts de l'isle & qui la régit par le moyen d'un gouverneur aidé de deux tribunaux auxquels il préside. Elle nomme à tous les emplois, mais avec la confar-

mation des Etats-Généraux. Le tribunal supérieur ne juge en dernier ressort qu'à la concurrence de six cents piaftres. ( 1 )

Les impositions fixes de l'isle ne fauroient fubvenir aux frais de fon adminiftration. Mais nous ne tarderons pas à découvrir une fource plus abondante de richesses pour la compagnie qui la poffede ; il faut auparavant compléter l'ébauche que je vous ai donnée de fes campagnes.

Les tremblemens de terre ne s'y faifant jamais fentir , l'on n'a pas craint d'y construire les maifons en maçonnerie , & de les élever de deux étages. Les couvertures en font très-plates & faites avec des tuiles d'Europe. La plus grande propreté regne dans leur intérieur , & l'on a eu foin de les placer fur de petites éminences , afin de les rendre plus fraîches. L'aridité des collines fur lesquelles elles font construites , n'a pas permis d'établir des potagers ni même des vergers aux alentours ; il a fallu choifir au-defous & à proximité , des terrains plus convenables à ces différens objets. Mais les meilleurs

---

( 1 ) 3300 liv. argent de France , parce que la piaftre vaut environ 5 liv. 10 fols.

& les mieux cultivés rendent encore des légumes avec peine , tant la sécheresse est grande. Il n'y a que les arbres fruitiers qui y réussissent assez bien , tels que le cocotier , le tamarinier & le sapotillier , ce dernier sur-tout , qui donne la plus belle & la meilleure sapotille de l'Amérique.

Les revenus des propriétaires consistent en petit mil , bled de Turquie , bœufs , veaux , moutons , volailles , laitage & fruits de plusieurs sortes. Tout cela se débite dans la ville , partie aux citadins pour la nourriture de leurs esclaves & la leur propre , partie aux navigateurs. Les habitations les plus riches rendent de cette manière jusqu'à cinquante mille livres par an ; mais celles-là sont en petit nombre. La plupart ne donnent qu'un revenu médiocre. Les negres y sont traités avec bien plus de douceur que dans les colonies angloises & françoises. Ils sont aussi bien mieux nourris & mieux vêtus. Peut-être sont-ils redevables de ces avantages à la crainte que l'on a de leur fuite , parce qu'une pirogue leur suffiroit pour atteindre le continent.

Il passe ici pour certain que l'air y étoit très-mal-sain avant la destruction des forêts ; mais

il est si salubre aujourd'hui, qu'on n'y meurt que de vieillesse.

L'on n'y connoît aucune sorte de bêtes venimeuses, on n'y voit pas même des maringouins ou autres insectes ailés, dont les morsures soient incommodes.

Les lézards épineux, nommés *leguana*, y sont très-communs. La côte est assez poissonneuse & fournit beaucoup de tortues excellentes. J'en ai vu qui pesoient quatre quintaux. Les colibris, les ortolans & les moqueurs sont les especes d'oiseaux les plus multipliées dans l'isle : on y trouve aussi des perruches & même des perroquets, mais en petit nombre.

De toutes les plantes qui y croissent sans culture, la plus remarquable, comme la plus commune, est une sorte d'*aloës*, nommée *cierge épineux*, qui s'y élève à la hauteur de quinze à dix-huit pieds. On la voit par-tout, principalement dans les lieux arides : mais malgré les piquans redoutables dont elle est armée, elle n'est pas la plus dangereuse. Les bords du seul ruisseau qu'il y ait dans l'isle, nourrissent le mancenillier, l'arbre le plus vénéneux qui existe dans le monde. Un François étant à la chasse il y a quelques jours, apprit à le con-

noître à ses dépens, & peu s'en fallut qu'il ne payât plus cher encore son ignorance. Passant auprès d'un de ces arbres, il en arracha une feuille comme par distraction, & la porta à sa bouche. L'inflammation qu'il ressentit aussitôt dans le palais, lui fit rejeter la feuille à l'instant. La douleur devenant toujours plus vive, il se douta que cette feuille étoit un poison. Il courut dans l'habitation la plus prochaine, y raconta son aventure. On lui fit boire de l'huile d'olive, qui le soulagea. Revenu à bord le soir, le chirurgien-major le mit au lait pour toute nourriture. Son palais, le lendemain, étoit blanc & rempli d'ulceres, sa gorge enflammée & sa tête pesante. Il guérit cependant au bout de quelques jours, grâces à sa jeunesse & à sa bonne constitution; mais il auroit probablement succombé au poison, s'il eût avalé sa première salive.

Cet accident me fit naître l'idée d'aller voir ces arbres dangereux, que je ne connoissois point encore. Ils étoient alors chargés de fruits semblables à de petites pommes d'api. En me rappelant tout ce que j'avois lu dans différens ouvrages, de l'influence pernicieuse de leur atmosphère seule, je craignois de m'y exposer.

Cependant la curiosité l'emporta, & j'examinai le plus beau tout à mon aise.

Il est inutile de vous en donner la description, qui seroit absolument conforme à celle que l'on trouve dans l'Encyclopédie. Je me contenterai d'ajouter ici, qu'en courbant les jeunes branches, j'en fis sortir des jets très-considérables d'un suc blanchâtre, semblable à celui du tythimale. Les Indiens ont pu s'en servir pour empoisonner leurs fleches.

Après avoir passé une heure entiere à examiner l'ensemble de l'arbre, son assiette, à en arracher des feuilles, à courber ses branches, à cueillir des fruits & les ouvrir, sans autre précaution qu'une paire de gants que je laissai ensuite sur la place, je n'en ressentis pas la moindre incommodité. J'en conclus donc que l'athmosphere du mancenillier n'est pas aussi dangereuse qu'on le croit communément, quoiqu'il n'y ait rien à rabattre des effets directs du poison qu'il renferme : il corode à l'extérieur les chairs les plus dures, & les plaies qu'il fait sont très-difficiles à guérir. Cet arbre enfin est si redoutable, que malgré la beauté & l'incorruptibilité de son bois, qualités qui le rendent très-propre aux

ouvrages de marquetterie les plus finis , l'on préfere encore de le détruire , du moins dans la plupart des colonies de l'Amérique , & l'on a bien raison. S'il en reste quelques-uns dans celles qui appartiennent à la France , ce ne peut être que dans des lieux incultes & inhabités. L'on en voyoit beaucoup aux environs du Fort-Royal de la Martinique jusqu'à l'avant-derniere guerre. Deux anciens colons m'ont raconté qu'en 1758 , lorsque les Anglois se furent rendu maîtres de l'isle , plusieurs de leurs soldats nouvellement arrivés d'Europe , croyant voir des pommiers ordinaires , se jetèrent avec empressement sur les mancenilliers dont ils mangerent les fruits , sans qu'aucune représentation pût arrêter leur voracité. Ils crurent apparemment que le desir de préserver les pommes étoit le motif d'une fable imaginée pour les épouvanter ; mais il n'en échappa aucun aux effets du poison. Ce malheur contribua peut-être pour beaucoup à l'extirpation des arbres qui l'avoient causé. Les habitans de Curaçao devroient bien aussi profiter de cette leçon pour détruire ceux qui leur restent , malgré leur pauvreté en bois de toutes les especes , qui les oblige d'envoyer couper

aux isles d'Aves celui dont ils ont besoin chaque jour.

Les negres employés à ce travail ramassent sur ces isles inhabitées, des quantités innombrables d'œufs d'oiseaux, fort bons à manger; ils s'en nourrissent, en font cuire sur les lieux, & les vendent à leur retour.

L'on ne connoît qu'une fontaine dans l'isle de Curaçao. Elle est située au fond du port marchand, où les citadins vont acheter l'eau en détail. Les habitans de la campagne ont tous des puits dont ils se servent habituellement, quoiqu'ils soient de mauvaise qualité.

La rareté de l'eau douce dans l'isle ne me paroît pas suffisamment expliquée par l'abattis de ses forêts. On auroit beau insister sur ce que les pluies n'y sont plus aussi abondantes qu'elles l'étoient autrefois; il en tombe encore assez pour entretenir un bon nombre de sources, si l'organisation intérieure de l'isle, composée jusqu'au-dessous du niveau de la mer de pierres désunies, ne contribuoit pas à la déperdition des eaux. Quoi qu'il en soit des causes, l'effet n'est que trop certain; il doit même être regardé comme un obstacle puissant à l'agrandissement de la colonie, à moins que la com-

pagnie hollandoise n'établisse une fontaine artificielle , comme Bernard Palissy ( 1 ) nous l'enseigne.

Cette entreprise seroit digne d'un peuple industriel , accoutumé de longue main à combattre la nature. Il triompheroit ici de la sécheresse , comme en Europe il brave les eaux.

Venons à l'objet principal de la colonie , c'est - à - dire , aux avantages que la métropole en retire. Située à dix lieues du golfe de Vénézuala , qui s'enfonce dans le continent de l'Amérique Espagnole , elle ne fauroit être mieux placée pour favoriser le commerce interlope avec un pays riche en vivres & en métaux précieux , & qui manque en même tems de toiles & d'étoffes que l'Espagne ne peut lui fournir. La clincaillerie , jointe à ces articles , compose les cargaisons hollandoises qui s'y débitent , & les retours consistent en or & argent monnoyés , ou mis en œuvre grossièrement , en bœufs , chevaux , moutons & cuirs tannés.

L'Espagne n'ignore point que l'existence

---

( 1 ) Fameux potier , connu par un ouvrage très-estimé pour son tems.

de Curaçao n'est fondée que sur le commerce : cependant il subsiste & subsistera long-tems en dépit des bâtimens garde-côtes de cette nation jalouse. Comment en effet l'empêcher ? Il faudroit qu'elle multipliât sa marine à un point excessif, & qu'elle s'assurât encore de la fidélité de tous ceux qui commandent : or, cela n'arrivera jamais, & c'est un bien pour ses sujets d'Amérique. Quelle misérable politique que celle d'un état qui éloigne tous les étrangers de ses ports, ne pouvant les remplir de ses propres vaisseaux !

L'on retrouve dans l'isle de Curaçao les mœurs des différentes nations qui l'habitent, combinées avec cet esprit général de licence qui caractérise les colonies d'Amérique.

On y voit beaucoup de porcelaine & de la vaisselle d'argent ; dans l'intérieur des maisons, les habitans n'ont pas d'autre luxe. Leur habillement est des plus simples. Les femmes qui vivent à la campagne, n'ont pour coëffure qu'un simple mouchoir qui leur enveloppe la tête, & ne mettent pas même de poudre sur leurs cheveux. Les citadines sont coëffées & vêtues à la françoise, mais d'une manière grotesque. Toutes paroissent, de même que leurs

époux, affables, simples dans leurs manières & indolentes; beaucoup moins cependant que les créoles de la Martinique. L'industrie & l'amour du travail, remarquables dans le caractère hollandois, n'ont pas encore été étouffés ici par l'influence du climat.

Rarement ici un blanc reste garçon. La fécondité des femmes y est aussi beaucoup plus grande que dans le reste de l'Amérique. L'on y voit assez communément, sur-tout parmi les Juifs, des familles de neuf & dix enfans. Les jeunes gens des deux sexes y jouissent entr'eux d'une grande liberté; mais l'empressement avec lequel ils s'inclinent de bonne heure l'un vers l'autre, loin d'être un obstacle à l'union du mariage, en est le présage heureux. Aussi voit-on les époux vivre ensemble & avec leurs enfans, dans l'accord le plus parfait.

D'où peut provenir cette liaison particulière dans les familles blanches de Curaçao? Plusieurs causes la maintiennent. Environnées d'esclaves nombreux, naturellement leurs ennemis, elles ont besoin d'une grande intelligence entr'elles pour se soutenir contr'eux.

La ville d'ailleurs n'est point attrayante; elle n'offre aucun de ces plaisirs publics que l'on

trouve déjà dans les colonies françoises : elle ne differe des campagnes qu'en ce qu'elle rassemble plus d'hommes occupés sur un certain espace. Chaque habitant de Curaçao doit donc concentrer tout son bonheur dans le sein de sa famille.

Enfin , les propriétaires de fonds , habitués à regarder l'isle comme leur patrie , n'ont d'autre ambition que de faire valoir les biens qu'ils y possèdent. Cette maniere de voir les choses se transmet des peres aux enfans , & établit dans ces derniers un caractère de modération qui éloigne toutes les brouilleries de familles , auxquelles l'intérêt & l'avidité ne donnent lieu que trop souvent. Les enfans ne connoissant d'autres jouissances que celles qu'ils trouvent dans la maison paternelle , ne s'occupent qu'à y vivre tranquillement. Leurs idées se réunissent en ce seul point , ils ne voient rien au-delà.

S'ils sont bornés par les circonstances dans les jouissances morales , ils s'en dédommagent dans les jouissances physiques. Vous en jugerez par leur régime de vie , dont je vais vous rendre compte.

Ils se levent de grand matin pour respirer un air frais. La famille alors se rassemble dans la

galerie, où l'on apporte le déjeuner, qui est pour l'ordinaire du café au lait.

Après le déjeuner, chacun vaque à ses occupations & boit de tems en tems du punch, de la biere, ou du vin & de l'eau, jusqu'à l'heure du dîné.

On dîne copieusement en viandes de boucherie & volailles de toute espece; car les légumes y sont fort rares.

Immédiatement après le dîné, on prend le thé, puis le café, & l'on dort. A peine est-on réveillé, que l'on recommence à boire comme le matin & à différens intervalles, jusqu'au souper.

Ce dernier repas est frugal; il consiste principalement en salades, auxquelles on joint quelques fruits du pays.

Le punch froid est la boisson d'un grand nombre d'habitans, même pendant les repas.

Depuis le 17 avril, jour de notre arrivée, jusqu'au premier mai, qui est celui où je vous écris, le thermometre n'a pas passé le 24<sup>e</sup> degré & n'est jamais descendu au-dessous du 21<sup>e</sup>. Nos réparations les plus urgentes sont faites, nos blessés viennent d'être rembarqués, & nous appareillons demain.

Le 2 mai , à six heures du matin , nous sommes sous voiles.

Les Hollandois auroient bien désiré profiter de notre escorte pour gagner S. Domingue avec leur nombreux convoi. C'eût été un grand pas de fait vers l'Europe ; mais le commandant de notre petite escadre , connoissant la grande dérivation de leurs navires , s'est bien gardé d'accéder à cette proposition. Il n'a pas voulu courir les risques de manquer le canal de Porto-Rico , & d'être jeté avec eux sous le vent de S. Domingue ; enforte que nous les laissons dans leur port.

Le 3 mai , nous sommes suffisamment élevés au vent , & nous commençons à courir la bordée qui doit nous mettre dans le canal de Porto-Rico , tenant compte de la force des courans à raison de trois lieues par vingt-quatre heures. Le vent est au S. E. , nous ne filons que deux nœuds & demi , mais c'est de bonne route.

Le 4 , toujours beau tems , rien de remarquable d'ailleurs.

Le 5 , encore plus beau que la veille ; notre sillage est de quatre nœuds. Nous avons vu depuis le commencement de la journée un grand nombre d'oiseaux. La mer charrie aussi

une multitude de varechs ; les uns isolés , d'autres , rassemblés presque circulairement , forment des especes d'isles flottantes de deux à trois cents toises de diametre ; & lorsque le vent augmente , ces mêmes isles prennent la forme de rubans très-étroits , qui se développent sur une grande longueur , parallèlement les uns aux autres , & toujours perpendiculairement à la direction du vent. A mesure que nous approchons de terre , ces plantes marines deviennent plus abondantes.

Nous venons de traverser une mer dont les eaux paroissent extrêmement brunes ; j'y ai plongé un baquet , où j'ai vu ensuite quantité de petits animaux circulaires , de couleur brune , de trois lignes de diametre & d'une ligne d'épaisseur , semblables aux orties errantes , par la forme , la transparence & la viscosité de leurs chairs. Tant qu'ils restoient dans l'eau , ils ne donnoient aucun signe de vie ; mais une fois hors de l'eau , ils palpitoient quelques minutes , puis sembloient expirer. Leur troupe occupoit une étendue si considérable , que je n'ai pu en saisir les limites. Très-près les uns des autres , ils se laissoient dériver au courant & ne sembloient pas avoir de mouvement à eux. Le sil-

lage de notre vaisseau les a séparés, mais ils se font réunis l'instant après notre passage.

Le 6, même tems que la veille; le soir on signale la terre. Nous courons dessus toute la nuit, parce que le vent est foible.

Le 7, au point du jour, deux isles nous restent à stribord, une autre à bas-bord, fort près d'une terre très-étendue. A ces renseignements l'on reconnoît le canal de Porto - Rico, & l'on juge que nous sommes entre la Monique & l'isle S. Domingue. Bien assurés de notre position, nous examinons, d'après notre point, quelle doit être la vitesse des courans, & nous trouvons qu'il auroit fallu leur attribuer une vitesse de trois lieues & demie par vingt-quatre heures.

Le 8, dès le matin, nous doublons le cap del Enganno, & nous courons grand frais vent arriere, à six lieues ou environ de la côte de S. Domingue. La mer ici est encore couverte de varechs.

Le thermometre, depuis notre départ de Curaçao, n'a pas été au-dessus de 22 degrés & demi, ni au-dessous de 21. Il n'est pas monté à Curaçao au-dessus de 24; cependant nous étions tous alors accablés de chaleur, tandis qu'ici

qu'ici personne ne s'en plaint. Une différence d'un degré & demi dans la température de l'air peut - elle en produire une aussi forte dans nos sensations ? Je ne le crois pas. N'y auroit - il point quelque autre raison de ce phénomène ?

Les terres de Curaçao nous mettoient à couvert de la brise ; ici , au contraire , nous la recevons sans obstacle. En me rappelant l'expérience du refroidissement des liqueurs par le moyen de l'évaporation , comme celle de l'abaissement du mercure dans le thermometre dont on mouille la boule en l'exposant à un courant d'air , je ne suis pas surpris que le corps humain éprouve des effets semblables. Peut-être même qu'il supporteroit plutôt 30 degrés de chaleur avec un vent violent , que 24 degrés dans une atmosphère calme.

Le 9 , toujours bonne route , vent arrière. Nous voyons dans l'après-midi un bâtiment de guerre ; on fait les signaux de reconnaissance , c'est une de nos frégates. On l'a expédiée du Cap pour savoir de nos nouvelles ; voilà sa mission remplie , & elle revient avec nous. L'officier qui la commande , confirme la prise de M. de Grasse , que nous ne faisons que soupçonner , & nous apprend que les vaisseaux le *Cator*

& le *Jason*, avec les frégates l'*Aimable* & la petite *Cérès*, ont été pris depuis par la division du général Hood, sous le canal de Porto-Rico.

Le 10, nous reconnoissons la Grange. ( 1 )

Pendant la nuit, il s'éleve une brise carabiniée, qui nous oblige de mettre à sec de voiles, pour ne pas tomber sous le vent du Cap.

Le 11 au matin, nous nous trouvons par le travers de la rade, & nous tirons un coup de canon. Arrive un pilote qui nous fait entrer dans l'après-midi.

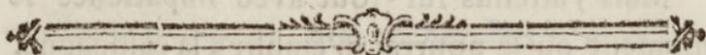
Nous ne sommes pas plus tôt mouillés, que plusieurs officiers de terre & de mer viennent à notre bord. La curiosité les amenoit près de nous, & nous eûmes bientôt fait nos échanges de nouvelles.

Le 12, je descends à terre.

---

( 1 ) C'est une petite montagne de S. Domingue, quinze lieues à l'E. du Cap, qui a reçu son nom de sa configuration extérieure. Elle sert de repaire aux navigateurs.





## L E T T R E I I.

*Du Cap François , le 25 mai 1782.*

J'ÉTÉ sur cette terre étrangère , sans aucune espece de fonctions , sans parens , sans amis , n'ayant même pu pénétrer qu'avec peine la cohue qui environne les administrateurs , les lettres de recommandation dont j'étois porteur auprès d'eux ne m'ont pas été fort utiles. Mais cela ne m'étonne pas : il y a tant de troupes ici , Espagnoles ou Françaises , tant de marins de toutes les classes , qu'il est impossible de s'y reconnoître. L'affluence de monde est si considérable , que les rues sont toujours pleines d'allans & de venans , malgré la chaleur brûlante du soleil , qui y darde à présent des rayons perpendiculaires. Enfin , pour pouvoir respirer , je reste peu dans la ville. Je vais chercher de l'ombre dans les mornes solitaires contre lesquels elle est adossée. Je trouve dans ces promenades le silence que j'aime , un mouvement salutaire au corps & la satisfaction d'examiner un pays tout nouveau pour moi.

Mais j'attends sur-tout avec impatience le moment où je pourrai m'établir à la campagne. C'est de là que je vous écrirai plus volontiers.



### LETTRE III.

*S. Domingue , 12 juin 1782.*

**E**NFIN j'ai quitté cette ville brûlante, dont l'atmosphère, sans cesse échauffée directement, l'est encore par la réverbération des mornes qui l'appuient, où l'on sue à grosses gouttes & où l'on boit sans appaiser sa soif. Je me vois à présent dans une plaine fertile, bien cultivée, & j'y respire à mon aise. Avec quel intérêt je vais observer tous les objets qui m'environnent ! Indépendamment des productions du pays & de leur culture, le gouvernement des negres, comme une machine curieuse toujours montée, se présentera sans cesse à mes regards. Le vrai caractère de leurs maîtres ne pourra m'échapper ; & le climat, dont j'observe les élémens chaque jour, fournira aussi par la suite à mes réflexions. Voilà quels seront les objets de mes lettres. L'ordre de mes remarques fixera celui des matières. Si, malgré

ma bonne volonté , mes recherches & mon travail , vous ne recevez que des écrits imparfaits , foyez indulgent. Songez que , dans les climats chauds , l'esprit n'a pas moins de peine que le corps à faire ses fonctions. Ils font l'un & l'autre sujets à un relâchement qu'ils n'éprouvent point dans les climats tempérés. Mais quoique cette raison soit bonne en elle-même , elle ne servira cependant jamais de prétexte à ma négligence.

Ne connoissant encore que la case ( 1 ) que j'habite & le paysage qui l'environne , je ne puis vous entretenir d'autre chose.

Représentez - vous donc une maison sans étage , de quarante pas de longueur E. O. sur trente de profondeur N. & S. Deux galeries , couvertes par un avant-toit soutenu sur des piliers & attenantes au corps-de-logis , regnent sur toute sa longueur ; l'une au N. & l'autre au S. L'on s'y promene & l'on y respire.

---

( 1 ) C'est ainsi que l'on appelle toutes les maisons de campagne à Saint-Domingue , depuis les simples chaumières des negres , jusqu'aux demeures des plus riches propriétaires , que l'on distingue néanmoins par l'épithete de *grandes*.

Tout le logement se trouve compris entre ces deux galeries. Il consiste en une grande salle ménagée au centre du bâtiment & percée de deux portes en face l'une de l'autre, habituellement ouvertes, qui répondent chacune sur le milieu d'une galerie. La salle est flanquée au N. de deux petites chambres, l'une à droite, l'autre à gauche, où logent des esclaves favoris. Au S. sont deux passages qui menent chacun à une chambre de maître; le propriétaire occupe l'une & m'a cédé l'autre.

Indépendamment du logement que je viens de vous indiquer, l'on a pris sur l'emplacement des deux galeries, aux quatre extrémités qu'elles présentent, des espaces suffisans pour y faire quatre petites réserves. L'une sert de magasin à vivres pour les negres nouveaux ou infirmes de l'habitation: une autre sert d'apothicairerie, & les deux dernières sont consacrées aux blancs de mince condition qui viennent demander l'hospitalité.

Le sol de la maison est élevé de trois à quatre pieds au-dessus du terrain naturel, afin de diminuer l'humidité dans les appartemens, qui ne laisse pas de se faire sentir d'une manière incommode, malgré cette sage précaution.

Deux escaliers en pierre , placés symmétriquement , l'un vers le milieu de la galerie du nord , l'autre vers le milieu de celle du sud , font les seules communications de la maison avec le dehors.

L'exhaussement du rez-de-chaussée est un massif de maçonnerie qui sert de fondation au bâtiment , dont les parois ne font qu'une espece de cloison faite avec des planches de palmiste , recouvertes successivement les unes par les autres en forme d'écaillés , & fixées sur des poteaux d'un bois très - dur , qui s'élevent jusqu'au toit.

De ce genre de fermeture résulte un avantage bien grand pour le pays ; favoir , de ménager une multitude de passages à l'air du dehors à travers les joints de la cloison.

Les meilleurs appartemens ici font ceux qui fournissent à la fois le plus grand volume d'air , & où il se renouvelle le plus souvent. Aussi nos portes & volets font ouverts tout le jour. Nos plafonds font élevés de dix-sept pieds , & nos tapisseries font de simples toiles extrêmement claires. ( 1 )

---

( 1 ) L'extravagante manie d'imiter la France en

De l'intérieur, passons à l'extérieur.

Placez - vous sur le pallier de l'escalier du S. vous verrez une partie de la savane (1) au centre de laquelle la maison est située, & qui s'étend à plus de cent cinquante toises, de quelque côté qu'on la mesure. Sur celui-ci, elle est terminée par une haie vive de bois de campêche & de citronniers, surmontée par des orangers qui regnent le long d'un chemin de tra-

---

toutes choses, sans exception de celles qui ne conviennent point au climat de S. Domingue, fait que les habitans qui bâtissent aujourd'hui dans cette colonie, s'écartent beaucoup des principes de leurs prédécesseurs, qui étoient cependant les plus raisonnables. Aujourd'hui tout ce que l'on construit est en maçonnerie; les distributions sont aussi changées; l'on veut de petits appartemens, de petits boudoirs bien meublés, & l'on y étouffe. Il y a vingt ans que l'on alloit en veste dans les meilleures maisons de la colonie; l'usage exige aujourd'hui que l'on ne paroisse dans les villes qu'en habit, il commence même à s'étendre dans les campagnes. C'est principalement aux voyages que les gens de cour ont faits depuis quelque tems dans le pays, qu'il faut attribuer cette gêne volontaire que les habitans se sont imposée. Bientôt ils ne respireront plus, à force de bienfaisances.

(1) Mot du pays, qui signifie *prairie*.

verse. Au-delà du chemin, commence une plaine très-vaste, couverte d'habitations qui servent de repaires à la vue & qui exploitent chacune les piéces de cannes à sucre dont elles sont entourées. Enfin, à l'extrémité de cette plaine qui n'a pas moins de quatre lieues de largeur, vous voyez des mornes fort élevés. Derrière ceux-là, d'autres paroissent encore, & ne montrent que leurs têtes obscures. Tous sont boisés à leurs sommets; mais les croupes sont défrichées & couvertes de caféteries qui font vivre plusieurs habitans.

Après avoir promené vos regards sur les extrémités du tableau, repliez-les sur l'intérieur de la savane, pour en remarquer les détails.

Vous y voyez à gauche & à quelques pas de la maison un bâtiment assez considérable, où sont les remises & la volaille.

Ces deux pavillons quarrés, situés un peu plus loin, l'un à droite, l'autre à gauche, servent de colombiers. Près de celui de la droite, est un hangar qui sert de magasin pour le sucre. On l'y met à mesure qu'il est enfermé dans les barriques. A côté de ce magasin est une marre d'eau très-considerable, qui sert d'abreuvoir au bétail de l'habitation.

A cent pas de notre pallier du côté de l'O. vous voyez plusieurs hangars entourés d'une haie, où l'on dépose les cannes qui ont déjà passé au moulin, & qui servent ensuite, sous le nom de *bagasses*, à alimenter le feu des sucreries.

Ces petites baraques, couvertes en paille, voisines des hangars, au nombre de soixante, sont les logemens des negres & négresses de l'habitation. Les autres bâtimens qui commandent sur tout le reste, sont la sucrerie, les deux moulins & la tonnellerie.

Transportez - vous à présent sur le pallier de l'escalier du N. Il entre dans le verger, & les orangers les plus voisins portent leurs branches odoriférantes jusques dans la galerie. Les autres arbres qui garnissent ce terrain, sont des sapotilliers, avocatiers, corossoliers, calebas-fiers, pommiers d'acajou. L'on y trouve aussi quelques canéfiçiers & plusieurs faux acacias, dont on ne tire aucun parti.

A droite du verger & à vingt pas de la grande case, est un bâtiment en maçonnerie, qui sert de magasin pour les outils des negres & aussi de retraite pour les négresses de l'habitation qui accouchent. A gauche & en face du premier, est un autre bâtiment qui sert de cuisine au propriétaire.

Au N. & à l'extrémité du verger , est une fontaine délicieuse , qui ne tarit jamais.

De cette fontaine , la savane se prolonge encore d'un quart de lieue , en montant insensiblement jusqu'au pied des mornes qui terminent brusquement l'horizon. C'est sur leurs dernières pentes que les negres de l'habitation cultivent les vivres dont ils se nourrissent.

De cette chaîne de mornes , parallele à la grande case , s'élancent perpendiculairement deux contre-forts boisés à leurs sommets , distans l'un de l'autre d'un tiers de lieue , qui sont les limites du propriétaire , comme celles de notre vue.





## L E T T R E I V.

*S. Domingue 1782.*

**P**RIVÉ de la société de mes amis, qui a toujours fait mon bonheur, je m'occupe aujourd'hui de tout ce qui m'environne, dans un monde que l'on appelle nouveau, qui l'est du moins pour moi; & vous ne vous faites pas d'idée de mon empressement pour tout ce que j'y vois. Je vais vous en citer un exemple qui servira en même tems à vous donner quelques notions particulieres du pays.

Il y a peu de jours que je dirigeai mes pas sur les mornes escarpés, au pied desquels notre habitation est assise. Mon dessein étoit de pénétrer jusques dans les forêts qui les couronnent. Rempli de cette idée, je monte, sans m'en appercevoir; mais ne trouvant plus de sentier à une certaine hauteur, des herbes au contraire très-hautes & très-fournies, des arbrustes & des lianes impénétrables, je fus obligé de descendre, bien fâché de n'avoir pu atteindre mon objet. (1)

---

(1) J'ai su depuis, que l'on se fait précéder en pareil cas d'un ou deux negres qui coupent tout ce

Quelques jours après cette tentative infructueuse , j'aperçus une forêt bien ombragée sur la cime d'un contre - fort des grands mornes ; celle-ci , beaucoup moins élevée que les autres , devint alors l'unique objet de ma curiosité. Arrivé au pied de la colline , je montai sans reprendre haleine , écartant les arbrustes , arrachant les herbes les plus épaisses , & je parvins , mais avec peine , à la lisière du bois. Je sentis alors une espèce de faiblesse , & je fus forcé de m'arrêter. Revenu de mon trouble , je jetai un premier regard sur ce lieu sombre & majestueux. Puis , après avoir écarté les branches qui me faisoient obstacle , je m'y plongeai entièrement.

Je restai d'abord comme stupéfait , promenant mon étonnement sur tout ce qui m'environnoit , voulant tout voir à la fois & ne pouvant rien distinguer.

Cette première surprise passée , ma vue devint plus distincte & mon jugement plus net. Ceci , dis - je alors en moi - même , est donc une

qui s'oppose au passage. Ce procédé est long , mais il n'y en a pas d'autre. Il ne faut point s'imaginer que les forêts soient fréquentées ici comme en Europe.

forêt d'Amérique, l'un de ces lieux peu accessibles & peu fertiles, où la cupidité européenne n'a point bouleversé la nature. Cherchons dans les arbres qui la composent, les fruits dont elle pouvoit nourrir ses anciens habitans.

Je cherchai & ne trouvai que des graines d'une âcreté ou d'une amertume insupportables. Le figuier-maudit, le bois-de-fer, le gommier, le bois-trompette, le fucrier, plusieurs sortes d'acajou, tous arbres inutiles à la subsistance des hommes, occupoient principalement ce lieu solitaire. Les lianes & différentes sortes de plantes parasites, les unes attachées aux jeunes branches, tombant ensuite jusqu'à terre; d'autres fixées aux vieux troncs, d'où elles s'étendoient à plusieurs toises de distance, toutes extrêmement vigoureuses, achevoient tellement de remplir les intervalles de ce sol productif, que j'avois bien de la peine à le parcourir. Lieu fait pour la méditation & pour la mélancolie, Les oiseaux le fréquentent, mais leur chant n'est pas agréable. Nos rossignols & nos fauvettes n'ont point ici de rivaux.

Surpris autant qu'on peut l'être de la multitude des plantes, grandes ou petites, qui

semblent croître à l'envi dans cette forêt & la rendent impénétrable aux rayons du soleil, je le fus bien davantage encore, en examinant la qualité du sol qui les appuie, où je ne découvris qu'un amas informe de pierres calcaires, couvertes de mouffes extérieurement, avec quelques débris de végétaux pourris, au fond des crevasses qui les séparent. C'est principalement dans ces crevasses, qui sont très-multipliées & de profondeurs très-différentes, que les racines des arbres vont s'établir pour puiser leur nourriture. Cela n'est cependant pas général, puisque j'en ai observé plusieurs qui n'avoient que le simple rocher pour base.

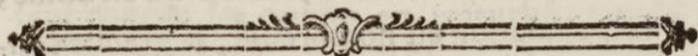
L'examen seul de cette forêt me persuade aisément que le climat de S. Domingue est si favorable à la végétation, qu'un grand nombre de plantes indigènes n'a besoin que d'un appui quelconque pour y prospérer, tant aride soit-il, n'importe.

En effet, puisqu'il est bien démontré aujourd'hui que les plantes se nourrissent autant par leurs feuilles que par leurs racines, n'est-il pas naturel de penser que dans un pays où les arbres ne se dépouillent jamais, un fonds de terre nourrissant leur est moins nécessaire

que dans un climat comme le vôtre , où pendant fix mois de l'année l'arbre entièrement nu n'a plus que ses racines pour suçoirs ? N'est-il pas encore naturel de penser qu'une atmosphère toujours humide comme celle de S. Domingue , d'ailleurs fort chaude, est bien plus propre à nourrir une plante par ses feuilles , qu'une atmosphère habituellement sèche & fraîche comme celle de la Suisse ?

Ces réflexions rouloient dans ma tête telles que je vous les écris. Occupé de la sorte , je ne pensois guere à mesurer le tems. L'obscurité habituelle du lieu m'empêchoit aussi d'apercevoir l'orage qui se formoit au - dessus de ma tête. Tout-à-coup le bruit de la foudre me réveilla ; des torrens d'eau m'accablèrent en même tems , malgré l'épaisseur du feuillage , & je repris bien vite le chemin de la grande case.





## L E T T R E V.

S. Domingue 1782.

P U I S Q U E l'on étend chaque jour à Saint-Domingue les défrichemens des montagnes , vous imaginez bien qu'il n'en reste plus à faire dans les plaines. Cependant les fonds de terre , malgré leur extrême fertilité , s'y vendent beaucoup moins qu'en Suisse & dans la plus grande partie de l'Europe. La raison en est particulièrement dans la différence des cultures.

En Suisse , l'exploitation principale des champs est peu coûteuse , parce qu'elle se fait avec la charrue : mais à S. Domingue , où tout se cultive à bras & avec des bras bien chers , qu'il faut souvent remplacer , avoir un fonds n'est encore rien , au prix du mobilier énorme qu'exige son exploitation. D'ailleurs les soins du maître & son intelligence influent tellement sur la prospérité de son atelier , sur son travail & sur le produit qui en résulte , que c'est bien ici que l'on peut dire avec vérité, *tant vaut*

*L'homme , tant vaut la terre ;* tandis qu'en Suisse, où la population est nombreuse, la grande concurrence établie parmi les laboureurs détermine en quelque sorte un tarif d'amodiation pour chaque petit territoire, qui assure une valeur fixe aux héritages & les rendent très-précieux, même pour les hommes les moins intelligens.

Si la terre seule est ici de peu de valeur, elle donne en revanche de grands produits lorsqu'elle est couverte de bras bien dirigés.

Chaque propriétaire vivant ici sur son bien, ou son fondé de procuration, peut être regardé comme un petit *sultan*. L'économe de l'habitation, le raffineur, l'écrivain, tous personnages blancs sont, si l'on veut, ses *visirs*. Les commandeurs, gens de confiance, choisis parmi les negres créoles, faits pour suivre & diriger les travaux, aux ordres des blancs, sont des especes de *cadi*. Là finissent les dignités. Il ne reste plus ensuite que la vile populace, negres & négresses, destinés sans distinction aux travaux les plus rudes & à des châtimens barbares pour les moindres fautes.

Dans une sucrerie considérable & bien réglée, il y a sans cesse de l'ouvrage. Tantôt il

faut couper les cannes en maturité, tantôt il faut replanter une piece déjà coupée, ou sarcler celles dont les jeunes tiges feroient empêchées de croître par les mauvaises herbes.

Le travail des negres commence avec le jour. A huit heures ils déjeûnent. Ils se remettent ensuite à l'ouvrage jusqu'à midi. ( 1 ) A deux heures ils le reprennent jusqu'à la nuit; quelquefois même jusqu'à dix & onze heures du soir.

Les deux heures qu'on leur accorde chaque jour, avec les fêtes & dimanches, sont destinées à la culture des vivres dont ils se nourrissent. On donne pour cet effet à chaque esclave une petite portion de terre, dans laquelle il plante ce qui lui plait. Le manioc, les patates, les tayaux, les ignames, les giraumonts, les bananiers, les poix-congo, les ananas sont les especes de vivres qu'ils cultivent le plus volontiers.

Un negre assidu au travail de son petit terrain a souvent des vivres au-delà de sa consommation. Il en fait alors un objet de commerce, avec la permission de son maître, dans

---

( 1 ) Les meres portent leurs nourrissons sur *la place*.

la ville ou la bourgade la plus voisine , & rapporte chez lui en échange , des salaisons , du tabac à fumer , du tafia , ou quelque vêtement.

Ces vivres surabondans des habitations servent dans les villes à la nourriture des negres domestiques , artisans , & même à celle de plusieurs blancs , trop économes ou trop misérables pour manger du pain.

Quelquefois il arrive dans les années de sécheresse , que les negres de campagne manquent de vivres pour eux-mêmes ; alors les propriétaires attentifs suppléent à ces années de disette par des réserves fondées pour le besoin.

Ceux qui négligent ces précautions ne tardent pas à en être punis. Les maladies se mettent dans leurs ateliers , font périr un grand nombre d'esclaves ; le découragement & le mécontentement s'emparent des autres ; plusieurs prennent la fuite , les travaux se ralentissent & l'habitation tombe en ruines.

Ces fortes d'événemens ne sont que trop communs ici. Il ne faut qu'une mauvaise tête chargée de l'administration d'un beau bien , pour le bouleverser en peu de tems ; & l'on ne voit bientôt qu'un petit nombre d'esclaves infirmes

& rebutés, à la place d'un atelier florissant.

Vous demanderez s'il est possible que l'on agisse contre ses propres intérêts. Mais quoique l'intention générale des propriétaires ou fondés de procurations soit sans cesse dirigée vers un accroissement de fortune, plusieurs d'entr'eux se trompent, croyant atteindre leur objet.

L'un imagine qu'on peut tirer *quatre* du travail d'un esclave & ne lui donner qu'*un demi*. L'autre pense au contraire qu'il faut lui donner *un* & n'en exiger que *trois*.

Ces variétés d'opinions qui tendent toujours au même but, c'est-à-dire, à tirer le meilleur parti possible des negres, donnent cependant des résultats bien différens.

L'un verra son atelier prospérer, tandis que l'autre écrasera le sien en peu de tems. Ajoutez à ces raisons, qui seroient déjà suffisantes, l'ineptie, la paresse, ou le manque d'expérience, & vous ne serez plus surpris des fautes journalieres que l'on remarque ici dans l'administration des biens.

Il est encore une autre cause, dont l'influence sur les ateliers est prodigieuse. C'est la discipline qui les gouverne. Très-sévère en général,

elle pèse cependant plus ou moins , suivant le caractère du maître qui l'établit. Rarement la trouve-t-on exempte de cruautés , & les negres sont trop heureux lorsqu'elle n'est pas atroce.

Les ordonnances du prince défendent à la vérité aux propriétaires de disposer de la vie de leurs esclaves. Un negre qui a mérité la mort , doit être livré à la justice ordinaire ; mais cette obligation est presque toujours éludée par un petit tyran , dont l'orgueil & la vengeance triomphent dans le pouvoir absolu qu'il exerce sur son habitation , dont l'intérêt se soustrait d'autres fois à la perte d'un negre coupable , pourvu qu'il ne le soit point envers lui. Comment éclairer ensuite la conduite d'un si grand nombre de blancs isolés & répandus jusques dans les plis & replis des montagnes ? Comment pénétrer les mystères d'iniquité qui président souvent à leur administration ?

Vous concevez donc que , malgré les ordonnances les plus précises , l'habitant sera despote autant qu'il est possible. Ce n'est point un mal , suivant lui : la raison qu'il en donne est toujours déduite de son intérêt , qui lui défend l'abus du pouvoir ; mais cette raison est plus

spécieuse que vraie. Permettez - moi encore quelques réflexions , pour achever de vous en convaincre. Quoique l'on ne puisse raisonnablement accuser aujourd'hui les habitans (1) de S. Domingue de faire périr leurs esclaves à plaisir , il est cependant de ces cruautés habituelles qui ne tuent point & qu'ils se permettent dans l'espoir de renforcer la discipline. Remarquez d'ailleurs , que la plupart des administrateurs de biens n'en font point les propriétaires , & peu leur importe qu'un negre meure ou qu'il vive , pourvu que leurs gages soient payés. Les propriétaires eux-mêmes font - ils exempts de ces passions qui affectent plus ou moins nos jugemens ? L'intérêt en est une , mais ce n'est point la seule. L'orgueil , la colere , la crainte , &c. peuvent nous rendre injustes. Il suffiroit d'entendre le récit des cruautés commises , pour être bien persuadé qu'il y a d'autres passions

---

( 1 ) Autrefois , lorsqu'ils s'invitoient à manger , l'amphitriton récréoit ses convives , après le repas , du spectacle d'un negre fouetté jusqu'au sang. S'il ne s'en trouvoit point qui l'eût mérité pour ces momens de fête , l'on prenoit une victime quelconque dans l'atelier , & les assistans exerçoient souvent leur adresse sur le patient.

que l'intérêt qui nous menent , & que la plus forte l'emporte sur toutes les autres. On auroit beau dire alors que l'intérêt des maîtres devoit empêcher les atrocités ; l'expérience prouvera que l'intérêt n'a pas fait son devoir.

Il faut aussi que l'homme soit bien enclin à traiter durement ceux qui résistent à sa volonté , lorsqu'il en a le pouvoir , puisque l'on voit chaque jour dans cette colonie , des jeunes gens nouvellement débarqués , qui se montrent d'abord humains , sensibles , qui s'élèvent avec chaleur contre la tyrannie , & qui finissent bientôt par être aussi durs que les plus anciens habitans. C'est au moment qu'un Européen débarque , que l'on doit écouter ses jugemens sur le despotisme de S. Domingue , & consulter son goût sur les fruits du pays ; car après un certain tems , naturalisé en quelque façon dans le Nouveau - Monde , c'est un autre homme , & ses jugemens deviennent récusables.

Arrivé ici depuis peu , n'y apportant d'autre intérêt que la curiosité & le desir de voir les choses comme elles sont , je crois vous intéresser en vous rendant compte d'un travail de negres , auquel je viens d'assister.

Ils étoient au nombre de cent hommes ou femmes de différens âges, tous occupés à creuser des fosses dans une piece de cannes, & la plupart nus ou couverts de haillons. Le soleil dardoit à - plomb sur leurs têtes : la sueur couloit de toutes les parties de leurs corps ; leurs membres appesantis par la chaleur, fatigués du poids de leurs pioches & par la résistance d'une terre grasse , durcie au point de faire rompre les outils , faisoient cependant les plus grands efforts pour vaincre tous les obstacles. Un morne silence régnoit parmi eux ; la douleur étoit peinte sur toutes les physionomies : mais l'heure du repos n'étoit pas venue. L'œil impitoyable du gérant observoit l'atelier , & plusieurs commandeurs armés de longs fouets , dispersés parmi les travailleurs , frappaient rudement de tems à autre ceux même qui , par lassitude , sembloient forcés de se ralentir , negres ou négresses, jeunes ou vieux , tous indistinctement.

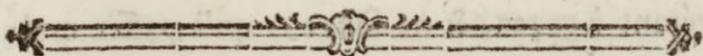
L'Européen qui quitte depuis peu les riantes cultures du Pays - de - Vaud , pourroit - il voir celles de S. Domingue sans indignation ; l'avilissement des hommes que l'on y emploie , leurs souffrances , leur extrême misere , & les

chaines énormes ( 1 ) qu'ils traînent après eux pour des fautes légères , comme si leurs travaux journaliers n'étoient pas assez accablans ; ces colliers de fer hériffés de longues branches que l'on attache à des négresses foupçonnées de s'être fait avorter , & qu'elles ne quittent ni le jour ni la nuit , jufqu'à ce qu'elles aient donné un enfant à leur maître , comme si ce n'étoit pas le maître qu'il faudroit punir lorsque les esclaves craignent de perpétuer leur efpece ? Pénétré de triftesse & d'une forte d'horreur , je détourne ma vue de ces affreufes campagnes.

Habitans de S. Domingue , vantez tant qu'il vous plaira l'immense produit de vos terres & l'opulence dont vous jouiffez ; je n'en voudrois pas au même prix.

( 1 ) Elles leur font fouvent des plaies confidérables , & les estropient quelquefois pour le refte de leurs jours.





## L E T T R E V I.

S. Domingue 1782.

ON compte plus de vingt sucreries dans la petite plaine que j'habite : du matin au soir , & même pendant la nuit , on y entend un certain frémissement lugubre , produit par le bruit confus des moulins à cannes , joint à celui des voitures qui charient les récoltes , augmenté de tems en tems par les coups de fouet que l'on frappe indistinctement sur les animaux & sur les negres. On voit des torrens de fumée fortir des étuves & des bâtimens à chaudières , qui se répandent au loin en s'abaissant sur les terres , ou qui s'élevent en forme de nuages obscurs.

Pendant que tout est animé de la sorte , les administrateurs vigilans font la tournée des travaux. Non - seulement ils inspectent ceux du moment , mais ils prévoient la besogne du lendemain. D'autres moins soigneux , tranquilles dans l'appartement le plus frais de leur case , s'en rapportent entièrement au coup-d'œil d'un

gérant à gages , & ne songent qu'à passer mollement leur vie , trop misérable , selon moi , pour être si fort économisée. En quoi consiste-t-elle pour le plus grand nombre ?

Imaginez un homme non marié , seul blanc dans sa maison de campagne , environné d'une troupe plus ou moins considérable de negres & de négresses qui sont ses domestiques , ses esclaves , par conséquent ses ennemis. Une mulâtresse conduit son ménage ; en elle réside toute sa confiance.

Ennemie par vanité du peuple Africain , fiere des faveurs du sultan , elle ne lui est peut-être pas moins utile pour sa sûreté que pour ses plaisirs.

L'économe & les autres blancs , ( 1 ) s'il y en a , mangent avec le propriétaire , mais ne logent point sous le même toit. Ils ne paroissent d'ailleurs dans la grande case qu'à l'heure des repas.

Chacun ici se leve de très - grand matin : les

---

(1) Ce n'est que dans les habitations considérables que l'on trouve deux à trois blancs , indépendamment du propriétaire ou de son fondé de procuration , pour diriger les travaux.

propriétaires ou procureurs oisifs , pour respirer un air frais ; & les blancs subalternes , pour vaquer aux affaires. On déjeûne à sept heures ; & depuis le déjeûné jusqu'à l'heure du dîné , l'habitant ou son préposé va à la *place*, ( 1 ) au moulin , & aux chaudières.

On dîne à midi. Les tables sont généralement bien servies , & l'on y trouve à peu de choses près les mêmes mets qu'en France.

Après le dîné , le propriétaire se repose ; mais l'économe retourne au travail. Le soir , lorsque le soleil est sur le point de se coucher , & sur-tout après un orage , la fraîcheur commençant à se répandre dans la campagne , le propriétaire fait une petite tournée , revient souper légèrement , & se couche de bonne heure.

Cette vie monotone n'est interrompue que par quelques petits voyages qu'il fait de tems à autre à la ville ou à la bourgade la plus prochaine , pour la vente de ses denrées ou pour l'achat de celles dont il a besoin. Quelquefois il invite ses voisins à dîner chez lui ,

---

( 1 ) C'est ainsi que l'on appelle le champ où l'on travaille.

ou il est invité chez eux. Tristes repas ! L'intérêt & le libertinage y font l'unique assaisonnement des conversations. Les liaisons d'amitié sont d'ailleurs si rares parmi eux , que la plupart des individus doivent se suffire à eux-mêmes.

Faut-il donc être surpris qu'ils aient tous les yeux fixés sur l'Europe ! Pourroient-ils ne pas la regretter , à moins d'avoir entièrement changé de nature ! Quoique l'on se corrompe ici avec le tems , on n'y devient jamais assez dépravé pour renoncer volontairement à sa patrie.

Si l'existence des propriétaires de S. Domingue est triste & monotone , celle de leurs esclaves est accablante ; car il n'y a pas d'animaux domestiques dont on exige autant de travail & dont on ait si peu de soin. Vous avez déjà vu la distribution de leur tems , la maniere dont ils pourvoient à leur subsistance , & les vivres dont ils se nourrissent.

Le piment fait l'assaisonnement de tous leurs mets ; peut-être est-il nécessaire pour en faciliter la digestion , attendu qu'ils sont généralement très-lourds & très-froids. Leur boisson habituelle est l'eau , mais ils s'enivrent de tafia dès qu'ils peuvent s'en procurer ; c'est sans

doute une grande douceur pour eux, d'oublier leurs maux quelques instans. Leurs vêtemens ordinaires consistent en une chemise & une culotte de toile d'étoüpe ; les négresses ont une chemise & un cotillon de même étoffe. C'est le propriétaire qui les habille. Tous portent communément un mouchoir sur la tête.

Les jours de fêtes & dimanches, ceux & celles qui ont quelque faculté brillent parmi les autres avec des ajustemens plus recherchés, qu'ils ont acquis de leur économie ; mais quelle que soit leur parure, les uns & les autres marchent toujours pieds nus : c'est même assez généralement, à la ville comme à la campagne, un des attributs de l'esclavage.

Souvent il arrive que les propriétaires d'habitations, par avarice ou par pauvreté, négligent l'entretien de leurs esclaves : aussi n'est-il pas rare de voir des negres & négresses de place presque nus, ou couverts de haillons si dégoûtans, qu'ils inspirent à la fois l'horreur & la pitié.

Ils ont moins d'aïfances dans leurs logemens que la plupart des peuples sauvages. La description que je vais vous en faire est tirée de l'habitation où je réside, & vous pouvez la regarder comme générale, parce que toutes les cases à negres se ressemblent.

C'est dans l'enceinte de la savane qu'elles sont établies. L'on en compte ici une soixantaine pour trois cents negres ou négresses de tout âge. Chacune de ces cases a environ vingt-quatre pieds de long, sur douze de large, & seize de haut sous le faite. Construites en clayonnage pour la plupart, & couvertes avec des têtes de cannes à sucre, elles laissent un passage libre à l'air du dehors. Toutes ont des portes, quelques-unes des fenêtres. La terre battue leur sert de plancher, & l'on y voit pour tout meuble quelque mauvaise poterie pour cuire leurs alimens. Le lit est fait avec de la paille de maïs, sur laquelle tout couche pêle-mêle, pere, mere & enfans. Chaque case est divisée par deux cloisons qui partagent sa longueur en trois parties égales & forment trois chambres. Ainsi, en multipliant par trois le nombre des cases, qui est ici de soixante, on aura cent quatre-vingt, qui est celui des chambres. Il s'en faut donc de beaucoup que chaque esclave ait la sienne, mais l'amour les arrange. Peu importe d'ailleurs au propriétaire de quelle maniere cela se fasse, pourvu que tout son monde soit logé.

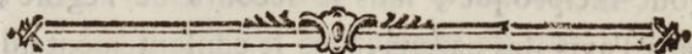
Ces fortes d'unions libres & formées par un  
goût

goût réciproque , fans le secours de l'église ; fans l'avis des parens , fans le consentement du maître , qui sembleroient devoir être heureuses , fécondes & de longue durée , ne subsistent cependant pas long - tems & ne rendent que très-peu d'enfans sur la plupart des habitations. Les negres & négresses unis de la sorte se quittent souvent pour le seul plaisir de changer. Les enfans restent principalement à la charge de leur mere ; mais il n'y a pas de loi sur cet objet, l'usage seul en décide.

Le mariage devant l'église est d'ailleurs extrêmement rare parmi eux : presque tous vivent concubinairement & on ne leur en fait pas un crime , quoiqu'élevés dans le catholicisme.

Heureux Africains , disoit il y a quelque tems un mari , vous avez des femmes & vous n'êtes point liés ! Vos enfans sont toujours légitimes , comme vos amours , comme votre inconstance ! Cette liberté dont vous jouissez en amour & que je vous envie , doit vous dédommager & aussi vous venger de celle que je vous fais perdre ailleurs.





## L E T T R E V I I.

S. Domingue 1782.

**L**ES propriétaires des biens-fonds, ou leurs préposés, ne sont pas dans les mêmes principes relativement au mariage des negres; il arrive de là que les uns le favorisent & que les autres s'y opposent.

Le propriétaire qui le rejette comme contraire à ses intérêts, calcule la perte de tems de la mere pendant sa grossesse & pendant qu'elle nourrit, laquelle estimée en argent surpasse déjà la valeur de l'enfant; il calcule encore les risques de le perdre, sa nourriture & son entretien jusqu'à l'âge où il peut être utile, & croit ensuite trouver du bénéfice à remplacer les negres qui lui manquent par des negres nouveaux, en âge de travailler.

Souvent une répugnance politique ajoute encore à celle de l'intérêt. L'on craint que l'esclave ne prétende, par l'état du mariage, s'affimiler aux blancs, dont il doit respecter tous les usages, sans oser jamais les imiter.

Ceux au contraire qui cherchent à favoriser

la population des negres , bien persuadés de la stérilité du libertinage , voudroient que leurs esclaves se foudissent au sacrement. Ils trouvent de l'avantage à élever des enfans dans l'habitation , parce qu'indépendamment des frais d'achat qu'ils évitent , ils préfèrent encore de beaucoup le negre créole au negre d'Afrique. Combien ce dernier en effet n'a-t il pas d'obstacles à vaincre avant d'être utile ! Long-tems étranger dans le Nouveau - Monde , ignorant jusqu'au langage usité & le genre de travail auquel on le destine , laissant toujours des regrets dans sa patrie , ayant encore à supporter les mauvais traitemens des anciens esclaves auxquels on le livre pour la forme , mille chagrins l'assiègent à la fois & souvent le conduisent au tombeau. Dans le cas même où il les surmonte , ne faut-il pas que le propriétaire le nourrisse jusqu'au moment où il est en état de se nourrir lui-même ? ce qui n'arrive communément qu'au bout de deux ou trois ans. Mais le negre créole , en ouvrant les yeux pour la première fois , voit déjà ce qu'il verra toute sa vie. Nourri dans l'esclavage , son esprit s'y moule insensiblement , comme son corps par de petits essais se prépare de bonne heure

aux plus rudes travaux. Vivant dans sa patrie, il n'en a point à regretter ; aussi est-il plus gai que le negre d'Afrique. On le trouve encore meilleur ouvrier, plus intelligent ; & sa constitution faite pour le climat a bien moins à craindre de ses intempéries.

Ces apperçus comparés semblent d'abord ne laisser aucun doute en faveur du mariage. Mais pourquoi est-il si rare chez ceux même qui cherchent le plus à l'exciter ? En voici, selon moi, les meilleures raisons.

Quel bienfait peut-il attendre du mariage ? Aucun. Il ne fait qu'ajouter une chaîne de plus à celle qui l'accable. L'usage lui permet de changer, son inconstance l'y engage : seroit-il assez stupide pour se priver volontairement de la seule liberté qui lui reste ? Ce n'est pas tout : le mariage accroît encore son mal-aise par une famille plus ou moins nombreuse, presque entièrement à sa charge pendant son enfance, & dont il ne tire aucun secours à l'âge où il en auroit besoin. D'un moment à l'autre le maître vendra le père, la mere ou l'enfant, chacun séparément & par-tout où il voudra. (1)

---

(1) Jusqu'à sept ans accomplis l'enfant ne peut être vendu qu'avec sa mere.

Quelle forte d'attachement pourroit naître de la persuasion où ils font de part & d'autre, que leur destinée n'est pas de vivre ensemble & qu'ils ne doivent attendre aucun soulagement réciproque ? Les titres de pere , de mere & d'enfant se perdent bientôt dans cette triste considération. Semblables aux animaux dont les petits s'éloignent à mesure qu'ils acquièrent des forces, les negres n'ont comme eux que l'instinct de la nature , qui les rapproche pendant le tems nécessaire à leur conservation ; après quoi ils se séparent. Cela s'appelleroit dureté, ingratitude, dans nos sociétés européennes ; mais ce qui seroit un crime pour nous, n'en est pas un pour eux.

Chaque esclave isolé , replié en lui-même, ne songe donc guere à se reproduire. Le mariage, loin de l'attirer , l'effarouche. Il obéit plus agréablement à ses penchans, & ses penchans font l'inconstance.

Les fruits de ces unions momentanées sont en petit nombre, parce qu'indépendamment des raisons de libertinage, ils tombent, en cas de séparation, à la charge de leur mere: ce qui lui fait craindre de devenir féconde.

Son exemption des travaux de la place lors-

qu'elle est enceinte , ne fauroit non plus la dédommager des peines à venir. Obligée d'ailleurs de renoncer pendant un certain tems à un libertinage aussi lucratif qu'agréable , elle maudit l'instant de sa fécondation , gémit de sa foiblesse , & travaille souvent à détruire un fruit dont elle n'attend que des maux. ( 1 )

A présent que je vous ai rendu compte de la différence d'opinions des propriétaires concernant le mariage & la population des negres créoles ; après avoir formé des conjectures sur les opinions des negres même , relativement au mariage , me permettrez - vous d'y ajouter quelques réflexions ?

Perfuadé que l'état du mariage , à cause de ses nœuds indissolubles , convient à peine à des hommes éclairés , libres , sensibles , plongés dans l'abondance , environnés de mille distractions agréables , qui peuvent cependant , par toutes ces raisons , connoître le prix d'une union sainte & durable , & trouver en même tems des contre - poids à l'inconstance humaine , je n'irois pas le proposer pour des esclaves qui

---

( 1 ) Les négresses possèdent éminemment ce fatal secret. L'on présume qu'il est tiré du regne végétal.

n'ont qu'une existence monotone & en général très-malheureuse. Mais l'humanité & l'intérêt de tous montrant également combien il seroit avantageux de pouvoir se passer dans les colonies des recrues ordinaires, il faut donc exciter parmi les negres que l'on y trouve aujourd'hui, le desir de se perpétuer ; & ce n'est pas chose si difficile, lorsque l'on considère leur penchant à l'amour & la fécondité des négresses.

Point de mariage, je le répète : ce seroit mettre le comble à leur infortune. Ils continueront donc de vivre ensemble comme ils ont fait jusqu'à présent, & le plaisir sera toujours un mobile suffisant pour trouver des peres. Mais la mere qui a les charges, a aussi dans ses mains le pouvoir de détruire l'œuvre : il faut donc l'arrêter. Ce ne sera pas par des chaînes, par des colliers de fer & autres punitions de cette espece, inventées par de petits esprits qui ne savent que nuire, mais par des récompenses lucratives & flatteuses en même tems, qui fassent desirer d'être meres.

1°. Il faudroit que le baptême fût célébré honnêtement : car les esclaves sont plus sensibles qu'on ne l'imagine, à un certain appareil

qui semble les distinguer & les marquer comme quelque chose d'intéressant.

2°. La mere seroit nourrie à la case principale pendant le tems qu'elle allaiteroit son enfant ; ou si elle se nourrissoit elle-même, on l'exempteroit alors du travail de la place.

3°. Non-seulement il faudroit que l'enfant ne fût dans aucun tems à charge à sa mere, mais qu'elle trouvât dans la fécondité un bien-être supérieur à celui du libertinage.

4°. On pourroit lui donner un présent pour le premier enfant, qui doubleroit au second, tripleroit au troisieme, &c. ou quelque chose d'équivalent.

5°. On institueroit enfin dans chaque habitation une ou plusieurs fêtes annuelles pour les femmes fécondes, qui se célébreroient avec pompe ; fêtes dont les femmes stériles seroient exclues, ou dont elles ne seroient témoins qu'au rang des spectateurs. On y verroit les meres avec leurs enfans, rassemblés à une même table, parés des présens du maître, étaler aux yeux du reste de l'atelier les récompenses de la sagesse. Elles seroient aux negres anciens & bons sujets les honneurs du festin, qui se termineroit par des danses.

Ces accessoires, unis aux soins essentiels, seroient très-propres à exciter une émulation de fécondité parmi les nègresses, à adoucir l'esclavage & à faire naître insensiblement l'amour du maître & du pays, dans les jeunes cœurs de ses esclaves.





## L E T T R E V I I I .

*S. Domingue* 1782.

**I**L sembleroit que la facilité que trouvent les negres à satisfaire auprès des négresses en général tous leurs besoins physiques, la lubricité & l'indécence de celles - ci , tant dans leurs manieres qu'à l'égard de leurs vêtemens , devroient préparer sans cesse les premiers aux infidélités & les leur rendre même tout-à-fait indifférentes.

Mais les negres sont si jaloux par nature ou autrement , qu'ils résistent à toutes ces raisons de ne l'être pas.

Peut - être que leur jalousie n'est pas de l'espece de la nôtre , qui naît principalement du moral ; chez eux elle pourroit provenir de leur physique. Lascifs & impétueux , chez nous la vanité seule s'offense d'une préférence , d'un manque de foi ; chez eux le physique parle si souvent & d'une maniere si impérieuse , que le negre craint toujours de rester au dépourvu. Il faut que , sans aucune distraction , sa maîtresse

soit toujours prête à recevoir les hommages multipliés de son heureux tempérament.

Mais , sans m'arrêter davantage sur les causes , le fait est que les negres sont extraordinairement jaloux , & qu'ils ne le prouvent que trop souvent par des vengeances mortelles.

Un poison lent est le moyen qu'ils emploient. De là ces maladies de langueur , si fréquentes dans les habitations , & qui attaquent principalement les jeunes negres libertins. Ils n'y succombent pour l'ordinaire qu'après avoir souffert pendant long-tems de l'estomac & des poumons.

Plus l'insulte est grave aux yeux du negre offensé , mieux il feint de ne pas s'en douter. Il fait se contraindre , en attendant le moment de la vengeance , qu'il épie avec une patience & une constance incroyables. Il pousse la dissimulation jusqu'à inviter son ennemi à manger un *calalou* , (1) & le malheureux sans défiance trouve la mort dans un funeste repas que l'amitié sembloit lui offrir.

---

( 1 ) Mets composé de plusieurs fortes d'herbes & de feuilles rafraichissantes. On les cuit comme des épinards , & les negres , ainsi que les Européens , en font un grand usage.

La jalousie des negres s'étend auffi sur les blancs , qui y donnent lieu quelquefois par des débauches immodérées ; & leur ressentiment en pareil cas s'aigrit d'autant plus que la vengeance devient plus périlleuse & plus difficile.

Forcés , par condition , de respecter des maîtres qui les mettent au désespoir , une rage intérieure les consume ; s'ils ne trouvent pas quelque moyen de les punir.

Rarement osent - ils attaquer leur vie ; mais ils cherchent à mettre le désordre dans leurs ateliers. Quelquefois cependant la vengeance porte directement sur la personne qui l'a provoquée ; & les empoisonnemens , qui ont été si fréquens il y a quelques années dans la dépendance du Cap , dont on ne se souvient pas encore sans frémir , avoient pour cause , selon le jugement de plusieurs habitans très - sensés , le libertinage sans bornes & sans ménagement , des blancs avec les négresses. L'on empoisonnoit alors indistinctement les blancs & les negres ; souvent des negres innocens l'étoient , pour punir , par leur perte , des maîtres coupables. D'autres fois on pénétoit jusqu'à la source , & l'on faisoit périr les maîtres eux-mêmes. Cette fureur de poison étoit si grande

pendant un tems , que les exécutions les plus fréquentes , les plus terribles , sur les moindres preuves , ne pouvoient l'arrêter , & l'habitant le plus intrépide trembloit en secret au milieu de ses esclaves : à la fin pourtant elle s'éteignit.

Je conçois que dans un pays où les blanches font en bien moindre nombre que les blancs , ceux - ci ne peuvent se passer des femmes de couleur , attendu qu'ils sont presque tous isolés dans des campagnes , que les circonstances les éloignent du mariage , & que le climat , de concert avec la nature , les invite néanmoins à ses plaisirs.

Mais , sans vouloir m'ériger en censeur , me feroit-il permis de remarquer que la grande facilité qu'ils ont de trouver des maîtresses sans violence & sans scandale dans le nombre de leurs domestiques , les rend d'autant plus coupables lorsqu'ils abusent de leur pouvoir pour arracher à de malheureux negres de leurs habitations le plaisir & la consolation de leur vie ? Pourquoi ne pas ménager sur ce point la sensibilité de leurs esclaves , qui endurent patiemment toute espece d'outrages , excepté ceux de cette nature ? Pourquoi , dans la seule vue de satisfaire quelques caprices d'un moment , por-

ter fans cesse le trouble, le désordre & le désespoir dans tout un atelier ? Ils ravissent à leurs negres le seul bien qu'ils possèdent, celui que la nature fait disputer avec chaleur dans toutes les especes vivantes, qui enhardit même les animaux les plus timides ; & ils ne craindroient rien de leurs semblables ! Ils n'ignorent pas cependant, que le negre, mieux qu'eux, fait souvent mépriser la mort, & que tout homme qui la méprise devient redoutable.

Je terminerai cette lettre par le récit d'un exemple de libertinage qui s'est présenté ici depuis peu & qui est connu de toute la colonie.

Un blanc âgé de cinquante ans ou environ, non marié, pere de plusieurs mulâtres ou mulâtresses, avoit dans le nombre une fille dont il étoit devenu amoureux. Il vivoit dans son habitation, au milieu de sa famille déjà grande, & pressoit chaque jour sa fille de se rendre à ses vœux ; chaque jour il étoit refusé.

D'abord il mit en usage les caresses ; mais ne pouvant de cette maniere vaincre la répugnance de sa fille, il essaya les menaces & finit par les cruautés.

Rien ne put ébranler la constance de cette malheureuse, d'autant plus intéressante dans

les persécutions qu'elle éprouvoit, que l'on faisoit dans tous les environs l'éloge de sa bonne conduite & de son esprit. Ses freres, témoins des horreurs dont elle étoit la victime, emportés à la fin par la pitié & par l'indignation, étranglerent le pere dans son lit. Ils ne songerent seulement pas ensuite à s'évader, & on les arrêta.

La justice n'eut pas de peine à approfondir le mystere d'iniquité qui avoit donné lieu à cette catastrophe: elle ne put cependant s'empêcher de condamner les coupables à la mort. Tous furent exécutés, ainsi que la fille qui étoit du complot.

N'est-il pas odieux, permettez-moi de le dire, que les loix soient aussi rigoureuses à l'égard de la vertu & de la sensibilité impuissantes, outragées au dernier point par la cruauté armée du despotisme & par la débauche la plus effrénée?

Mais cet exemple, tout terrible qu'il est pour les foibles que l'on opprime, peut encore servir de frein à leurs oppresseurs.



## L E T T R E I X.

*S. Domingue 1782.*

**E**N comparant dans une de mes lettres le gouvernement d'une habitation de S. Domingue à celui d'un état despotique, c'étoit, je l'avoue, adoucir prodigieusement l'image de l'administration domestique des colonies; attendu que l'esclavage des Orientaux pese légèrement sur la classe la plus commune du peuple; au lieu qu'ici, non-seulement l'esclave ne possède aucun bien, mais il ne peut pas même disposer de sa personne, que son maître vend & brocante comme il lui plait; (1) que d'ailleurs il est bien différent d'être esclave individu d'un état immense, ou de l'être d'un particulier qui compte chaque tête comme une portion sensible de sa fortune & la pressure en conséquence de son mieux. Cependant, malgré

---

(1) Il y a quelques années qu'un jeune blanc, créole de S. Domingue, donna un de ses negres pour un chien de chasse. Le negre en fut si humilié, qu'il se pendit de désespoir.

toutes ces différences, qui sont grandes sans doute, il reste encore tant de similitudes aux yeux d'un républicain entre ces deux gouvernemens, que je m'en tiens à ma première comparaison, sauf à ajouter ou retrancher ce que vous voudrez, pour établir les proportions convenables.

Chaque individu qui jouit ici de quelque autorité, en abuse, parce qu'elle émane du maître, dont l'intérêt est de la soutenir. Facile à tromper, on lui montre souvent comme coupables, des esclaves qui ont eu le malheur de déplaire pour des raisons particulières, & sa sanction ne sert alors qu'à seconder des inimitiés personnelles.

C'est principalement par les negres commandeurs que ces sortes d'abus ont lieu & se répètent journellement. Toujours à la tête des travaux, ayant la confiance du maître, il dépend d'eux de vexer ou de favoriser qui bon leur semble.

De grands détails seroient ici superflus, pour montrer en combien d'occasions l'autorité abusive des commandeurs doit peser injustement sur les negres & négresses de place. Mais rien n'est plus commun que des complots de marronnage

dans les meilleurs ateliers , auxquels les persécutions des commandeurs ont donné lieu.

Le propriétaire ne fauroit donc apporter trop d'attention dans le choix des negres qu'il met à la tête des travaux ; & puisque le libertinage des commandeurs est souvent la cause de leurs injustices , il faudroit les choisir dans un âge mûr , exiger même qu'ils fussent mariés ; & le mieux seroit qu'ils eussent des enfans. La douceur & la probité sont encore , pour leurs fonctions , des qualités aussi nécessaires que l'intelligence. Au lieu de tant de recherches , l'on semble ne s'attacher qu'à la beauté du corps , & l'on fait des commandeurs de vingt - cinq ans. ( 1 )

Indépendamment des negres de place , dont je vous ai déjà parlé , qui sont sans contredit les êtres les plus malheureux des colonies , on y voit encore des negres artisans , que l'on applique à différens métiers. Ceux - ci , beaucoup moins nombreux que les autres , jouissent d'un

---

( 1 ) Le choix des commandeurs est une affaire d'autant plus importante qu'ils sont les chevilles ouvrières de l'habitation. C'est une vérité dont les gérans sont bien convaincus.

meilleur fort ; leurs maîtres les ménagent davantage ; ils les louent au mois , à l'année , ou les laissent tirer parti d'eux-mêmes & en exigent une certaine rétribution.

Mais , de tous les esclaves de la colonie , ceux dont l'existence est la plus douce , sont évidemment les domestiques , tant dans les villes que dans les campagnes. Bien nourris & bien vêtus aux dépens de leurs maîtres , ils ne paient cet entretien que par un service léger ; car ils sont en si grand nombre dans toutes les maisons , que l'office d'un chacun se réduit à peu de chose : aussi leur extrême indolence surprend toujours l'Européen nouvellement débarqué ; & cette nonchalance remarquable n'est pas entièrement l'effet de leur organisation , ni du climat où ils vivent. Elle tient peut-être plus particulièrement à leur indifférence pour les affaires dont on les charge , car ils ne manquent pas de vivacité dans leurs plaisirs.

Cependant les negres faits au service domestique , quoique bien moins utiles que les negres de place , se vendent beaucoup plus cher.

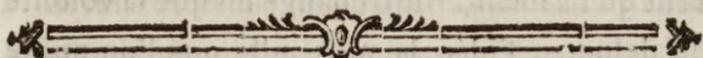
A voir la maniere isolée dont les blancs de S. Domingue vivent dans leurs campagnes ,

P'on feroit tenté de croire qu'ils se livrent à une espece de familiarité avec les esclaves qui les servent. Mais cela n'arrive jamais , parce que l'opinion politique a tracé entre le blanc & le negre une ligne de démarcation trop frappante. Les negres mettent cependant tout en usage pour captiver la confiance de leurs maîtres. Ils peuvent la mériter , ils peuvent même l'obtenir , sans qu'elle soit suivie de ce commerce aisé qui adoucit ordinairement dans notre patrie l'humiliation du service.

C'est ainsi qu'une supériorité trop grande est souvent un fardeau. Le maître environné de ses esclaves , pour conserver sa dignité , est obligé de fermer son cœur.

L'orgueil satisfait peut-il le dédommager d'une pareille contrainte ? Non , soyez-en sûr , il n'est point heureux.





## L E T T R E X.

S. Domingue 1782.

**S**UR une multitude d'habitations éparfes tant dans les plaines que dans les mornes, composées d'un nombre plus ou moins considérable d'esclaves de différentes nations, qui y sont tous arrivés avec les préjugés de leur pays, où les propriétaires seuls dictent la loi & sont souvent d'opinions très - opposées, où les esclaves ne respirent que pour leurs maîtres, n'attendant rien de la société & ne lui devant rien, puisqu'elle n'existe point pour eux; quel caractère, quelles mœurs distinctives pourroient-ils avoir? Ce sont les rapports constans qui nous lient entre nous & avec l'état dans les différens gouvernemens, qui composent ce que l'on appelle un caractère national. Mais il n'y a point de ces rapports constans pour les negres, excepté celui de l'esclavage, qui entraîne la crainte universelle des blancs. Leur existence est d'ailleurs sujette à toutes sortes de caprices. Jamais ils ne sont que ce qu'on

veut qu'ils soient. Aussi changeans que la volonté du despote, l'idée la plus juste que l'on puisse prendre de leur façon de vivre, c'est que leur tems se trouve tellement employé par les travaux, qu'il en reste peu pour leurs plaisirs, comme pour leur communication réciproque.

L'amitié, ce sentiment qui naît d'une ame cultivée, leur est presque inconnue. Ils ressentent vivement les feux de l'amour, parce que le physique seul les développe.

Le negre, il faut en convenir, le negre de place sur-tout semble d'abord, aux yeux d'un Européen, n'être qu'un homme ébauché. Le moral chez lui est dans un engourdissement si profond, que l'on croiroit qu'il n'y existe pas, lorsque l'on se contente d'un examen superficiel. C'est ce qui fait penser à bien du monde que les facultés intellectuelles des Africains sont naturellement bien inférieures aux nôtres, & que nous avons eu autant de droits à les affermir, qu'à domter les animaux que nous employons pour notre usage.

Cette opinion seroit véritablement la seule excuse de notre tyrannie; mais elle n'est pas prouvée. (1)

---

( 1 ) Consultez *Diodore de Sicile*; vous verrez que

Si les negres sont ignorans & paroissent moins spirituels que nos laboureurs d'Europe , c'est parce qu'ils n'ont aucun rapport de propriété ou de société , qui puisse leur donner des idées & former leur esprit au raisonnement ; tandis que nos laboureurs , tant bornés soient-ils dans leur existence , jouissent du moins de leur individu & d'une petite fortune. Ils ont un rang dans la patrie , ils connoissent des loix qui les protegent ou qui les punissent. De là dérivent nécessairement plusieurs notions qu'ils sont forcés d'acquérir & qui étendent la sphere de leur jugement.

Mais les détracteurs des Africains insistent , & demandent pourquoi depuis l'établissement de nos colonies il n'y a pas d'exemple d'un seul negre qui se soit distingué par quelque ouvrage de science ou d'esprit.

Parce que l'on porte l'attention jusqu'à empêcher que les esclaves n'apprennent à lire. Parce que les negres libres , dont l'éducation est plus indépendante des blancs , n'existent

---

plusieurs peuples d'Afrique cultivoient les arts & les sciences avec succès , dans un tems où la plupart des peuples d'Europe étoient encore dans les ténèbres.

ordinairement que par un petit commerce , ou par quelque métier , dans lesquels ils réussissent généralement , mais qui les éloignent de toute autre connoissance.

Si , à mon tour , je demandois aux blancs de cette colonie pourquoi elle n'a pas encore fourni un seul écrivain célèbre depuis son établissement , quoiqu'ils fussent au moins lire & écrire en y arrivant , de même que la plupart de leurs prédécesseurs , qu'auroient-ils à répondre ?

Que leurs fonctions journalières sont incompatibles avec l'étude & la méditation ; qu'il faut d'ailleurs du tems pour produire un grand homme.

Si cette réponse est une excuse suffisante pour eux , combien à plus forte raison pour les nègres qui n'ont pas les mêmes moyens de s'instruire , & qui s'acquittent d'ailleurs fort bien des fonctions dont on les charge ! Non-seulement ils dirigent avec intelligence les cultures du sucre , du café , de l'indigo , & les manipulations qui ont rapport à la préparation de ces denrées , mais ils saisissent à merveille tout ce qu'on prend la peine de leur enseigner. Ils deviennent habiles musiciens , artisans , ar-

tistes dans tous les genres , & ne montrent d'autres limites dans leurs facultés intellectuelles , que celles établies par leur éducation , qui est un peu plus ou un peu moins cultivée , quoique généralement très-bornée ; & c'est un bien.

Quel danger n'y auroit-il pas en effet à éclairer des hommes vexés aussi injustement qu'ils le sont ! Ce feroit les aigrir & les porter à la révolte.

Ayant une fois secoué le joug de l'opinion qui les retient , ils n'auroient pas beaucoup de peine à se défaire d'une poignée de tyrans trop foibles pour leur résister.

On ne sauroit donc employer trop de moyens pour légitimer à leurs yeux le plus affreux despotisme , & je n'en connois pas de plus sûr que l'ignorance ; car la supériorité de lumieres qu'ils apperçoivent aujourd'hui chez leurs maîtres , qui leur semble prodigieuse & leur imprime le plus grand respect , que deviendrait-elle , s'ils devenoient eux-mêmes plus éclairés ? Quand il n'y auroit rien enfin à redouter de leur instruction , l'humanité seule exigeroit qu'on les retint dans l'ignorance , parce que , de tous les malheurs qui accompagnent l'esclavage , le plus grand est de penser. Il met

le comble à tous les autres, en leur donnant la vie ou du moins un grand accroissement.

Je vous envoie la copie exacte d'un billet que l'on a surpris ces jours derniers entre les mains d'une jeune mulâtresse, esclave & mécontente de son maître. Elle l'a écrit de son propre sang, & je le conserve encore.

“ Je laisse toute vengeance à Dieu ; elle n'appartient qu'à lui. Si sa justice est lente, elle descendra plus terrible. ”



## L E T T R E X I.

*S. Domingue 1782.*

UNE fanté ferme & robuste dédommage l'homme d'un millier de privations ; par elle , l'être d'ailleurs le plus misérable trouve encore des douceurs dans la vie. Les moindres choses s'embellissent à ses yeux , tandis que la possession des richesses & la connoissance des plaisirs qu'elles procurent ne font qu'ajouter aux peines de l'homme épuisé , dont le corps souffrant & affoibli soutient à peine le poids du tems.

L'esclave , avec de la fanté , pourroit donc encore chérir son existence au milieu même des entraves qui embarrassent sa carrière : il pourroit , en dépit de nos cruautés , remercier la nature de lui avoir donné le jour.

Mais , trop exposé aux intempéries d'un climat destructeur , aux tristes effets d'un travail excessif & d'une mauvaise nourriture , en proie à la jalousie , homicide de ses cruels compagnons , pourvu d'ailleurs d'une complexion moins forte encore que lascive , s'épuisant dans

le coït, quelquefois aussi dévoré par la mélancolie, il trouve à chaque pas de sa malheureuse carrière la maladie, c'est-à-dire le comble à la mesure de ses maux.

L'énumération entière de celles auxquelles il est sujet conviendrait plutôt dans un traité de médecine que dans une lettre particulière; comme elle n'est pas d'ailleurs de ma compétence, je ne vous entretiendrai ici que des plus graves, qui sont en même tems les plus fréquentes.

L'*épiou*, maladie peu connue dans les facultés d'Europe, semble être particulière aux Africains. Elle attaque indifféremment dans cette espèce, les hommes, les femmes & les enfans. Elle se manifeste par des ulcères qui se forment principalement aux articulations. Le negre alors éprouve une langueur générale; il jaunit, maigrit & succombe, à moins que des secours bien administrés ne réparent le désordre survenu dans la masse de son sang. Les alkalis paroissent efficaces pour cette sorte de maladie. Elle a cela de commun avec la vérole, dont elle diffère d'ailleurs essentiellement, en ce qu'elle ne se communique point par le coït & qu'elle semble être particulière aux negres. (1)

---

(1) On assure que les *anolis* ont fait depuis peu

Le *scorbut* est encore un fléau des esclaves de cette colonie, parce que cette maladie qu'ils contractent souvent dans leurs traversées d'Afrique, mal guérie, faute de soins, se réveille quelquefois dans les habitations, & devient d'autant plus difficile à extirper, qu'ils l'ont portée plus long-tems; parce que les salaisons dont ils font leur principale nourriture, & le long sommeil auquel ils se livrent dès qu'ils le peuvent, la perpétuent & la propagent. ( 2 )

Les *maladies vénériennes* sont si communes parmi les negres, qu'ils les apportent souvent en naissant. La chaleur du climat en ralentit beaucoup les progrès : cependant, étant négligées, elles parviennent avec du tems au plus

des cures merveilleuses dans cette colonie, non-seulement parmi les vénériens, mais même parmi les épianistes & les dartreux. Ce remede apporté tout récemment de la Louisiane, où il est usité chez les sauvages, mérite la plus grande attention.

( 2 ) Le sommeil des negres differe sensiblement du nôtre, en ce qu'il est beaucoup plus profond.

J'en ai vu plusieurs que l'on appelloit en criant & que l'on secouoit très-rudement sans pouvoir les éveiller. L'épaississement de leur sang est probablement la cause de cet engourdissement.

haut degré de malignité & deviennent aussi difficiles à guérir qu'en Europe.

*La consommation.* Les plus spirituels & les plus sensibles parmi les negres y sont les plus sujets : d'où l'on pourroit conjecturer que cette sorte de maladie prend sa source dans le moral. La gaieté & la dissipation en seroient donc les remedes les plus certains ; mais on ne les emploie pas, quoique tous les autres semblent inutiles. Aussi voit-on souvent ceux qui en sont atteints, terminer leurs jours par une mort volontaire, & d'autres finir naturellement, après avoir languï pendant quelques années.

*Les transpirations arrêtées.* Elles ont ici les suites les plus dangereuses ; probablement à cause de la fermentation qui s'y fait d'abord, des humeurs répercutées, plus prompte & plus active que dans les climats moins chauds.

Il faut convenir aussi que c'est souvent la faute des propriétaires, si leurs negres sont les victimes de cet accident. Combien de fois n'ai-je pas été témoin d'orages qu'il étoit facile de prévoir, avant lesquels on auroit dû interrompre le travail des champs, qu'on laissoit cependant essuyer aux negres pendant une heure entiere & plus, afin d'avancer la besogne ! Les

malheureux, transis de froid, ne trouvoient pas ensuite dans leurs cases de quoi changer. On croit gagner du tems par cette méthode ; mais les maladies & la perte d'esclaves qu'elle occasionne, punissent assez souvent le maître de sa cruelle avarice.

On convient généralement dans cette colonie que la vie active & moyenne des negres de place est de quinze ou seize ans. Ceux dont la bonne constitution, victorieuse des fatigues excessives qu'ils ont dû supporter, résiste à cette longue épreuve, & les mene à un âge avancé où ils ne peuvent plus fouiller la terre, ont une vieillesse onéreuse pour leur maître, qui est obligé de les nourrir, & n'en retire d'autres services que ceux qu'ils peuvent rendre comme gardiens de savanes, de places à vivres, &c.

C'est souvent à regret qu'on les voit exister encore dans un tems où ils ne sont plus susceptibles de travail ; je n'oserois le répéter, si je ne l'avois entendu dire maintes & maintes fois. Mais d'après les principes de calcul qui gouvernent généralement les colonies, & le mépris que l'on a pour les negres, il faut peut-être s'étonner que l'usage de détruire les vieux

esclaves ; comme on fait les vieux chevaux , ne s'y foit pas encore établi.

Tous les propriétaires , heureusement , ne font point des barbares. J'en connois même quelques - uns qui ont le plus grand foin de leurs vétérans.

On m'a fait voir les registres d'une habitation considérable , & j'y ai trouvé sur cent soixante négresses ou négrites , huit femmes depuis l'âge de quatre - vingt - dix ans jusqu'à cent & huit , plusieurs autres déjà octogénaires ; & sur un nombre pareil de negres dans la même habitation , je n'en ai compté que trois de soixante & dix ans ; tout le reste étoit au - dessous.

Cet exemple particulier s'accorde parfaitement avec l'expérience de tous les tems , qui prouve que la carrière des hommes est moins étendue que celle des femmes. Cependant on ne trouve pas d'aussi grandes différences à cet égard dans l'espece des blancs que dans celle des negres. ( 1 )

---

( 1 ) Cela paroît d'autant plus surprenant , que les négresses sont soumises aux mêmes travaux que les negres. Il est à présumer que le libertinage les épuise beaucoup moins.

Sur toutes les habitations un peu considérables, on voit un hôpital pour les esclaves malades. Les sexes n'y sont point confondus, & l'on porte quelquefois l'attention jusqu'à séparer les différens maux.

Lorsque cet établissement est bien monté, l'on y fait chaque jour du bouillon pour les malades & l'on a soin de donner un peu de vin & de viande fraîche aux convalescens. Les propriétaires qui sont dans cet usage, se trouvent amplement dédommagés de leurs dépenses, par la guérison facile de leurs esclaves, qui le plus souvent n'ont besoin, pour se rétablir, que d'une bonne nourriture.

Mais un grand nombre d'hôpitaux de la colonie se trouvant, par l'arrangement vicieux des propriétaires qui résident en France, à la charge de leurs préposés, ceux-ci peu soucieux de la santé des negres qui ne leur appartiennent point, économisent sur l'entretien des malades, au point de les laisser manquer souvent des choses les plus essentielles.

Les hôpitaux les mieux soignés que j'aie pu voir, n'avoient que de simples lits de camp, sans matelas ni couvertures. Peut-être au surplus que l'habitude de coucher sur la terre

dispose les negres à trouver ces sortes de lits fort bons, lors même qu'ils sont incommodés. Cet inconvénient me paroît donc peu considérable.

Il n'en est pas de même des médecins, & des remèdes qu'ils appliquent.

Sous la dénomination générale de *docteurs*, ils se répandent & s'établissent dans les campagnes, où ils font des abonnemens à la ronde & à l'année, pour différentes habitations. Chacun d'eux en réunit plusieurs, & gagne jusqu'à six & sept mille livres.

Mais depuis le tems que ces prétendus médecins foulent aux pieds, dans les plaines & dans les mornes, les plantes médicinales qui y croissent; depuis le tems qu'ils auroient dû analyser & constater les propriétés d'un grand nombre, n'est-il pas étonnant de les voir aussi peu avancés en ce genre, à peu de chose près, (1) qu'on l'étoit au commencement des établissemens, & beaucoup moins que les negres qu'on leur confie ?

---

(1) M. Desportes est le seul médecin de la colonie qui ait écrit sur l'usage de quelques-unes de ses plantes indigènes.

Ils vivent sur un des sols les plus actifs du monde, qui, mieux connu, fourniroit probablement des remèdes à toute l'Europe; & ils reçoivent d'elle, par une méprisable habitude, le rebut destructeur de toutes les pharmacies,





## L E T T R E X I I .

*S. Domingue 1782.*

**D**ANS une colonie où le nombre des blancs est beaucoup plus considérable que celui des blanches ; où la plupart des Européens sont condamnés au célibat , par des circonstances inévitables ; où leurs desirs cependant , provoqués par le climat , sont agréés & satisfaits avec reconnoissance par les femmes de couleur ; il ne faut pas s'étonner que celles - ci triomphent en peu de tems de la foible répugnance qu'impriment au premier abord leurs traits étranges & la couleur de leur peau.

Si l'on remarque ensuite que l'organisation des négresses & mulâtres , propre au climat de S. Domingue , y jouit de toute la perfection que la nature accorde à leur espece , tandis que celle des blanches s'y altere en très - peu de tems & ne fait qu'y languir , on ne fera plus étonné d'apprendre que le goût des Européens s'accorde souvent avec leur choix & dicte leur préférence pour les femmes

de couleur, autant pour le moins que la nécessité.

Quoi qu'il en soit des raisons, l'usage a prévalu ; & ces femmes, naturellement plus lascives que les Européennes, flattées de leur ascendant sur les blancs, ont rassemblé, pour le conserver, toutes les voluptés dont elles sont susceptibles.

La jouissance est devenue pour elles l'objet d'une étude particulière, d'un art très-recherché & nécessaire en même tems avec des amans usés ou dépravés, que la simple nature ne peut plus émouvoir, & qui ne veulent pas renoncer à ses bienfaits.

Impudiques sans honte, elles ont acquis sans peine une supériorité décidée dans le libertinage ; & les blanches, souvent délaissées, se vengent ailleurs de leurs rivales victorieuses, par la haine & le plus profond mépris.

Je n'entends point parler ici des négresses de place, ni même de la plupart de celles que l'on destine au service domestique. L'empire de ces créatures subalternes ne s'étend guere au-delà des savanes. Faites pour les esclaves qui les entourent, elles n'ont pas la folle prétention de captiver les blancs un peu délicats.

C'est dans la classe des négresses libres , & plus souvent encore dans celle des mulâtres , que ceux - ci cherchent à se pourvoir. L'aïfance , jointe à une éducation plus recherchée , les rapproche davantage de la condition européenne.

Non - seulement les blancs domiciliés regardent comme nécessaire à leurs plaisirs & avantageux pour leurs intérêts d'avoir une femme de cette espece à la tête de leurs ménages , mais c'est encore une affaire d'usage parmi eux , d'étiquette & de bon ton.

Indépendamment de toutes celles qui sont ainsi logées ou entretenues en particulier , il en reste encore un grand nombre dans les villes , qui se destinent aux plaisirs du public. Ces dernières sont la ressource des étrangers & des navigateurs qui ne sont ici qu'en passant , ou des Européens à poste fixe , dont les petits bénéfices ne peuvent fournir qu'à des jouissances passageres.

Il est une autre classe de gens de couleur libres , qui forme en quelque façon la bourgeoisie des villes , & dont la conduite est très-réguliere.

Cette classe exerce différentes professions. Elle est composée de familles qui remontent un peu

loin par de légitimes mariages , tandis que les femmes de couleur , qui vivent dans le désordre , sont pour l'ordinaire les fruits récents du libertinage européen.

Ici comme ailleurs , les filles de joie ne trouvent pas de maris ; & comme leurs agrémens passent assez vite , elles se pressent d'amasser. Bien différentes en cela de leurs semblables en Europe , elles en diffèrent encore par un autre côté , car elles passent généralement pour être fidelles à celui qui les entretient. S'il est vrai , je les admire.

Que cette vertu soit réelle ou non , elles la font payer cher. Leur luxe est prodigieux , & fait bien voir jusqu'où peut aller l'aveuglement des hommes que l'amour & la vanité dominent.

Il n'est fortes de bijoux dont elles ne soient pourvues. Les toiles les plus fines , les mouffelines & les dentelles les plus précieuses sont prodiguées à leur usage. Elles n'épargnent rien enfin de ce qui peut relever leurs appas rembrunis.

On se récrie souvent contre leurs dépenses exorbitantes ; mais en procurant le débit des manufactures de France , elles sont la cause

utile d'un impôt volontaire que la métropole applique sur le libertinage des colons. Ce n'est donc pas de la métropole que ceux-ci doivent attendre une réforme à cet égard : qu'ils la fassent eux-mêmes, s'ils veulent qu'elle soit faite. Seront-ils assez sages ? Le gouvernement ne doit pas le craindre.

J'ai souvent entendu discuter ici cette question, savoir, *si le commerce des blancs avec les femmes de couleur est avantageux ou non à la colonie ?* Elle est véritablement difficile à décider. Chacun choisit son point de vue, & personne ne les embrasse tous. Mais il y en a de très-essentiels, dont je n'ai jamais entendu parler, & dont je vous ferai part.

Il n'est pas, ce me semble, dans l'ordre d'une constitution sage, de laisser une lacune de pouvoirs entre celui qui fait la loi & ceux qui l'observent. C'est cependant ce que l'on verroit ici entre les blancs & les negres, si les especes composées des uns & des autres ne venoient point remplir l'intervalle immense qui les sépare.

Ces ordres intermédiaires, fiers à proportion de leur degré de blancheur, se rangent avec empressement du côté des Européens. Non-seulement ils servent à contenir les negres,

mais ils les dirigent dans leurs travaux & éclairent leurs plus secrettes démarches.

Que ce système , en autorisant le libertinage , attaque la pureté des mœurs , j'en suis d'accord. Il ne faut pas cependant les condamner , mais le genre de gouvernement qui l'exige. Aimeroit-on mieux changer le gouvernement ? Il n'y a pas d'apparence ; il faut donc conserver soigneusement tous les défauts sans lesquels il ne peut exister.

Si le commerce des blancs avec les femmes de couleur est agréable aux premiers & favorable à la politique de leur administration , il n'est pas moins utile aux esclaves. Voici pourquoi.

Je vois en effet dans ces liaisons un motif de douceur dans la conduite des maîtres : parce qu'il n'est pas naturel de maltraiter celle qui nous procure & partage avec nous le plus grand de tous les plaisirs ; parce qu'un penchant invincible nous porte au contraire à lui donner des soins ; parce que cette bienveillance pour l'individu qui nous charme , rejaillit encore sur toute l'espece qui nous paroît dès lors plus rapprochée de nous , conséquemment plus respectable.

Cette influence enfin me paroît si grande ; que je ne doute pas le moins du monde que les negres ne fussent absolument traités aujourd'hui comme des animaux , si les Européens n'eussent jamais fréquenté les négresses. Et pour mieux vous rendre ma pensée , permettez - moi une dernière réflexion.

Pourquoi les blanches sont - elles généralement plus dures , plus hautaines que les blancs envers leurs esclaves ? Ont - elles donc reçu de la nature moins d'humanité que nous ? Ce n'est pas ce que l'on remarque. Il y a donc quelque autre raison. Ne seroit - ce point l'infamie attachée par l'opinion aux liaisons intimes qu'elles pourroient contracter avec les gens de couleur ? Infamie qui anéantit dans leur imagination toute idée de plaisir avec cette espece , & la rejette à une distance si prodigieuse , qu'elles n'y voient plus des hommes , mais seulement des animaux doués de quelque intelligence.



---

 LETTRE XIII.

*S. Domingue 1782.*

**E**N jetant un coup-d'œil général sur la traite des negres, nous verrons une multitude de nations africaines, avides des superfluités dangereuses que nous leur avons fait connoître, trop ignorantes pour les imiter, trop peu sages pour savoir s'en passer, qui se font une guerre sans relache pour pouvoir les acquérir par le moyen des prisonniers que nous leur demandons en échange.

Eaux - de - vie, sabres, fusils, pistolets, couteaux, poudre & plomb, voilà les objets auxquels les negres attachent le plus grand prix; & par une fatalité bien malheureuse pour l'Afrique, ces choses - là même qu'ils desirent avec le plus d'ardeur, sont précisément celles qui leur donnent les moyens de continuer leurs guerres destructives, sans s'appercevoir qu'ils ne font que nos vils athletes, combattant sans gloire & sans profit avec les armes que nous leur fournissons.

Mais, indépendamment de ces prisonniers

faits de nation à nation par ruse ou les armes à la main, les habitans d'une même bourgade se volent souvent leurs propres enfans dans le plus bas âge & les vendent sans pitié. Les capitaines de navires, qui ne cherchent qu'à compléter leurs cargaisons, jouissent de ces barbaries, les excitent même & reçoivent avidement le produit de mille atrocités. Le pere vendra son fils, le fils vendra son pere; rien de plus commun, & il n'y a rien là qui doive surprendre.

Lorsqu'on est parvenu au point d'établir un prix courant, une valeur pécuniaire pour chaque tête humaine, pourquoi n'en trouveroit-on pas au marché aussi bien que des comestibles ?

Tant que nous acheterons des negres, les negres nous vendront leurs semblables; il faut y compter.

Il est cependant un terme auquel ce méchant commerce doit finir; mais les hommes n'auront pas la gloire de le fixer.



---

 LETTRE XIV.

S. Domingue 1782.

**L**E langage créole de cette colonie n'est autre chose que le françois remis en enfance. On y trouve presque toujours l'infinitif du verbe, précédé & suivi de pronoms personnels ; peu d'adjectifs & beaucoup d'adverbes, sur-tout de ces adverbes amplificateurs, comme *très*, *trop*, &c.

Ce langage a ici bien des partisans. Cependant il faut convenir qu'il est foible, maussade & embrouillé ; & pour que vous puissiez en juger par vous-même, je vais vous transcrire ce que disoit il y a quelques jours une négresse à son amant, pour s'excuser de l'infidélité dont il l'accusoit.

*Créole.*

“ Moi étois à la case à moi ; moi étois après  
 „ préparer cassave à moi ; Zéphir venir trou-  
 „ ver moi, li dit que li aimer moi, & qu'il  
 „ vouloit que moi aimer li tout. Moi répondre  
 „ li que moi déjà aimer mon autre & que moi  
 „ pas capable d'aimer deux. Li dit moi, que li

» mériter mieux amour à moi que matelot à li.  
 » Moi répondre li, que li capable de mériter li  
 » mieux, mais que li pas te gagner li encore.  
 » Li dit moi que li va gagner li, & tout de fuite  
 » li faire moi violence . . . . Ah, toi connois  
 » comment li fort ! jugez si gagner faute à moi !  
 » Le ciel témoin, cher dombo, de l'innocence  
 » & de fidélité à moi !”

*Version françoise.*

“ J'étois dans ma case, préparant ma cassave.  
 » Zéphir vint m'y trouver. Il me dit qu'il m'ai-  
 » moit & qu'il vouloit que je l'aimasse. Je lui  
 » répondis que j'en aimois déjà un autre, & que  
 » je ne pouvois en aimer deux. Il me dit qu'il  
 » méritoit mieux mon amour que son rival ; je  
 » lui répondis qu'il pouvoit le mériter mieux,  
 » mais qu'il ne l'avoit pas encore. Il me dit  
 » qu'il l'auroit, & à l'instant il me fit vio-  
 » lence . . . . Tu fais comme il est fort ! Juge  
 » s'il y a de ma faute ! Le ciel m'est témoin,  
 » cher amant, de mon innocence & de ma fidé-  
 » lité ! ”

La tournure insipide du langage créole vient  
 peut-être de la stupidité que les premiers co-  
 lons supposent aux negres. Ainsi, lorsqu'ils

vouloient leur faire entendre d'aller quelque part, ils leur disoient, *moi vouloir que toi aller là.*

Cette maniere de s'exprimer est en effet plus facile à comprendre, jusqu'à un certain point, que la maniere ordinaire. C'est aussi celle de tous les commençans. Mais un discours étendu, composé de la sorte, devient diffus & plus difficile peut-être à entendre que s'il étoit arrangé suivant les principes généraux des langues cultivées. Il est d'ailleurs dépourvu de grace & d'énergie, à quelque espece de sujet qu'on l'applique.

Il étoit donc bien inutile de dénaturer entièrement & d'affoiblir la langue françoise, pour en tirer un mauvais jargon qui ne remplit pas même l'objet de simplification que l'on s'étoit proposé, d'autant mieux que les negres apprennent aussi facilement le françois que les autres étrangers. Je citerai pour preuve tous ceux que l'on voit en France, & même les domestiques des bonnes maisons de S. Domingue.

Quoi qu'il en soit, le langage créole a prévalu. Non-seulement il est celui des gens de couleur, mais même des blancs domiciliés dans la colonie, qui le parlent plus volontiers que le françois, soit par habitude, soit parce qu'il leur plait davantage.

La poésie & la musique des negres créoles ne valent pas mieux que leur jargon : ne portant l'une & l'autre sur aucun principe , les compositeurs sont fort à leur aise & chantent toujours en *impromptu*.

Une idée commune , mal exprimée , leur suffit pour appuyer une mélodie languoureuse & monotone qui dure pendant des heures entières. On répète quelquefois d'après eux. Voilà la récompense. Dispensez - moi de payer ce tribut à leur vanité.

Ce n'est pas qu'ils soient entièrement dépourvus de goût ; mais si les bergers du *Grindelwald* s'avisent un jour de composer en *impromptu* des airs & des chansons , croyez-vous qu'ils montraient plus d'habileté ?

Les chants africains sont bien plus intéressans , ceux sur-tout des negres de Congo. Leur musique semble imitée du gazouillement des oiseaux ; on ne peut s'empêcher d'y admirer la précision du mouvement , la difficulté de l'exécution & l'harmonie , lorsque plusieurs chantent ensemble. Ils ont des coups de gosier remarquables par les murmures variés , aigus & long-tems soutenus , qu'ils font entendre. Les *duo* dialogués paroissent être leur genre favori.

Une

Une basse continue très - correcte , quoique dictée par l'oreille seule , accompagne toujours celui qui chante le dessus , qui abandonne ensuite sa partie pour la laisser à l'autre , dont il devient alors l'accompagnateur , ainsi successivement.

L'amour est le sujet ordinaire des chants de ce peuple lascif ; mais il n'en parle pas avec autant de grace qu'il met d'ardeur à sa poursuite.

Les danses africaines sont très - variées & généralement moins animées que voluptueuses. On remarque cependant dans quelques-unes , des pas précipités & compliqués , que les negres les plus lourds exécutent facilement.

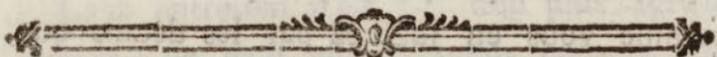
Les Congos se distinguent dans la danse aussi bien que dans le chant. Le plaisir extrême qu'ils prennent à ces sortes d'exercices , est peut-être la cause de leur supériorité. Voluptueux à l'excès & sans pudeur , ils peignent ici comme ailleurs leur passion favorite : de là mille attitudes indécentes , mille gestes & mouvemens analogues , cadencés au bruit d'un simple tambour , par lesquels le negre & la negresse qui figurent ensemble , ne laissent pas méconnoître aux spectateurs l'amour naissant , victorieux , puis satisfait.

*P. S.* Vous avez souvent entendu, comme moi, disputer sur la beauté & sur les idées différentes qu'en avoient les différens peuples, relatives pour chacun d'eux à leurs traits primitifs, ou à des usages bizarres de mutilation. Mais indépendamment de toute espece de préjugé & d'amour-propre, n'y auroit-il pas des indications naturelles pour juger de la beauté, prise dans un sens absolu ?

Je vois, par exemple, chez les Européens que la blancheur de leur peau, le coloris plus ou moins considérable qui l'anime, joint à la délicatesse de leurs fibres, exprime dans leurs physionomies jusqu'aux moindres nuances de peine ou de plaisir, tandis que ce même jeu de physionomie est absolument impossible chez les negres, dont les traits grossiers, le ton de couleur obscure & uniforme laissent à peine appercevoir quelque changement dans leurs figures, lorsqu'un chagrin mortel les accable, ou lorsqu'un accès de fureur les saisit.

Voilà donc, indépendamment de toute espece de conventions sur la beauté, une raison naturelle qui doit assurer la préférence aux Européens sur les negres ; & en comparant tous les peuples d'après ce principe, l'on donneroit

peut-être à chacun d'eux le rang de beauté qui lui convient.



LETTRE XV.

*S. Domingue 1782.*

**Q**UOIQUE la religion des esclaves n'ait jamais été considérée, à S. Domingue, comme un article bien important, vous ne serez cependant pas fâché d'apprendre plus particulièrement ce qui la concerne.

Deux préfets apostoliques sont à la tête du clergé de la colonie. Celui qui gouverne les Dominicains réside au Port - au - Prince, & le chef des Capucins réside au Cap. Ils ont tous deux les fonctions & les prérogatives d'évêque; ils en auroient sans doute la considération, si on leur permettoit de porter une croix d'or & de s'appeller *monseigneur*; mais ils se garderoient bien de donner un pareil effort à leur vanité. Ils sentent qu'avec de si beaux attributs, les places de préfets apostoliques passeroient bientôt à des prêtres séculiers.

D'ailleurs, le gouvernement métropolitain entend que la religion ici soit modeste, peu répandue en quelque façon pour la forme, comme vous en jugerez par les détails que je vais vous apprendre.

La colonie est divisée en une cinquantaine de paroisses, dont un peu plus de moitié se trouve de la dépendance du Port-au-Prince, desservie par les Dominicains; & les autres, de la dépendance du Cap, confiées aux Capucins.

Un seul religieux est chargé de chaque paroisse, & ce petit nombre de pasteurs suffit néanmoins à toutes les messes qu'on leur demande.

Il meurt ici beaucoup de monde; on n'y a cependant jamais vu, comme en France, des cadavres dont la sépulture fût retardée. ( 1 )  
 Quand on veut s'y marier, on s'y marie; c'est-à-dire, qu'il s'y trouve assez de prêtres pour les fonctions que l'on réclame de leur ministère, quoiqu'ils ne soient que dans le rapport

---

( 1 ) Il est vrai que les propriétaires d'habitations font dans l'usage de faire enterrer la plupart de leurs negres de place dans les savanes des environs.

de 1 à 60 ou environ avec le clergé de France ; comparaison faite des populations respectives de la métropole de S. Domingue.

Leur entretien n'est pas non plus fort à charge ; on peut estimer qu'ils coûtent à la colonie de cinq à six mille livres chacun. Et pour faire un compte rond, supposez que les soixante prêtres que l'on emploie ici, tant curés de campagnes que curés de villes & leurs vicaires, enlèvent annuellement une somme de 350,000 livres à la colonie. Cette dépense est très-supportable, sur-tout lorsqu'on la compare, toutes proportions gardées, avec l'entretien ruineux du clergé de la métropole.

La répartition faite de ces prêtres laisse des intervalles de paroisses si étendus, que plusieurs habitations, particulièrement dans les mornes, se trouvent à trois & quatre lieues de leurs curés.

Mais il est convenu que les negres se passent de messe en pareille situation, & même à des distances bien moindres. Il ne seroit pas raisonnable en effet, d'exiger qu'ils employassent, à se pourvoir d'une messe, les jours de fêtes qu'on leur accorde pour leur subsistance.

Les blancs n'ont pas les mêmes raisons de

s'en dispenser , mais ils restent chez eux pour maintenir l'ordre ; & loin d'être fâchés que leurs esclaves ne soient point à portée de la célébration des mysteres divins, ils s'en félicitent beaucoup , & pensent unanimement que la crainte des punitions qu'ils ne leur épargnent point dans cette vie, les contient beaucoup mieux que celle des châtimes inconnus d'un autre monde. Peu soigneux d'ailleurs de les rendre heureux, même après leur mort, ils ne voient dans la religion catholique que des sentimens d'égalité, dont il est dangereux d'entretenir des esclaves.

Le pape fit-il ces réflexions lorsqu'il approuva la vente & l'achat des hommes ? Prévoyoit-il qu'un jour le domaine de l'église, au lieu de s'accroître par les nouveaux établissemens d'Amérique, ne feroit que s'affoiblir de plus en plus ? Prévoyoit-il que cette décision aussi absurde qu'inhumaine formeroit des écoles par la suite des tems, où les hommes apprendroient à vivre sans le secours de ses orgueilleux satellites, où ils se dégoûteroient d'un culte dispendieux, qui fait cependant toute la gloire de Rome, pour porter ensuite leurs sentimens & les faire fructifier dans une mé-

tropole dont l'église suce dévotement la meilleure substance ? N'est-il point alarmé d'un pareil résultat ?

Dans le tems mémorable & funeste de l'existence des Jésuites , la colonie qui les avoit reçus pour pasteurs , ne tarda pas à se ressentir de leur caractère remuant.

Jaloux d'établir leur domination , ils s'étoient appliqués à gagner la confiance des negres , en les instruisant très-particulièrement de leur religion , en leur faisant connoître le sublime de leur être , la majesté de l'homme & ses espérances pour l'avenir.

Avec des entretiens aussi consolans , ils n'avoient pas de peine à les attirer : aussi les negres à cette époque étoient fort avides de messes , de sermons , de catéchismes & de toutes les cérémonies de l'église.

On prévoit facilement ce qui en feroit résulté ; mais les curés actuels , sans esprit de corps comme leurs prédécesseurs , ne cherchent point à attirer les negres & se contentent de les recevoir quand ils viennent d'eux-mêmes , ce qui n'arrive pas souvent.

Qu'un negre de place mourant demande à se confesser , rien n'est plus rare. Rien au

contraire de plus commun qu'un negre qui a passé toute sa vie dans une habitation sans messes, sans confessions, & qui meurt sans voir de prêtres.

D'après le peu d'usage que l'on fait ici des sacremens, la conduite de ceux qui les distribuent n'aura rien qui doive vous surprendre.

Perfuadés de l'indifférence des esclaves pour leur saint ministère, la plupart ne pensent qu'à vivre agréablement, ou à faire provision d'or, afin d'obtenir leur fécularisation; & voilà peut-être le seul argent que la cour de Rome tire aujourd'hui de la colonie.

Imaginez des Capucins rasés, frisés, & vêtus comme des prélats, faisant chere délicate, & huit à dix esclaves pour leur service. Croyez-vous que des religieux qui ont goûté d'un pareil genre de vie puissent le quitter tout-à-coup pour rentrer en qualité de simples soldats dans la vermine d'une capucinerie de France? Ils ne sont assurément pas si dupes.

Mais que pensez-vous du fantôme de religion qui existe ici? Ne vous semble-t-il pas qu'avec la continuation du gouvernement tyrannique qui y regne, avec l'esclavage odieux autorisé par le souverain pontife, l'insouciance

des pasteurs est un point très-nécessaire? Car il faut être conséquent, & ne pas dire à l'église, aux maîtres & aux esclaves réunis, qu'ils sont tous *freres*; parce qu'un frere n'a pas le droit de vendre ni d'acheter son frere; parce que l'esclavage des negres & le catholicisme impliquent ensemble une infinité de contradictions qui n'ont sûrement pas été prévues.



## L E T T R E X V I .

S. Domingue 1782.

**S'**IL est un desir inné dans l'homme, qui résiste à tous les événemens, à toutes les circonstances, ineffaçable enfin, c'est celui de la *liberté*.

On le retrouve encore chez des esclaves sexagénaires, qui ont vu leurs peres & meres esclaves, & qui n'ont été entourés que d'esclaves depuis qu'ils ont ouvert les yeux. Tant il est vrai que la liberté est un droit de nature, vers lequel l'homme remonte sans cesse, malgré tous les efforts de la politique & de la puissance pour l'abattre & lui donner un pli contraire! Droit légitime & même sacré, qui ne s'efface sans doute qu'avec la vie.

Puisque cette liberté est si précieuse, l'accorder à ceux qui en sont privés, est donc une grande récompense. D'où l'on voit que les propriétaires de la colonie, pour agir conséquemment aux principes de leur administration, bien loin de prodiguer cette faveur, doivent éviter avec soin que le caprice ne la détermine, & ne

l'accorder au contraire qu'à des services distingués. C'est le seul moyen d'en tirer quelque fruit, en excitant l'émulation parmi leurs esclaves. C'est aussi le seul moyen d'éloigner les mécontentemens qui résultent d'un choix bizarre, nullement appuyé sur un motif raisonnable.

Un négriillon est élevé dans la maison de son maître : cet enfant lui plait, il s'y attache & l'affranchit, tandis qu'un esclave fidele, pere de plusieurs enfans, s'exténue pour son service depuis nombre d'années, sans pouvoir obtenir la même faveur. Quelle injustice choquante ! Voilà néanmoins ce qui arrive le plus souvent.

Plusieurs habitans se plaignent du trop grand nombre d'affranchissemens, & voudroient que l'esclavage fût absolument ineffaçable. Ont-ils raison, même en consultant leurs intérêts ? Je ne le crois point.

Quel parti ne tireroit-on pas de l'affranchissement, en l'accordant avec sagesse ? Et l'on ne doit pas craindre, en suivant ce principe, qu'il devienne jamais aussi commun qu'il l'est aujourd'hui. Le caprice est indulgent, mais la justice est sévère.

Quant aux mulâtres & mulâtresses, l'on pourroit sans inconvénient les déclarer libres

de naissance. Il est même de la dignité du sang blanc de les tirer par cet arrêt, de la foule obscure des negres. Ils n'en feroient ensuite que plus attachés à nos intérêts, plus respectés des noirs, & rempliroient bien mieux les différentes fonctions de commandemens, subalternes, auxquelles on pourroit les employer dans les habitations de la colonie.

Mais tel parti que l'on prenne à leur égard, il faut du moins renoncer à vendre tous les gens de couleur moins noirs que des mulâtres. Il est en vérité tems de les déclarer libres; car la nature se plait souvent à jeter du ridicule dans ces sortes de marchés, en produisant un esclave beaucoup plus blanc que le Provençal qui l'achete, quoique la différence du blanc au noir ait été le titre primitif sur lequel nos bonnes têtes d'Europe ont fondé l'esclavage.




 LETTRE XVII.

*S. Domingue 1782.*

EN Europe, où la terre ne rend qu'à force de culture, où les impôts sont considérables, l'hiver rigoureux & les familles nombreuses, l'homme du peuple est contraint de travailler continuellement, sous peine d'éprouver une misère extrême. L'espoir d'augmenter son bien-être, l'assurance de le transmettre à ses enfans, sont encore des véhicules pour le travail, qu'il faut ajouter à ses besoins indispensables.

Mais l'esclave de S. Domingue, à qui son maître fournit la toile qui lui sert de vêtemens & la terre qui lui donne sa subsistance, sans impôts à payer, sans propriétés quelconques, accablé par la chaleur du climat, & plus encore par les travaux journaliers de l'habitation dont il ne tire aucun profit, naturellement doit prendre le travail en aversion & préférer le repos au mouvement.

Si les negres libres, qui n'ont pas les mêmes raisons d'indolence, inclinent cependant vers

l'oisiveté d'une manière frappante , c'est parce qu'indépendamment des causes déduites du climat , qui leur sont communes avec les esclaves , ils ont encore un motif de vanité qui les sollicite à ne rien faire.

Pour concevoir ce motif , faites attention , je vous prie , à l'espece d'opprobre dont la classe ouvriere de S. Domingue ( qui comprend les esclaves ) est enveloppée. Opprobre qui s'est étendu sur ses fonctions principales , & qui fait que l'on y considere le travail comme avilissant.

C'est pourquoi les affranchis qui peuvent vivre sans se donner de la peine , ne songent qu'à jouir en repos , & portent la mollesse jusqu'au plus haut point lorsqu'ils ont de l'aifance. ( 1 )

Mais c'est à tort que les détracteurs des negres voudroient imputer leur indolence à un défaut de prévoyance & d'esprit ; puisque la mollesse qui les distingue des peuples d'Europe se déduit tout naturellement des circonstances

( 1 ) Un negre libre , encore jeune & ingambe , fit venir un de ses esclaves de très - loin , pour lui commander d'un ton impofant , de ramaffer à ses pieds une canne qui lui étoit échappée des mains.

morales & physiques qui leur sont particulieres.

Supposons en effet que l'on voulût détruire , dans le moins de tems possible , l'activité d'un peuple laborieux , comment faudroit - il s'y prendre ?

Le problème est déjà résolu par le gouvernement des negres dans les colonies d'Amérique. Je vais en extraire les branches principales qui ont du rapport avec notre question.

1°. Un travail excessif pour des maîtres avares & cruels , sans que les negres en retirent aucun profit : ce qui imprime de bonne heure dans leur ame la haine du travail.

2°. Le mépris du travail , parce qu'il est le lot de l'espece la plus humiliée , des esclaves les plus malheureux.

3°. Peu d'idées de fortune , parce que leur couleur les condamne à une infinité de privations , quoique libres.

Quand on considère enfin combien l'homme est enclin au repos , combien il est nécessaire que le besoin l'aiguillonne pour le tirer de son oisiveté , l'on cesse d'être surpris que des causes aussi puissantes que celles qui affaiblissent les negres , impriment en eux un caractère d'indolence si profond , qu'il semble inhérent à leur nature.


 LETTRE XVIII.

*S. Domingue 1782.*

**H**IER après midi , un orage considérable étant survenu au moment où je me disposois à faire ma promenade ordinaire dans la campagne , je m'arrêtai dans la galerie de la case , en attendant que la pluie cessât.

A travers les sacs d'eau qui tomboient sur la terre , les éclairs & la foudre , j'aperçus au milieu de la savane deux negres à pied , entièrement nus , qui s'avançoient lentement , escortés par deux autres negres à cheval.

Je suivis des yeux ce petit cortège , jusqu'au moment où il arriva près de moi.

Les deux negres à cheval étoient des commandeurs de l'habitation , & les deux esclaves qu'ils amenoient venoient d'être achetés à bord d'un bâtiment négrier.

On commença par faire laver les nouveaux venus dans une marre d'eau douce , depuis la tête jusqu'aux pieds. On les essuya , puis on les couvrit d'une chemise , d'un bonnet & d'une culotte

culotte de grosse toile. L'un paroissoit âgé de trente ans, & l'autre de quatorze ou environ.

Leur prise d'habit faite, selon l'usage ordinaire, ils s'affirent tous deux sur le pavé, examinant tristement ceux qui les entouroient, & dont ils étoient aussi examinés.

De mon côté, comme de celui de ces malheureux esclaves, cette curiosité tenoit beaucoup, à ce qu'il me semble, de celle qu'excite l'attente d'un supplice. Mais de la part de l'acheteur, elle n'est fondée pour l'ordinaire que sur la qualité de son emplette. Il parcourt un negre des mêmes yeux que le maquignon observe un cheval. S'il voit un corps robuste, une peau noire & luisante, il s'applaudit de son marché. ( 1 )

Après quelques minutes d'examen & de silence, on amena des negres anciens de même nation que les nouveaux venus, pour leur

( 1 ) On a vu ici plusieurs dames assez connoisseuses pour aller faire elles-mêmes leurs emplettes à bord des bâtimens négriers. Elles inspectoient & manioient avec attention certaines parties, prétendant y trouver des signes moins équivoques que dans toute autre, de la bonne ou mauvaise fanté des negres,

parler & commencer à les accoutumer au pays. Mais on ne put jamais les y déterminer ; ils feignirent d'avoir oublié leur langue maternelle , quoiqu'ils ne soient ici que depuis cinq à six ans.

C'est une vanité à laquelle la plupart des Africains sont sujets : ils tiennent à honneur de ne savoir que le jargon de la colonie , afin de passer pour créoles.

Ainsi tout conspire à rendre encore plus affreux le sort des esclaves qui arrivent. Leurs compatriotes , les seuls qui pourroient leur être de quelque secours dans les commencemens épineux de leur servitude , sont les premiers à fuir. Faut-il donc être surpris des maladies lentes qui attaquent ces nouveaux venus & les consomment peu à peu ? Non , & je ne le suis pas davantage du parti violent que prennent plusieurs d'entr'eux de se détruire. Les cruelles ressources du désespoir appartiennent de droit aux malheureux contre lesquels la nature entière semble s'être réunie. On a cependant confié ceux-ci à d'anciens esclaves , qui doivent les mettre au fait des travaux auxquels on les destine.

*P. S.* Le plus âgé des deux negres nouveaux dont je vous ai parlé , huit jours après son arrivée ici , s'étant imaginé , à cause de quelques caresses que des blancs lui avoient faites en lui passant la main sous le menton , en lui donnant de petits coups de canne sur la tête & en lui crachant au visage , (1) qu'on le trouvoit assez gras pour être mangé , s'effraya & se sauva dans les mornes. On courut après lui , on le rattrapa , & on tâcha de lui faire comprendre que les blancs ne mangeoient pas de chair humaine. Cela n'empêcha point qu'il n'eût une maladie violente , occasionnée sans doute par la frayeur ; & je viens d'apprendre dans le moment qu'il s'est pendu dans la savane.

---

(1) Ce sont les caresses usitées des blancs à l'égard des negres.





## L E T T R E X I X.

*S. Domingue 1782.*

CROIRIEZ-VOUS , ensuite des mauvais traitemens que l'on fait essuyer aux negres & de la patience avec laquelle ils les supportent , que la plupart des propriétaires les considerent néanmoins comme des êtres excessivement méchans & vicieux par nature ?

Cette opinion presqu'universelle dans la colonie me paroît si absurde , que je ne conçois pas comment un homme sensé peut l'admettre ; & bien loin de croire le negre naturellement plus vicieux que l'Européen , il me semble au contraire plus doux & plus facile à manier. Jugez-en par les faits. ( 1 )

Reçoit-il jamais de nous quelque leçon d'humanité ? Lui parle-t-on d'autre chose que de

---

(1) Une jalousie excessive est le seul défaut qu'on puisse leur reprocher ; mais ils ont cela de commun avec des peuples plus éclairés qu'eux , & qui n'ont peut-être pas les mêmes besoins physiques.

punitions effrayantes? A-t-on jamais campâi à ses peines? Environné de supplices, nourri dans la cruauté, il devrait donc être féroce. Il l'est peu cependant, voilà ce qui m'étonne.

On l'appelle *ingrat*. Eh, de quel bienfait? De ce qu'on lui laisse à peine la permission de vivre? Mais l'intérêt du maître s'oppose à sa mort.

Chaque propriétaire semble s'attacher à rassembler dans sa mémoire les plus méchantes actions commises par les negres depuis un tems considérable, les répète avec indignation, & en conclut qu'ils ne sont capables que de noirceurs.

Est-il donc bien étonnant que, sur la quantité d'esclaves que les Européens martyrisent depuis l'établissement de la colonie, il s'en soit trouvé de tems à autre, qui aient cherché à se venger? Seroit-il même bien surprenant qu'il s'en trouvât par fois d'assez mauvais caractère pour faire piece à des maîtres dont ils n'auroient reçu que de bons traitemens? L'Europe malheureusement ne nous fournit que trop d'exemples semblables, non-seulement dans la classe des valets, mais dans un ordre d'hommes plus distingué & qui devrait

être plus délicat en matière de reconnaissance.

Faut-il en conclure que l'Européen n'est capable que de noirceurs ? Cette manière de raisonner, toute étrange qu'elle vous paroisse, n'est cependant pas nouvelle à S. Domingue, lorsqu'il est question des negres.

Si je rassemblois à mon tour toutes les anecdotes qui font l'éloge de leur bonté, la mesure en feroit sûrement plus considérable que celle de leurs détracteurs.

Ce détail nous meneroit trop loin ; mais en somme, combien n'en a-t-on pas vu exposer leur vie sans regret, pour sauver celle de leurs maîtres ! Combien d'autres mourir de chagrin après la mort de leurs maîtres ! Combien de negres enfin devenus libres & riches, sont venus avec empressement au secours de ceux qui les avoient affranchis, & dont la fortune s'étoit dérangée !

Tâchons de porter encore un trait de lumière dans l'ame des propriétaires prévenus.

Qu'ils se transportent pour un moment avec nous dans le quinzieme siècle, quelque tems avant la découverte de l'Amérique ; qu'ils lisent à cette époque le projet d'un homme quel-

conque , pour mettre en valeur des terres fertiles & désertes , par des hommes étrangers , les blancs étant les maîtres , & les negres esclaves , comme ils le font en effet.

Supposons même qu'on eût passé sur toutes les difficultés de l'achat & du transport des negres , & qu'on ne se fût arrêté qu'à la police de cette multitude d'esclaves.

On eût demandé d'abord à l'auteur du projet , comment il entendoit qu'un seul blanc pût contenir une centaine de negres dans des campagnes isolées ? A quoi il eût répondu : *Par les châtimens les plus terribles.*

*Demande.* Qui voudroit les infliger , obéir à ses ordres ?

*Réponse.* *Les negres même de son habitation.*

*D.* Ainsi les travaux excessifs auxquels tant d'esclaves seroient condamnés ; les châtimens & les injustices & la misere qu'ils éprouveroient , ne les souleveroient pas contre leurs maîtres ? N'auroient-ils donc point le sentiment de leurs forces réunies , pour seconder leur juste vengeance ? Un seul être seroit-il trembler une centaine de mécontents ?

*R.* *Oui , la crainte seule empêcheroit les révoltes.*

*D.* Ce maître si respectable , qui le serviroit ?

*R.* *Des negres.*

*D.* Qui apprêteroit ses alimens dans un pays où l'on foule aux pieds les plantes vénéneuses ?

*R.* *Des negres.*

*D.* Et combien cet homme auroit-il de verroux pour mettre sa personne en sûreté pendant les nuits ? Combien auroit-il d'armes chez lui pour sa défense ?

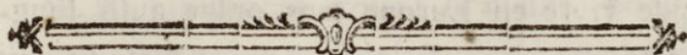
*R.* *Il n'auroit ni armes ni verroux , & coucheroit tranquillement , portes ouvertes , au milieu des esclaves qu'il auroit le plus outragés. ( 1 )*

Sans doute que l'on eût pris alors le répondant pour un fou. Voilà cependant son rêve entièrement accompli. Je demande à présent ce qu'il faut penser de la méchanceté des negres. ( 2 )

---

( 1 ) On sent bien que quelques exceptions infiniment rares ne doivent rien changer à cette réponse générale.

( 2 ) Pour être convaincu que ce n'est point à un fond de poltronnerie , mais au respect qu'ils ont pour les blancs , que ceux-ci sont redevables de la facilité avec laquelle ils les conduisent , il suffit de faire attention à la fermeté & à la présence d'esprit que les negres ont souvent montrées dans les derniers sup-



## L E T T R E X X.

*S. Domingue 1782.*

**L**A meilleure portion du globe, selon moi, est celle que vous habitez. La nature, sans cesse expirante dans les régions du nord, n'y enfante qu'avec douleur, & faute d'énergie laisse ses productions imparfaites. Dans la zone torride au contraire, elle crée, perfectionne & détruit dans un instant.

Ce n'est que dans les climats tempérés qu'elle observe un juste milieu. Elle y regne avec majesté, sans être foible ni pétulante. Non-seulement elle accorde aux peuples qu'elle y a vu naître, la carrière humaine la plus étendue, mais elle accueille encore les hommes de tous les pays, qui s'habituent aisément à la douceur de son empire.

On voit en effet l'Américain de la zone tor-

---

plices, au caractère belliqueux qu'ils doivent contracter en Afrique dès leur enfance, puisqu'ils s'y font continuellement la guerre.

ride vivre en Europe sans orage aussi long-tems que dans sa propre patrie, tandis que l'Européen ne respire dans les colonies d'Amérique, qu'en précipitant ses jours.

Si le climat de ces contrées ardentes ne consumoit que des êtres d'un ordre inférieur, tranquilles au milieu de ses mouvemens, nous en jouirions comme philosophes; mais il n'épargne guere plus notre propre existence que celle des créatures les plus viles.

L'art heureusement vient à notre secours, & nous fait éluder sa voracité: mais il faut des précautions.

L'Européen qui voyage ici pendant la chaleur du jour, éprouve bientôt une soif ardente: s'il trouve une fontaine & qu'il y boive, cela suffit pour lui donner une maladie mortelle.

Le feu que le soleil répand continuellement dans l'atmosphère, le poursuit encore à l'ombre & jusques dans les appartemens les plus reculés. C'est là qu'il l'assiege par des desirs lascifs; c'est là qu'il ébranle la vertu du sexe le plus aimable; c'est là enfin que son activité enivrante, victorieuse du préjugé, unit les corps & les âmes dans les transports les plus doux.

Si les jouissances étoient la mesure de nos forces , si le besoin présidoit toujours au plaisir , que de graces n'aurions - nous pas à rendre ici à la nature libérale ! Mais il n'est pas de contrées dans le monde où l'Européen ressent plus de desirs , avec aussi peu de moyens pour les satisfaire. Et ces vellétés fréquentes qui l'épuisent , causées par le climat , sont bien moins le signe d'un heureux superflu , que le triste effet d'une organisation affoiblie.

Le soir , après le couché du soleil , au moment où la fraîcheur invite l'Européen à respirer l'air du dehors , le serain le menace.

La pluie ne lui est pas moins funeste. Ainsi dans tous les tems il doit être sur ses gardes & marcher en quelque façon sur les épines.

Quel est , en peu de mots , le grand changement qu'éprouve la santé des Européens à S. Domingue ?

“ Une chaleur continuelle , accompagnée  
 „ d'humidité , relâche & affoiblit nécessaire-  
 „ ment des fibres préparées & nourries par la  
 „ nature dans un climat sec & tempéré. ”

Ainsi l'équilibre se rompt. Les fluides l'emportent & l'Européen languit.

Je ne parle point des vieillards , dont la fibre

defféchée par l'âge n'oppose que trop de roideur aux fluides. Le climat de S. Domingue , en diminuant cette tension mortelle , leur est plus favorable à cet égard que celui d'Europe. Mais les hommes encore jeunes , ayant des dispositions contraires , éprouvent aussi des effets tout différens.

En outre de cette cause générale d'affoiblissement , de laquelle aucun individu n'est exempt , il en est encore de plus graves , de plus promptes & qui menent souvent à la mort les nouveaux débarqués.

Un jeune homme arrive avec la même quantité de sang qu'il avoit en Europe ; mais la chaleur plus grande ici le raréfie & lui fait occuper un plus grand espace. Les vaisseaux alors se trouvent trop petits pour le contenir , & il en résulte une maladie inflammatoire , accompagnée d'hémorragie. ( 1 )

---

( 1 ) C'est probablement cette indication réitérée nombre de fois par l'expérience , qui a introduit dans cette colonie la pratique générale de saigner les nouveaux venus lorsqu'ils tombent malades.

Le plus souvent à la vérité saigner est bon , parce que les sujets d'Europe ont ordinairement trop de sang pour ce pays-ci. Cependant cette règle n'est point

On objecteroit peut-être à ce raisonnement, que l'on ne doit pas comparer le corps humain à ces machines hydrauliques faites de main d'homme, qui n'ont qu'une sorte de mouvement. On diroit, par exemple, que la nature se prête aux modifications des climats, & que l'Européen vivant en Amérique n'y possède que la quantité de sang convenable.

Il est vrai que nos corps ne se comportent pas précisément à la manière des machines hydrauliques faites de main d'homme, attendu que la nature, par les combinaisons variées du jeu de nos fibres, s'y est ménagé une infinité de ressorts & de faux-fuyans qui tous menent à la vie, plus ou moins forts toutefois, suivant la marche qu'elle a dû suivre, suivant qu'elle a été plus ou moins contrariée.

Ainsi, le végétal transplanté d'Europe en Amérique n'y réussit pas aussi bien que le chien & le cheval, parce qu'étant moins compliqué dans ses principes vitaux & soumis plus immédiatement qu'eux à l'influence de l'air &

infaillible : il seroit à souhaiter que les médecins s'appliquassent à connoître les tempéramens de leurs malades, afin d'éviter des erreurs mortelles.

de la terre, il dépérit aussi-tôt que la combinaison de ces élémens nécessaire à sa vie vient à changer. Et l'homme, qui de tous les animaux paroît le plus perfectionné dans son organisation, dont le corps renferme le plus de combinaisons pour conserver l'existence, est aussi celui qui résiste le mieux aux changemens de climat. Il n'est pas rare en effet de voir des Européens vivre successivement en Laponie & aux Grandes-Indes.

Tout cela est vrai, mais n'empêche pas qu'une constitution faite pour le nord ne diminue de force dans le sud, & que cette constitution, combattue tout-à-coup par un climat trop chaud pour elle, ne pouvant plier quelquefois aussi promptement qu'il l'exige, n'éprouve des engorgemens causés par la raréfaction des fluides, d'où naît l'inflammation, lorsqu'on n'y porte pas remède à tems.

On a vu ici plusieurs Européens nouvellement débarqués & malades, qui se sentoient soulagés tout-à-coup au plus fort de leurs crises, & périssoient peu de tems après.

Une curiosité bien entendue en a fait ouvrir quelques-uns; la grande quantité de sang extravasé qu'on leur a trouvé dans le bas-ventre,

donne lieu de conjecturer avec vraisemblance, que l'hémorragie qui caufoit leur mort, avoit fait cesser les douleurs, en évacuant le trop plein des vaisseaux.

Mais les constitutions n'étant pas les mêmes, toutes n'ont pas les mêmes ravages à craindre; quoique les tempéramens trop sanguins pour l'Amérique soient à la vérité les plus communs.

L'Européen robuste n'est pas d'ailleurs celui qui réussit le mieux ici. En outre des passions fortes auxquelles il est sujet & qui le conduisent à des excès, sa propre vigueur est souvent la cause de sa perte.

Le climat impérieux de S. Domingue, semblable au vent de tempête, renverse le chêne orgueilleux & ménage le foible roseau qui plie devant lui.

Aussi les anciens habitans de l'isle & tous ceux que l'on appelle *acclimatés*, les créoles même, hommes & femmes, sont rarement colorés & ont très-peu d'embonpoint. Leur mine, généralement chétive, annonce assez le despotisme du climat. N'y auroit-il point quelques précautions à prendre pour n'être pas tout-à-fait sa victime?

I°. *Ni veilles, ni jeux de hasard...* Ici la

masse du sang a déjà une si forte tendance à l'inflammation , à cause des transpirations abondantes auxquelles elle fournit , qu'il faut se garder plus que par-tout ailleurs , d'ajouter encore à ces dispositions , par les veilles & le jeu.

2°. *Ni pluie , ni ferein...* Des pores très-ouverts par une grande chaleur , s'ils viennent à se fermer , suspendent la transpiration. Tel seroit l'effet de la pluie , mais sur-tout du ferein , qui est aussi pénétrant qu'abondant dans la zone torride.

3°. *Point d'excès de table...* Ils sont d'autant plus pernicieux ici , que l'estomac est celui de tous nos viscères qui s'y affoiblit le premier.

4°. *Peu de vin , mais il en faut...* Les liqueurs prises avec excès , portent le feu dans le sang ; mais une quantité modérée , en donnant du ton aux fibres affoiblies , répare le désordre causé par une transpiration trop abondante. L'homme d'un tempérament médiocre , qui ne boiroit que de l'eau à S. Domingue , y perdrait toutes ses forces.

5°. *Un usage modéré du café paroît aussi convenir au climat...* Il fouette le sang épaissi par les transpirations , & l'activité qu'il répand dans  
les

les vaisseaux , diminue l'affaiffement produit par la grande chaleur.

6°. *De l'exercice , sans craindre la sueur. . .*  
Il faut transpirer continuellement ici , pour s'y bien porter ; une sécrétion arrêtée est d'autant plus dangereuse , que le climat est plus chaud , parce qu'elle fermente rapidement & cause les plus grands ravages.

7°. *L'excès de sagesse avec les femmes seroit peut-être aussi nuisible ici que l'excès contraire. . .*  
Car plus la masse du sang est échauffée , plus il seroit dangereux d'y laisser refouler en trop grande abondance les esprits ardents du sperme.

8°. *Point de chagrins , peu de travail & beaucoup de dissipation.* Ce régime convient dans tous les pays ; mais il est indispensable ici , quand on veut s'y bien porter.

Il y a après cela plusieurs remarques particulières que chacun doit faire sur son tempérament pour se conduire en conséquence.





## L E T T R E X X I.

S. Domingue 1782.

**L**E produit des terres de S. Domingue , réalisé en Europe ou dans les ports de la colonie , est la base unique de toutes les fortunes que l'on y fait.

Ce ne sont pas les propriétaires qui en ont la meilleure part ; mais les *gérans* , *économés* , *raffineurs* & *écrivains* employés sur les habitations ; les navigateurs , les commissionnaires , leurs commis ; les artistes , les artisans , & les marchands domiciliés dans les villes ; les curés & les médecins répandus dans les campagnes. La justice avec sa fuite dévorante , bien plus nombreuse ici à proportion qu'en France , se joint encore à tout le reste , pour diminuer la part du cultivateur. ( 1 )

---

( 1 ) Les procureurs des deux conseils supérieurs de S. Domingue font encore des profits très-considérables , malgré la nouvelle taxe qui les limite.

L'on en connoît au Cap , dont l'étude rapporte

Mais , fans parler des propriétaires établis sur leurs biens , supposons qu'il y ait six mille blancs dans la colonie pourvus d'emplois quelconques , ou exerçant quelque talent. Ce nombre est certainement exagéré , & je le fais à dessein , pour rendre la chance des Européens qui s'expatrient dans la vue de s'enrichir , plus avantageuse encore qu'elle ne l'est réellement.

Sur ce nombre supposé de six mille , les mutations par mort , ou par retour en France , s'élevent tout au plus à trois cents places par année.

Voilà donc la perspective la plus étendue , que S. Domingue offre annuellement aux besoins ou à la cupidité de la jeunesse françoise.

Si l'on en soustrait les gens de justice , dont les fonctions doivent être avouées par le roi ;

annuellement dix mille écus.

On voit aussi à S. Domingue quantité d'insectes mal-faisans qu'il seroit avantageux de détruire.

Le moyen ? qui le donnera ?

Les ravets déposent des chrysalides qui rongent le linge & les vêtemens auxquels elles s'attachent.

Une espece de mite très - multipliée dévore les livres que l'on ne remue pas souvent , &c. &c.

les négocians , les commissionnaires , qui ont dû établir la confiance par des fonds considérables ; les artisans & artistes quelconques , qui ne peuvent être remplacés que par des gens de même profession , que restera-t-il ensuite pour cette foule de jeunes Européens qui arrivent à S. Domingue sans fonds , sans crédit , sans aucune espèce de talent , seulement avec la persuasion de faire fortune , pourvu qu'ils montrent une figure blanche ?

Tout au plus deux cents places vacantes annuellement parmi les gérans & autres employés d'habitations , & parmi les commis de négocians tenant les registres.

Mais les places d'écrivains d'habitations & de commis de négocians , par lesquelles il faut commencer , ne donnent que de très-minces appointemens , à peu près l'entretien , quoiqu'elles exigent beaucoup d'affiduité.

Celles de raffineurs & d'économés rendent davantage & mettent un jeune homme qui a de la conduite , dans le cas d'amasser une trentaine de mille livres au bout de quinze ans , en perdant sa santé.

Les gérans ou procureurs ont jusqu'à douze mille livres d'appointemens & la table ; mais

le plus grand nombre n'est pas à beaucoup près aussi bien traité. Tous ceux d'ailleurs qui se mettent sur les rangs, ne sont pas sûrs d'arriver à ces fortes de places; & les élus eux-mêmes n'y parviennent ordinairement qu'à un âge déjà avancé.

Résumons à présent.

Nous avons compté pour la colonie de S. Domingue deux cents places vacantes annuellement, à portée de la jeunesse qui n'a d'autre talent qu'un peu d'arithmétique : ainsi deux cents cinquante sujets suffiroient & au-delà, pour remplir les vuides de l'agriculture & ceux des comptoirs, puisque les risques de la mer, joints à ceux du climat pendant la première année, consommeroient tout au plus la cinquième partie du total. Mais les vaisseaux en amènent année commune plus de cinq cents. Que deviennent donc tous les autres ? Après avoir erré inutilement d'habitation en habitation pour demander de l'emploi, après avoir frappé en vain à la porte de tous les négocians rebutés de toute part, sans argent, sans aucune espèce de ressources, d'autant plus humiliés de leur misère qu'elle n'est nulle part plus méprisée qu'ici, même des negres, le désespoir se

joint bientôt au climat pour mettre un terme à leur malheur.

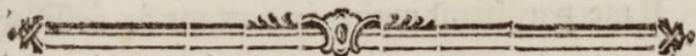
Ainsi périt la moitié de cette jeunesse imprudente qui vient dans les colonies sans les connoître , & qui auroit pu vivre agréablement en France en donnant des sujets à l'état.

Que tous ceux qui seroient tentés d'accroître le nombre de ces malheureuses victimes , entre les mains desquels cette lettre pourroit tomber , la lisent & relisent avec la plus grande attention. Elle est dictée par un cœur qui a compati plus d'une fois aux maux que je voudrois leur éviter. Qu'ils soient bien persuadés qu'à moins d'un bonheur très - peu vraisemblable, aujourd'hui sur-tout , ils trouveroient ici moins de ressources qu'en France , & que si on leur présente la liste exacte de ceux qui succombent à la misère , à côté du petit nombre qui réussit , aucun d'eux ne voudroit tenter une pareille chance.

Lorsque les colonies étoient encore au berceau , les étrangers peu nombreux y faisoient la loi ; mais leurs visites fréquentes & multipliées , leurs nombreux établissemens ont tout changé ; & cette grande concurrence établie par les individus de la métropole , met aujourd'hui tout l'avantage du côté des colons.

Il me paroîtroit moins important de deffiler les yeux de ceux qui n'ont qu'une idée trop imparfaite des colonies, si elles n'étoient, comme autrefois, que le réceptacle des plus mauvais fujets de l'Europe; mais depuis qu'elles sont fréquentées & peuplées par de très-honnêtes gens, dont l'existence est précieuse en général & particulièrement à leur patrie, cet avertissement ne pourroit être que très-utile.





## L E T T R E X X I I .

*S. Domingue 1782.*

**L**E luxe qui regne généralement dans cette colonie, feroit croire d'abord que l'on y est pour jouir plutôt que pour amasser. Mais en examinant le peu de foin que les habitans apportent à l'entretien des terres, à l'ornement de leurs domiciles & à la culture des arbres, on croiroit que chacun d'eux est sur le point de retourner en France.

Comment expliquer cette contradiction ?

Tous les Européens qui vivent à S. Domingue, ont en effet le desir sincere de retourner en France, leur fortune faite : mais un propriétaire ou fondé de procuration, vivant dans sa campagne, environné d'esclaves qui le détestent & pour lesquels il n'a que du mépris, passant continuellement des soins les plus pénibles à de sombres réflexions, iroit-il joindre encore une économie sévère à sa triste existence ? Il a véritablement besoin d'un bien-être pour adoucir la rigueur de sa retraite ; & voilà, selon toute apparence, l'origine de son luxe,

Une bonne table, un nombreux domestique, une ou deux voitures, c'est à peu près en quoi il consiste. Et ces dépenses réunies composent chaque année un total considérable, qui diminue non-seulement les épargnes de celui qui les fait, mais qui l'accoutume encore à des besoins très-vastes, à des idées de fortune si étendues, qu'il ne croit jamais avoir assez pour vivre en France commodément. Ainsi, en jouissant à mesure qu'il amasse, & en étendant ses besoins à mesure qu'il jouit, le terme de son retour en France s'éloigne de plus en plus. C'est ce qui arrive à plusieurs habitans, dont les dettes s'accumulent, mais qui voient leur dérangement d'un œil assez tranquille pour ne rien diminuer de leurs dépenses ordinaires.

Les armateurs de la métropole les tiennent alors fixés sur leurs terres, par des avances de différentes espèces; ils ne les regardent plus que comme des agens qui travaillent sans relâche à compléter les riches cargaisons, du bénéfice desquelles ces mêmes armateurs jouissent plus heureusement dans la mere-patrie.

Quoique le luxe des villes de la colonie soit aussi considérable que celui des campagnes, il y a cependant cette différence à considérer, que

la plupart des blancs citadins étant ou commissionnaires ou négocians , leurs bénéfices sont plus assurés que ceux des propriétaires de biens fonds , parce qu'ils n'ont aucun risque à courir , soit dans les sécheresses , soit dans les mortalités des negres & du bétail.

Parmi les différens moyens de fortune qui se présentent dans cette colonie , l'un des plus certains pour quiconque auroit des fonds , feroit sans contredit de s'établir commissionnaire dans une ville , si les cultivateurs étoient exacts dans leurs paiemens.

Le commissionnaire est une espece d'agio-  
 teur qui fait à la fois les affaires de l'habitant & celles de l'armateur d'Europe.

Tandis que l'habitant veille à la culture des terres , à l'exploitation & au transport de ses denrées , le commissionnaire les reçoit dans son magasin & se charge de les vendre ou de les embarquer à fret. Son droit de commission , sans être fort onéreux pour ceux qui le paient , fait cependant un objet très - considérable pour lui , à cause du grand nombre d'habitations dont il réunit ordinairement les affaires.

Tous les objets de consommation de l'habitant , tirés d'Europe , lui sont encore fournis

par le commissionnaire, qui traite directement avec les navigateurs. Ainsi le cultivateur de S. Domingue, sans perdre ses travaux de vue un instant, est assuré de vendre ses denrées & de recevoir chez lui tout ce dont il peut avoir besoin.

Il est facile de juger par là, que les commissionnaires ont leur part d'utilité dans l'administration des affaires de la colonie, & qu'ils ne font pas uniquement des sang-sues, comme les appellent certains colons injustes, mais des milieux nécessaires entre le cultivateur de S. Domingue & l'armateur d'Europe.

Il faut donc les traiter avec égards, & ne pas faire toujours pencher la balance du côté des habitans, dans les différens rapports qu'ils peuvent avoir ensemble.

Le commissionnaire court ordinairement moins de risques que le cultivateur pour arriver à la fortune, cela est vrai. Si cependant le cultivateur laisse par trop accumuler ses avances, ce qui arrive souvent; s'il ne paie point son commissionnaire, ce qui arrive quelquefois; ne faut-il pas que celui-ci ait quelque moyen de recouvrer ses fonds?

En général, le cultivateur de S. Domingue

trouve beaucoup trop de facilité pour s'endetter, soit auprès de son commissionnaire, soit auprès des capitaines marchands. Il en profite, & la protection du gouvernement le met à l'abri du repentir.

Je fais bien que les loix autorisent le créancier, non-seulement à la saisie réelle du mobilier, mais même à celle des biens fonds & des denrées tant en magasin que sur place ; rien de plus vrai, rien en même tems de plus impraticable.

Parce qu'il faut des formalités infinies, très-dispendieuses, & un si grand nombre de procès préliminaires à soutenir, avant de parvenir à une saisie réelle, que le créancier le plus opiniâtre n'ose faire le premier pas dans ce labyrinthe judiciaire.

On n'imaginera pas en effet, que dans un pays où la soif de l'or est générale, puisqu'on n'y vient que pour s'enrichir, les créanciers soient moins inexorables qu'ailleurs. Si cependant ils aiment mieux attendre leurs débiteurs pendant dix & vingt ans que d'employer à leur égard les voies juridiques, j'en conclus qu'elles sont insuffisantes.

Sans doute il faut favoriser le cultivateur de

S. Domingue , mais éviter en même tems de lui donner trop de facilité pour déranger ses affaires. Avide comme il l'est de jouissances , je le compare aux jeunes gens de famille qui , bien ou mal dirigés , conservent leur fortune ou la ruinent de fond en comble.

Si le cultivateur dérangé souffroit de ses dettes & de sa mauvaise conduite , s'il essayoit alors quelques privations , la crainte d'un pareil sort pourroit servir d'exemple aux autres. Mais s'il ne diminue rien de ses dépenses de luxe , comme il arrive souvent chez ceux qui désespèrent de se liquider jamais , il faut convenir qu'indépendamment de l'odieux de la chose & de son injustice , la saine politique du gouvernement est ici en défaut.

Pour vous en convaincre mieux , voyez un instant ce qui se passe chez les cultivateurs dérangés.

Les préliminaires du dérangement dans une habitation s'annoncent par une diminution d'attelier & de bétail , car la réforme du luxe est toujours la dernière.

Le remplacement des negres qui viennent à manquer par mort ou par défection , ne pouvant plus s'y faire faute d'especes & de crédit ,

on est obligé de soutenir les travaux avec ceux qui restent, dont le nombre diminue de plus en plus.

Mais à mesure que les bras diminuent, celui qui les dirige voudroit augmenter leurs efforts pour arriver au même produit; la chose est impossible.

Le propriétaire prend de l'humeur, & son atelier devient mécontent. Les maladies & la désertion sont les suites de sa tyrannie; bientôt sa terre reste inculte.

Ce tableau n'est point exagéré, il n'est même que trop commun dans la colonie; je vais vous en citer un exemple qui est bien connu aux environs du Cap.

Un homme actif & entreprenant venoit d'acheter une sucrerie. Prodigieusement endetté par cette acquisition, il vouloit faire un gros revenu pour se liquider; mais son atelier étoit foible, il le rebuta par un surcroît de travail, plusieurs de ses negres moururent excédés de fatigue, & vingt autres prirent la fuite. Il lui en restoit à peine une trentaine pour un terrain considérable. Cependant on rattrapa les fuyards & on les ramena à l'habitation; mêmes travaux, nouvelle désertion.

Ces leçons répétées ne purent ouvrir les yeux du maître ; il mit de l'obstination dans cette aventure & voulut réduire ses esclaves par l'autorité. Mais ils ne fortirent plus que pendant les nuits , pour piller leur subsistance.

Ce désordre devenant très - dispendieux pour le propriétaire , il fit tant qu'il parvint à découvrir leur retraite ; & désespérant de pouvoir les réduire , il prit le parti de les exterminer.

Il y en eut huit de fusillés , cinq de brûlés ; le reste expira sous le fouet , à l'exception d'un seul à qui on coupa une jambe , pour lui ôter le pouvoir de fuir : le malheureux alors s'ouvrit le ventre de désespoir. Mais jetons un voile sur ces horreurs abominables ! Laissons - en du moins le spectacle au pays qui les a produites & qui seul peut les voir de sang - froid !

O vous , mes chers compatriotes , que rien n'appelle dans ces contrées barbares , gardez-vous d'une vaine curiosité ! Avant d'y être venu moi-même , connoissant peu la mesure des vices qui affligent l'humanité , je ne considérois pas suffisamment vos vertus. Aujourd'hui je me prosterne devant ma patrie , & je brûle d'y retourner. Ce nouveau trait de lumière fera sans doute le meilleur fruit que je recueillerai

de mes voyages ; mais puiffé - je bientôt le fa-  
vourer tranquillement ! Et quoique l'on dife  
ici que chacun s'y corrompt par l'exemple , je  
puis affurer avec vérité , que loin de voir des  
objets de féduction dans l'opulence vicieufe &  
tyrannique qui m'environne , je n'y apperçois  
au contraire qu'une image dégoûtante de l'ava-  
rice & menfongere du bonheur.



## L E T T R E X X I I I .

*S. Domingue 1782.*

**L**ES femmes me le pardonneront-elles ? je vais parler d'elles avec la franchise d'un observateur qui , en rendant justice à leurs vertus , en admirant leurs agrémens , n'a pu s'empêcher de voir aussi leurs défauts.

Les dames créoles de S. Domingue sont en général bien faites : la vivacité n'est pas au nombre de leurs attributs ; mais leur physionomie a quelque chose de tendre qui est tout aussi séduisant. Pourquoi défigurent-elles ces graces naturelles par des minauderies qui sont insupportables à un certain âge ? Leur langage favori est le *créole* , jargon imbécille , imaginé en faveur d'une espece d'hommes que l'on a cru mal-à-propos trop peu intelligente pour en apprendre un autre. Cette préférence de leur part est assurément bien étonnante. Pourquoi mettent-elles volontairement des bornes à l'expression de leurs idées , ou ce jargon suffiroit-il pour les rendre ? Je ne déciderai point cette question, Quoiqu'on les tienne dans une

ignorance profonde , elles ont sans doute l'imagination naturelle à leur sexe : mais leur conversation m'a paru trop libre. Faut-il donc qu'on les en avertisse ?... Elles plairoient bien davantage avec un ton plus décent. Environnées de rivales dangereuses par une lubricité à laquelle elles ne peuvent ni ne doivent prétendre , leur intérêt est de les combattre avec d'autres armes qui mettront bientôt la victoire de leur côté. Au lieu de copier l'indécence des filles de joie , qu'elles prennent pour modèles nos aimables Européennes , & je leur réponds de tous les suffrages.

Tout ceci n'est que ridicules & mauvais ton : passons à un objet plus essentiel. Je ne leur connois qu'un défaut ; mais il est si grave , qu'il mérite un autre nom. ( 1 ) Je veux parler de cette extrême dureté envers les esclaves , qui distingue ici particulièrement le sexe le plus fait pour la compassion. Croiroit-on que la tyrannie la plus cruelle est souvent exercée par une femme ? Quel être cependant a plus besoin

---

( 1 ) Plusieurs dames de cette colonie , très-respectables à tous égards , prouvent bien qu'il n'y a point de règle sans exception.

d'indulgence & de protection? Que feroient enfin les femmes dans la société, si la mesure des forces de chaque individu étoit celle de son pouvoir? Leur intérêt seroit donc de ne point admettre l'empire de la force, mais celui de la douceur, que les hommes ne sauroient leur disputer.

Si elles s'en écartent prodigieusement à l'égard de leurs esclaves, c'est peut-être autant l'effet de leur jalousie de la préférence que les blancs leur accordent, qu'une suite générale de la mauvaise éducation des colonies.

Nées au milieu du despotisme & de la méfiance, habituées dès leur bas âge à voir couler le sang de negres, comment leur cœur ne s'endurceroit-il pas?

En Europe, tout concourt de bonne heure à développer en nous le sentiment de la pitié. Des parens, des instituteurs honnêtes faisoient toutes les occasions qui se présentent d'accroître, par des exemples & par des leçons, la compassion qui est due aux malheureux.

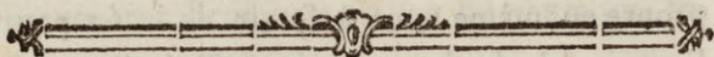
Mais depuis que les colonies existent, il n'est peut-être pas arrivé une seule fois qu'un pere ait dit à ses enfans: " Ayez pitié de vos esclaves, ayez-en soin en tout tems, sur-

» tout dans leurs maladies & pendant leur  
» vieillesse. Ce n'est qu'un foible dédommage-  
» ment de l'état humiliant auquel vous les  
» condamnez , & des peines excessives qu'ils  
» prennent pour augmenter vos richesses. »

Voici plutôt quel est le langage des peres :

« Les negres sont méchans par nature ;  
» foyez à leur égard méfians , séveres & même  
» cruels , & votre patrimoine s'augmentera. »





## L E T T R E X X I V .

*S. Domingue 1782.*

**I**MMÉDIATEMENT après la défaite de M. de Graffe , on comptoit ici vingt mille hommes de troupes Françoises ou Espagnoles , distribuées au Cap & dans les environs. Mais ce colosse menaçant , formé en Europe par deux grandes puissances , transporté à grands frais dans le Nouveau-Monde , en proie dans son inaction à ses propres débauches & à l'intempérie du climat , succombe par parties , tombe en ruines chaque jour. Lui qui devoit conquérir & occuper un pays considérable , à peine a-t-il aujourd'hui un champ pour sa sépulture ! ( 1 )

C'est un spectacle bien affligeant & bien

( 1 ) Le lieu destiné au Cap pour la sépulture des morts est si étroit , qu'on est obligé d'ouvrir les fosses anciennes , long - tems avant que les corps qu'elles renferment soient consommés.

Ce cimetièrè public est cependant situé à une entrée principale de la ville , très-près d'une promenade fréquentée.

propre en même tems à servir de leçon pour l'avenir, lorsqu'une armée aussi brillante se trouve réduite aux deux tiers dans un espace de trois mois. Il est vrai qu'avec la quantité de malades qu'elle fournit, l'hôpital militaire est si encombré, que l'on ne s'y reconnoît plus, & qu'il en sort peu de convalescens. Les officiers de terre & de mer y sont cependant bien soignés.

Ne pourroit-on pas parvenir à traiter de même, proportions gardées, la classe la plus nombreuse, dénuée par elle-même de toute espece de secours, ces infortunés soldats ou matelots, qui n'ont pas craint une mort glorieuse, & dont la vie doit être comptée pour quelque chose? La mienne vient d'être en danger, & c'est ce qui m'a empêché de vous écrire depuis bien du tems. Une fièvre aiguë m'a ôté toutes mes forces & ne me laisse que la peau sur les os. J'ai pris tant de remèdes coup sur coup, que j'en suis plus épuisé que du mal même. C'étoit à la vérité un parti nécessaire, car le traitement des maladies d'Europe ne convient pas du tout à S. Domingue pour les mêmes maladies. La sagesse de nos médecins feroit ici une lenteur meurtrière. Les progrès du mal y sont si rapides, que l'on ne sauroit

évacuer trop brusquement les humeurs qui le causent.

Dans une température modérée, les fermentations s'exécutent lentement; mais dans une atmosphère chaude & humide, pour peu que l'on perde de vue les matières en fermentation, elles passent d'abord de la spiritueuse à l'acide, & de l'acide à la putride. J'imagine par analogie, & l'expérience l'indique assez clairement, qu'il en arrive de même aux principes morbifiques dont nos corps sont affectés.

C'est pourquoi les meilleurs médecins de cette colonie ont pour règle, de brusquer les humeurs & d'employer dès les commencemens, sur les premiers symptômes de danger, l'émetique, les vésicatoires, & ils s'en trouvent fort bien; au contraire de plusieurs médecins de France, nouvellement débarqués, qui ont voulu suivre d'abord leur pratique lente de la métropole, & qui ont laissé périr beaucoup de monde.

Un jour que j'étois dans le fort d'un accès & que mon sang me paroïssoit bouillir, je pris un thermometre dans mes mains, pour connoître la chaleur de mon corps; le mercure ne s'éleva qu'à  $2\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ma chaleur

naturelle ; & cette augmentation me parut bien légère , en raison du feu qui me dévorait.

Si nos sensations pouvoient toujours être mesurées de la sorte par quelque instrument analogue & comparatif , nous aurions , je crois , belle matière à rectifier nos jugemens.



## L E T T R E X X V.

*S. Domingue 1782.*

S'IL est un pays dans le monde , où les jeux de hasard doivent s'établir facilement , c'est celui où les sociétés , rarement composées des deux sexes , ne sont fréquentées que par des hommes qu'un choc inévitable d'intérêts contraires rend souvent ennemis , & que la politique & la bienfiance seules rassemblent ; où non-seulement le jeu éloigne la gêne & l'ennui d'une conversation languissante , mais où il fixe agréablement les regards de tous sur un métal qu'ils adorent & pour lequel ils n'ont pas craint de passer les mers. Ne soyons donc pas surpris de le voir régner à S. Domingue jusques dans les campagnes les plus reculées.

Mais s'il est un pays dans le monde , où les jeux de hasard soient généralement préjudiciables , c'est celui où chaque individu est pourvu d'un emploi qui exige du travail , de l'exactitude , & souvent de la comptabilité ; où tous les employés doivent établir la confiance par une bonne conduite. Or ce pays-là est encore

S. Domingue. Il seroit donc essentiel pour la prospérité de la colonie, d'y sévir contre le jeu avec d'autant plus de sévérité, que la pente qui y mene est plus considérable. Mais tout ce que l'on a fait jusqu'à présent pour arrêter ce fléau, n'a pas même retardé son cours. Il n'y a qu'un exemple frappant qui puisse le détruire.



les campagnes les plus reculées. Mais s'il est un pays dans le monde où les jeux de hasard soient généralement réprouvés, c'est celui où chaque individu est pourvu d'un emploi qui exige du travail, de l'exactitude, & l'observance de la comptabilité; où tous les employés doivent établir la confiance par une bonne conduite. Or ce pays-là est encore

## L E T T R E X X V I.

*S. Domingue 1782.*

UN grand nombre de gens, dans cette colonie, imaginent mériter le nom de *cultivateurs* parce qu'ils font des récoltes. Mais ouvrir la terre, semer ou planter ( en quoi consiste le talent de la plupart ) ne furent que les premiers pas des hommes en agriculture, lorsqu'ils commencerent à entrevoir la possibilité de diriger les mouvemens de la végétation.

Si l'extrême fécondité du sol d'Amérique supplée à l'industrie de nos agronomes d'Europe, comme elle n'est cependant pas inépuisable, le tems arrive enfin où les récoltes diminuent; & le colon voit ce changement sans s'occuper des moyens de rappeler une fertilité qui n'est plus au sein de son héritage.

Déjà la Martinique est épuisée & ne se soutient que par le commerce des isles voisines, dont elle est l'entrepôt. Ces isles elles-mêmes ont aussi dégénéré.

S. Domingue enfin, la plus riche & la plus étendue de toutes les possessions françoises

d'outre mer, n'est plus ce qu'il étoit il y a trente ans. Ses meilleures terres ont diminué de bonté, & les médiocres seront bientôt épuisées, à moins que l'industrie ne les régénere.

Combien de sucreries dans cette isle abandonnées depuis vingt ans ! Combien plus de cafétérias, d'indigoteries, qui ont fini d'elles-mêmes ! L'homme qui jette un coup-d'œil sur ces épuisemens progressifs, que les travaux les plus communs pourroient arrêter, surpris de l'indolence des propriétaires, l'est encore davantage, quand il pense que l'usage des denrées dont on néglige la culture, s'étend de plus en plus dans le monde entier.

Mais sous quel point de vue la plupart des propriétaires de S. Domingue considèrent-ils leurs possessions d'Amérique ? Quelle sorte de gens y voit-on communément à la tête des travaux ? Quel est le but du plus grand nombre ? Les réponses à ces questions vont éclaircir ce qui précède. Distinguons trois classes de propriétaires.

Riches, aisés, & dérangés.

Les riches demeurent en France, où ils jouissent avec agrément de leurs revenus, sans connoître même les terres qui les produisent.

Ce n'est donc pas d'eux qu'il faut attendre de nouvelles lumières sur l'agriculture.

On n'en aura guère plus de ceux parmi les deux autres classes qui résident sur leurs héritages, parce que, toujours occupés de l'idée de retourner en France & conduits par un exemple ancien & vicieux, ils ne cherchent qu'à tirer à la hâte de leurs terres tout ce qu'elles peuvent produire au moindre prix possible de culture, sans s'embarasser de la génération suivante.

Quant aux fondés de procuration qui résident sur les biens & les gouvernemens, ils sont à appointemens fixes, ou au dixième du revenu.

Ceux qui jouissent d'appointemens fixes, n'ont aucun intérêt à faire des améliorations aux biens qu'on leur confie, puisque leur bénéfice est invariable.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont au dixième; mais les habitations qui le donnent sont ordinairement les plus pauvres: en sorte que le manque de bras obligeroit toujours le procureur de restreindre la culture aux choses indispensables, quand même il seroit capable de mieux faire.

Enfin, les plus anciens habitans de Saint-Domingue semblent être encore en agriculture à leur première année, où nouvellement débarqués, sans aucune connoissance générale ni locale, chargés néanmoins de diriger des travaux, ils n'avoient d'autre ressource que d'imiter leurs voisins, ou de laisser faire les negres déjà stylés à ces fortes d'ouvrages.

De là une routine invariable, qui se transmet des uns aux autres depuis l'établissement de la culture, & qui s'applique, sans modification quelconque, à toute espece de terre, forte ou légère, sèche ou humide, n'importe.

Je connois un quartier peu fertile dans la colonie, qu'on appelle *plaine du Nord*, où la couche végétale est d'une nature argilleuse, compacte, & si difficile à diviser, qu'il y auroit bien de l'avantage à y mêler quelque substance légère. (1)

Le sable convenable pour cet effet se trouve dans la baie de l'*Accul*, à trois lieues de distance moyenne.

On l'ameneroit sur des bateaux plats, par la rivière salée qui, quoique petite, suffiroit à

---

(1) En basse Normandie, où les terres sont fortes, on emploie la *tangue* pour les diviser.

C'est un sable très-fin, de couleur grise, que l'on trouve sur les côtes voisines.

ces transports , & le distribueroit dans toute la plaine , au moyen de quelques dépôts sur ses rives.

Ce que je propose pour la plaine du Nord , feroit applicable à bien d'autres quartiers. L'habitant , au surplus , doit connoître la nature du sol dont il dirige la culture , afin d'y appliquer les moyens convenables.

Les labours , ( 1 ) les arrosemens , les cendres de varech , le fumier ordinaire , la chaux , les coquillages offrent encore un beau champ à son industrie.

Depuis le pied des mornes jusqu'à la mer , tout est cultivé , ou l'étoit autrefois ; & l'on trouve sur cette vaste étendue de pays autant de variétés dans la qualité des terres que dans la configuration extérieure du sol , depuis celle qui est ferrugineuse , rougeâtre , aride , jusqu'au sable gras & humide de la meilleure qualité.

Ici , comme par-tout ailleurs , les terres grasses & légères en même tems sont les plus productives. L'atténuation habituelle où elles se trouvent , qui fait que les sucs nourriciers y circulent aisément , est particulièrement avan-

---

( 1 ) Ils ne sont presque pas en usage dans cette colonie.

tageuse aux cannes à sucre , dont les racines chevelues & en assez petit nombre s'étendent à peine à sept ou huit pouces de la plante.

Aussi le produit de ces sortes de terres est au moins double , quelquefois triple , de celui des terres fortes , quoique la culture de ces dernières soit beaucoup plus pénible ; car une fois desséchées par le soleil , il faut des efforts incroyables pour parvenir à y creuser les fosses nécessaires à une plantation nouvelle. C'est de quoi j'ai été si souvent témoin , que je ne reviens pas de l'obstination des cultivateurs à ne point employer la charrue en pareille circonstance. Indépendamment de la grande facilité que l'on trouveroit ensuite à ouvrir les fosses , on atténueroit bien mieux cette sorte de terre , c'est - à - dire , qu'on l'ameroit à un point plus avantageux en général pour la végétation , & particulièrement pour celle des cannes à sucre.

Ce n'est pas la dépense qui doit les arrêter , car il est bien évident que la méthode usitée est la plus dispendieuse. Seroit - ce donc la crainte de rendre l'assiette des cannes trop peu solide , & de les exposer ainsi à être renversées par le moindre coup de vent ?

Voilà l'objection que j'ai entendu faire par  
d'anciens

d'anciens habitans, & à laquelle on répondit que la canne ne tient à la terre que par l'adhérence de ses racines; que ses racines, comme l'expérience le prouve, ne s'étendent point au-delà de chaque fosse particulière, & ne peuvent trouver d'appui au-delà; qu'il est par conséquent indifférent à la solidité de la canne qu'on laboure ou non, puisqu'il faut dans tous les cas remuer pour le moins les terres des fosses que l'on creuse dans chaque plantation nouvelle; que l'on aura beau d'ailleurs labourer les terres compactes & même y mêler une forte quantité de fable, encore ne parviendrait-on pas à les rendre aussi meubles que certains cantons de la colonie le font naturellement; comme le bas Limbé, par exemple, où l'on ne voit pas cependant que les cannes soient plus sujettes à être renversées qu'ailleurs. Cette objection est donc très-frivole.

Les labours & autres moyens de fertilisation inusités à S. Domingue, qui me paroissent d'une application très-avantageuse à la majeure partie des terres de cette colonie, seroient inutiles, peut-être même nuisibles à certains petits cantons privilégiés, dont le sol très-bas, voisin de la mer, tout récent, léger, gras & humide,

est si fort affaibonné des principes de la végétation, qu'au lieu de chercher à les développer, il faudroit plutôt s'appliquer à en envelopper une partie, pour que la canne y prospérât davantage; car pendant les premières années d'exploitation de ces sortes de terres, la canne y prend une croissance si rapide, que le sirop qu'elle renferme n'a pas le tems de mûrir & de s'y perfectionner. On la trouve alors remplie d'une eau très-peu sucrée, presque insipide; & l'on auroit beau la laisser sur pied plus longtems; loin d'acquérir, elle acheveroit de se perdre.

Il faut apparemment une certaine proportion de vitesse pour la perfection de la plante, entre le développement gradué des fibres qui en font comme la charpente, & l'élaboration des sucs qu'elle renferme.

Si les premiers se forment trop promptement, les seconds sont encore dans l'enfance, que le corps de la plante a déjà atteint la caducité & même la mort.

Mais cette vigueur par excès n'est que passagère, & les propriétaires des terrains où elle se rencontre se consolent facilement des pertes momentanées qu'elle leur occasionne, par la

fertilité prochaine & durable dont elle est le présage.

Tel étoit le bas Limbé il y a vingt-cinq ou trente ans. Il renferme aujourd'hui sept sucreries très-riches, dont le terrain n'est conquis sur la mer que depuis une quarantaine d'années. C'est un des plus beaux monumens de la colonie & de l'industrie de ses habitans. Le sol en est de la meilleure qualité; & quoique de huit à dix pouces seulement au-dessus de l'eau, la canne y réussit parfaitement.

Les années de sécheresse qui appauvrissent les terres hautes, sont très-avantageuses aux quartiers bas, tels que le bas Limbé, qui en a fourni la preuve en 1776 & 1777.

Un sec général dévoreroit ailleurs les végétaux, tandis que les récoltes de ce petit canton n'avoient jamais été si belles; & quoique le réciproque soit vrai jusqu'à un certain point, cependant les quartiers bas conservent encore une grande supériorité de produit sur les terres hautes, même dans les années les plus humides.

De tous les terrains de la colonie cultivés en cannes, les plus mauvais sont ceux qui, indépendamment de leur qualité visqueuse & tenace, ont encore au-dessous de leur couche

végétale un banc argilleux qui retient les eaux de pluie. Ces eaux fermentent, aidées de la chaleur ; alors les racines pourrissent & les cannes se dessèchent.

Il faudroit dans ces sortes de terres, outre les labours dont j'ai parlé précédemment, ouvrir des fossés de distance à autre à travers l'épaisseur du banc d'argille, afin d'écouler les eaux.

Les arrosages sont pratiqués dans quelques endroits de la colonie, mais pas assez généralement, puisqu'ils sont avantageux dans la plupart des terres, ou pourroient le devenir, quoi qu'en disent plusieurs habitans qui les jugent nuisibles, sans l'avoir éprouvé par-tout ailleurs que dans les terres légères.

Que les terres légères, qui ont une certaine pente, soient celles où ils conviennent le mieux, personne ne peut en disconvenir ; mais ils ont aussi un degré d'utilité dans les terrains même les plus compactes, pourvu que les eaux n'y séjournent pas trop long-tems. ( 1 )

---

( 1 ) Les provinces méridionales de la France en fournissent quelques exemples.

Or nous venons de voir comment on peut les faire écouler en pareil cas.

Aux lieux bas & humides, tels que le bas Limbé, l'arrosage ne doit être pratiqué que dans les plus grandes sécheresses. Mais cette ressource est en général si avantageuse pour la culture, que les riverains de l'*Artibonite* (1) ne devroient pas différer plus long-tems de rédiger & d'effectuer le projet de prise d'eau qu'on leur a proposé, & au moyen de laquelle ils verroient leurs revenus s'accroître considérablement.

Entre le sable gras & humide, & cette terre compacte sur banc argilleux, dont je vous ai parlé, qui sont les extrêmes des terres cultivées en cannes, il en est une infinité d'autres qui sont bonnes ou mauvaises, à proportion qu'elles participent plus ou moins de l'un ou l'autre.

On compte ici que les terres vierges, dans les plaines de la plus médiocre qualité, cultivées en cannes, peuvent produire sans labours & sans engrais pendant plus de trente ans avant d'être épuisées. De meilleures à proportion.

(1) Rivière de S. Domingue.

Mais celles à portée de recevoir les limons que les pluies enlèvent aux montagnes, ont une fertilité presque inépuisable. Telles sont, dans la dépendance du Cap, la plaine de Limonnade, le quartier Morin & le bas Limbé. Le plus grand nombre à la vérité n'a pas cette ressource.

Il est très-probable qu'en labourant & en engraisant les terres de S. Domingue abandonnées pour cause d'épuisement, l'on en tireroit un bon parti; mais le sol cultivable est encore trop étendu relativement au mobilier de la colonie, pour que les habitans reviennent sur leurs pas. Ce n'est qu'après que le feu de la culture la plus dévorante aura passé sur la majeure partie des héritages, que l'on verra pratiquer un pareil genre d'industrie; pourvu toutefois que, d'ici à ce tems-là, l'on n'établisse point de nouvelles sucreries dans quelques parties actuellement incultes de la zone torride.

Si l'isle de Cuba, par exemple, celle de Porto-Ricco, & même la partie Espagnole de l'isle S. Domingue, ou quelques cantons du continent de l'Amérique, venoient à être cultivés en cannes, les François ainsi que les An-

glois , ne pouvant plus soutenir la concurrence de ces sols nouveaux , seroient bientôt forcés d'abandonner leurs établissemens actuels.

Quoi qu'il en soit de l'avenir , venons à la méthode généralement usitée à S. Domingue pour la culture & l'exploitation des cannes à sucre.

Les terres que l'on y emploie sont communément divisées en parallélogrammes de quatre carreaux ( 1 ) chacun. On les entoure d'un large fossé , qui forme les séparations , & qui favorise en même tems la circulation de l'air ; article si évidemment important , que les cannes de lisieres sont toujours incomparablement plus belles que celles de l'intérieur.

Lorsqu'on veut planter une piece ainsi préparée , on commence par brûler toutes les mauvaises herbes qui s'y trouvent. L'on y dispose ensuite les negres de maniere qu'ils puissent , sans se gêner réciproquement , ouvrir des fosses alignées , de quinze à dix-huit pouces en quarré sur huit pouces de profondeur , & distantes de trois pieds les unes des autres.

---

( 1 ) Le carreau , qui est une mesure du pays , a 3402. 4. de surface.

Dans chacune de ces fosses on couche horizontalement trois tronçons de têtes de cannes encore frais, dont les nœuds doivent fournir de nouvelles plantes. On remet après cela la terre dans les fosses, on l'éleve en forme de monticule, & plusieurs cultivateurs font dans l'usage de planter du maïs dans les intervalles. Ce n'est pas qu'il en résulte un bien pour les cannes, qui y perdent au contraire d'une manière sensible; mais le grain est fort utile dans les habitations.

On plante ici les cannes en toute saison, parce que la végétation s'y opere sans relâche; le tems de l'hivernage, depuis novembre jusqu'en mars, est cependant le plus favorable à cette opération, sur-tout dans les terres hautes & naturellement seches.

Les cannes une fois plantées, les foins que l'on apporte à leur accroissement consistent à les bien sarcler, autant pour entretenir la circulation de l'air autour d'elles, que pour ne pas laisser enlever les suc de la terre par de mauvaises herbes.

Dans les bons terrains, les sarclaisons deviennent inutiles après trois ou quatre mois de plantation. Les cannes ont acquis à cette

époque une force fuffifante pour étouffer les plantes qui voudroient croître à leurs pieds.

Entre quatorze & dix-huit mois de plantation, fuivant la faifon & fuivant les terrains, les cannes ont atteint leur maturité. (1) Pour lors on en fait la récolte.

Les negres les coupent le plus près de terre qu'il leur eft poffible, avec des coutelas qu'ils appellent *manchettes*. Ils les dépouillent enfuite fur les lieux même de toutes leurs feuilles & auffi de leurs têtes, qui ne renferment point de liqueur fucrée, mais qui fervent à de nouvelles plantations, à la nourriture du bétail, & à couvrir des bâtimens.

Les cannes ainfi déshabillées font chargées fur des voitures qui les conduifent au moulin; où on les paffe fans perdre de tems, dans la crainte qu'elles ne s'aigriffent par la fermentation.

Auffi-tôt après la récolte d'une piece de cannes, les habitans qui ont beaucoup de negres font brûler fur place les feuilles & les fou-

(1) Les cannes de rejets mûriffent un ou deux mois plus tôt: mais elles ne font prefque jamais auffi belles que les premières.

ches qui y font restées , puis font creuser de nouvelles fosses dans les intervalles des premières , pour y replanter , comme il a été dit ci-dessus. Mais ceux qui manquent de forces , & c'est le plus grand nombre , ( 1 ) se contentent , après une première récolte , de faire étendre sur le terrain les feuilles surabondantes à la nourriture du bétail , pour y servir d'engrais , & les anciennes fouches pouffent des rejets qui donnent à la vérité des cannes bien inférieures aux premières , mais qui ont coûté bien moins de peine , & qui mûrissent beaucoup plus tôt.

La disette de bras , ou la négligence , fait quelquefois différer une plantation nouvelle jusqu'à la troisième récolte de rejets. Alors c'est trop attendre , & les meilleures terres le prouvent bien par leur mince produit en pareil cas.

Les rejets dégèrent de plus en plus d'une récolte à l'autre ; & quoique l'on n'ait pas essayé ( que je sache du moins ) d'épuiser la fécondité des fouches , on peut présumer , d'a-

---

( 1 ) Parce qu'ils font toutes leurs cultures à bras , au lieu de les abrégier par le moyen de la charrue.

près leur troisieme produit, que le dernier ne feroit pas éloigné.

Mais, soit en rejets, soit en plantations neuves, les terres donnent ici fans relâche ; car à peine une récolte est - elle faite, que les fouches poussent de nouvelles tiges, ou qu'on les brûle pour procéder à une plantation nouvelle. Il arrive de là que dans une sucrerie considérable, l'on plante & l'on coupe dans tous les mois de l'année.

A présent que nous avons vu la canne plantée, produite, coupée & reproduite, voyons comment on en exprime le suc.

On emploie ici trois especes d'agens pour faire aller les moulins, savoir, l'air, l'eau & les *mulets*. Le premier est très-peu usité, quoique très - praticable dans plusieurs quartiers de la colonie : dans tous ceux, par exemple, où la brise de mer se fait bien sentir, parce qu'elle se leve à neuf heures du matin, & ne cesse de souffler jusqu'au couché du soleil.

Voilà donc neuf à dix heures de mouvement, sur lesquelles on peut compter en pareille situation, & qui suffiroient dans les sucreries les plus considérables, pour entretenir les équipages de chaudieres le jour & la nuit.

Maïs au lieu d'un seul moulin par équipage, il en faudroit alors deux, avec un réservoir pour le vin de cannes exprimé d'avance. On placeroit ce réservoir dans un endroit frais ; (1) le vin que l'on y feroit passer seroit cuit pendant la nuit & n'auroit pas le tems de fermenter.

L'eau courante, appliquée au moulin, est sans contredit un agent bien préférable à l'air ; elle a sur ce dernier l'avantage d'un mouvement uniforme & non interrompu.

Mais le plus mauvais de tous ceux que l'on emploie dans cette colonie, celui cependant qui y est le plus en usage, c'est un attelage de six mulets relevés toutes les heures ; & il n'en faut pas moins de soixante, pour soutenir la fatigue d'un moulin.

Leur nourriture, leurs remplacements, leurs harnois, les negres qui les soignent, ceux qui les conduisent, tous ces objets réunis, qui surchargent le propriétaire, deviennent absolument nuls pour ceux qui emploient l'air ou l'eau.

---

(1) Comme une espece de cave ; & on y adapteroit une pompe, pour éviter une main-d'œuvre pénible.

Croiroit-on néanmoins, tant l'habitude a de force, que plusieurs qui pourroient avoir des moulins à eau ne cherchent point à s'en procurer, & qu'aucun ne songe à se servir de l'air !

Le moulin proprement dit, quel que soit l'agent qui le meuve, est toujours le même. Il est composé de cinq cylindres verticaux, roulans sur des axes qui les enfilent. Trois d'entr'eux sont placés sur la même ligne & au-devant du moulin. Ils sont faits du bois le plus dur & revêtus d'une robe de fonte. Ils ont de trois à quatre pieds de hauteur sur quinze à seize pouces de diamètre ; & quoique leurs surfaces se touchent dans l'état de repos, on est toujours surpris, lorsqu'ils sont en mouvement, de la quantité de cannes qui passent entre ces surfaces dans un instant, entraînées d'un bout à l'autre avec tant de vitesse, qu'un negre peut à peine suffire à alimenter le moulin, & comprimées avec tant de force, que le mucilage même de la plante est entièrement exprimé, lequel est très-nuisible à la fabrication du sucre.

Les deux autres cylindres, non revêtus en fonte, & beaucoup plus petits que les trois

premiers, ne servent qu'à diriger & rejeter au dehors la canne une fois exprimée, que l'on appelle en cet état *bagasse* : ( 1 ) ils sont posés verticalement, derrière & joignant les trois autres.

Le vin de cannes descend par les surfaces des grands cylindres sur la table inférieure qui les appuie, garnie d'un rebord élevé dans tout son pourtour. Un petit canal y est adapté & porte la liqueur dans un grand réservoir.

Ce réservoir est une espèce de cuve en maçonnerie, pratiquée dans un bâtiment couvert où l'on fait le sucre, & voici en gros de quelle manière on s'y prend.

Quatre chaudières de fonte, établies sur un massif de maçonnerie, se joignant immédiatement, disposées sur la même ligne, & la première tenant au réservoir, composent ce que l'on appelle un équipage, & suffisent à la fabrication du sucre.

Lorsque tout est disposé pour cuire le vin de cannes, on ouvre la communication du ré-

( 1 ) Les bagasses sont portées dans des espèces de hangars, où elles sechent ; l'on s'en sert ensuite pour chauffer les fourneaux de sucreries.

fervoir à la premiere chaudiere pour la remplir ; on allume en même tems le fourneau , dont l'embouchure est en - dehors du bâtiment. Le foyer répond immédiatement au-deffous de la quatrieme chaudiere , & la chaleur se distribue aux trois autres , à proportion de leur éloignement , par le moyen d'un canal en maçonnerie qui regne le long & au-deffous des chaudieres.

La plus voisine du réservoir est donc la moins échauffée , la suivante l'est davantage , la troisieme encore plus , & la quatrieme , au-deffous de laquelle on entretient le feu , reçoit la chaleur la plus violente.

Si le vin de cannes ne renfermoit que deux substances , l'eau & le sucre , il suffiroit de le faire évaporer jusqu'à consistance d'extrait , pour obtenir tout le sucre qu'il contient : alors une seule chaudiere , avec un feu gradué , le meneroit à sa perfection. Mais il renferme un troisieme principe , beaucoup plus tenace que l'eau , dont il est difficile de le dépouiller entièrement , c'est le mucilage de la plante.

L'eau , le mucilage & le sucre font donc les trois substances qui le composent. Vous concevez que les doses de chacune & même leurs qualités varient à l'infini , suivant l'espece de

terrein qui a produit les cannes , suivant la faison qui les a vu croître , seche ou humide , brûlante ou tempérée.

L'art du raffineur consisteroit à bien démêler toutes ces choses , afin d'employer les procédés convenables ; mais il n'y a point d'ouvrages sur cette matiere , qui puisse éclairer les fabricans. Chacun d'eux fuit à peu près la même routine , & fait du sucre , tantôt beau , tantôt médiocre , quelquefois mauvais. Voici quels sont les procédés généraux.

Pendant que l'évaporation de l'eau surabondante au vin de cannes se fait dans la première chaudiere , on y jette quelques pincées de chaux vive pulvérisée. Cette chaux , en s'unissant à la partie mucilagineuse , produit une espece de savon qui surnage en forme d'écume & que l'on enleve continuellement avec des cuillers à longs manches , destinées à cet usage.

On transfere ensuite la liqueur de la première chaudiere dans la seconde , où le degré de chaleur plus considérable accroît l'évaporation & concentre le sirop de plus en plus.

Alors le raffineur attentif cherche à reconnoître par des signes que l'expérience a découverts ,

couverts, si la liqueur est suffisamment lessivée ; après quoi, le sirop est versé de la seconde chaudiere dans la troisieme, où il se perfectionne par l'évaporation seule & sans le secours des lessives.

De la troisieme on le verse dans la quatrieme, où le feu le plus vif acheve de le cuire.

Pour lors on en remplit des formes coniques de terre cuite, où on le laisse refroidir. Il s'y crytallise en peu de tems, prend une couleur jaunâtre, & c'est ce que l'on appelle du sucre brut.

Les procédés en usage pour le blanchir sont trop connus en Europe pour que je vous en donne le détail ; je vous dirai seulement qu'il est bien avantageux d'avoir assez de bâtimens & de negres pour lui donner cette perfection ; car le sucre brut ne se vend dans la colonie que moitié du prix de l'autre, & il s'en faut bien que ce dernier, par les manipulations qu'il exige & autres dépenses, occasionne une différence aussi considérable.

Ce calcul est certain & si connu de tous les habitans, que chacun d'eux augmente aujourd'hui ses bâtimens pour faire du sucre terré.

La bande du nord a donné l'exemple il y a bien des années ; celle de l'ouest le suit depuis quelque tems : mais celle du sud reste encore en arriere , faute de moyens pour les premieres avances.

Avant de terminer cette lettre , quoiqu'elle soit déjà bien longue , il faut que je vous fasse part d'une chose qui me paroît remarquable. Les cannes des terres du bas Limbé , cultivées le plus récemment , donnent un sucre brut , salé à un point considérable ; & le mélange naturel de deux saveurs si opposées en produit une troisieme qui est insupportable. Heureusement que le terrage dépouille entièrement cette sorte de sucre de tout le sel qui lui est uni & qui se précipite avec le sirop dans les vases que l'on place au - dessous des formes.

Les pluies & les arrosemens artificiels dessalent , d'année à autre , les terrains nouvellement conquis sur la mer , qui fournissent cette singularité. Mais il faut peut - être trente ans de culture pour les dépouiller entièrement de ce principe incommode.

Au surplus , la canne à sucre n'est pas la seule plante qui se ressent de la salure des fonds sur lesquels elle se développe. Plusieurs autres participent à cet inconvénient.

*Apperçu du produit annuel d'une sucrerie , d'après  
l'expérience de plusieurs anciens habitans.*

Un atelier de cent cinquante negres de tout sexe & de tout âge , employé sur le meilleur terrain, conduit avec intelligence , ne fournit guere au - delà de trois cents milliers de sucre terré par an. Il n'en fourniroit que moitié dans les terres médiocres. Les frais de mobilier, d'entretien & d'exploitation s'élevent dans le premier cas au tiers du produit , & à la moitié dans le second.

*Conclusion.*

Tous les frais d'établissement comptés , savoir , achat de la terre , des negres , du bétail , des outils , construction de bâtimens , &c. qui forment un très - gros capital , la meilleure sucrerie ne fauroit rendre , année courante , plus de quinze pour cent , & la médiocre plus de dix.





## L E T T R E X X V I I .

*S. Domingue 1782.*

**L**ES somptueux établissemens des plaines n'ont plus rien qui doive vous surprendre ; c'est pour ceux des montagnes qu'il faut réserver votre admiration. Mais prenez d'abord une idée de ce qu'elles étoient avant que les Européens eussent l'audace d'y pénétrer.

Les terres basses de la colonie, cultivées depuis long-tems, payoient généralement avec usure les frais d'exploitation, & personne n'avoit encore songé à tirer parti des montagnes. Leurs sommets élancés dans les nues, tantôt dans les brouillards les plus épais, tantôt dans les orages ; leurs croupes couvertes de forêts impénétrables, toujours humides, remplies d'insectes ; des multitudes de ravins escarpés, des pitons entassés, menaçans ; rien n'annonçoit une demeure faite pour les hommes, qui ne songeoient guere alors à la disputer aux animaux.

On apporta le café des isles du Vent, (1) & il fut l'époque d'une grande révolution.

Nombre de particuliers demanderent des concessions dans ces mornes réputés jusqu'alors inaccessibles, & l'on vit bientôt des forêts entièrement abattues, brûlées sur les lieux; du manioc, des bananiers & des cafiers à leur place, des cases & des habitans. O pouvoir de l'intérêt, où sont les obstacles qui peuvent t'arrêter!

Ces premières tentatives furent couronnées par des succès, & les succès firent naître de nouvelles tentatives.

Enfin l'émulation fut si considérable dans cette nouvelle branche de culture, qu'en moins de vingt ans l'on vit le quart de la superficie des montagnes en valeur; & aujourd'hui que tout est partagé, l'on y trouve des habitations en grand nombre, jusques dans les lieux les plus reculés; les unes assises sur des sommets, d'autres sur des croupes, d'autres à l'entrée des ravins; toutes dans des situations pittoresques, formant les unes pour les autres, dans

---

(1) Il n'y a guere plus de quarante ans qu'on le cultive à S. Domingue.

chaque petit canton , des points de vue très-agréables.

Plusieurs sont assez voisines pour que ceux qui les occupent puissent se parler & s'entendre sans sortir de chez eux ; un seul ravin les sépare , mais le plus souvent il faut le développer en entier pour se rendre de l'une à l'autre , à cause du grand escarpement de ses pentes.

On trouve d'ailleurs dans toutes ces montagnes autant de chemins qu'il est nécessaire pour le débouché des denrées & pour la communication réciproque des habitans. Ils sont en général d'une pente très-douce , mais trop étroits pour le passage des voitures : aussi tous les transports s'y font à dos de mulets.

Dans le quartier de la Marmelade , qui n'est pas cultivé depuis plus de vingt-cinq ans , les montagnes sont encore boisées ou plantées en cañiers jusqu'à leurs sommets , & recouvertes par-tout d'une couche de terre assez considérable. Il n'en est pas de même dans les montagnes plus anciennement cultivées , dont les croupes & les cimes abandonnées , épuisées , devenues infertiles , sont entièrement découvertes & hérissées de rochers en forme d'aiguilles.

C'est ainsi que la nature nous montre d'une manière trop sensible, que notre industrie, qui devoit toujours l'enrichir, l'anéantit dans quelques circonstances.

Comment l'homme, qui paroît si peu de chose sur le vaste théâtre de ses productions, peut-il opérer d'aussi grands changemens dans un laps de tems aussi court ?

Il faut, pour le concevoir, connoître la culture du caféier telle qu'elle se pratique ici.

Le propriétaire, après avoir fait abattre le canton de forêt qu'il y destine, met le feu aux arbres renversés, dont les cendres ajoutent à la fertilité de la terre. Alors il la fait applanir en gros, pour tracer les alignemens de sa plantation.

Les négres ouvrent des fossés sur ces alignemens, ils y plantent les jeunes caféiers & remplissent les trous.

Les soins de la culture consistent ensuite à sarcler les mauvaises herbes & à tailler les caféiers d'année à autre. Ils produisent dès la seconde.

On les espace plus ou moins, suivant la vigueur du sol. Les meilleures terres sont celles où on les plante à de plus grandes distances,

& l'on peut compter en général qu'il en entre de trois à cinq mille pieds par carreau, ( 1 ) jamais plus, jamais moins.

Là où ils sont en plus petit nombre, ils acquièrent plus de hauteur, plus de branches, & rendent aussi bien davantage.

La plupart des habitans ne sont point dans l'usage des pépinières. Ils préfèrent mal-à-propos la méthode longue & pénible de faire enlever par leurs negres les jeunes cafiers épars dans les anciennes plantations, que des graines tombées accidentellement ont produits; & ce sont ceux-là qu'ils replantent.

On distingue aujourd'hui dans les montagnes de S. Domingue, des cantons froids, d'autres tempérés, & d'autres fort chauds.

Les cafiers ne réussissent bien dans les premiers, qu'autant qu'ils se trouvent éloignés des forêts ( 2 ) & élevés au-dessus du lit des torrens, qui exhalent toujours beaucoup de

---

( 1 ) Même mesure que pour la plaine. Voyez la lettre précédente.

( 2 ) Un pied de cafier dans de pareils cantons, qui se trouve à l'ombre d'un arbre, perd ses feuilles en hiver & devient bientôt stérile.

vapeurs. Encore faut-il que les années ne soient ni pluvieuses, ni brumeuses ; & avec toutes ces conditions réunies , le café qu'ils produisent est d'une qualité inférieure & ne mûrit que très - tard.

Dans les cantons tempérés , les récoltes sont plus certaines , plus abondantes , & d'une meilleure qualité. Il n'y a que des accidens rares qui puissent les affecter. Cette heureuse température se rencontre pour l'ordinaire sur les terrains qui ne sont ni très - anciennement ni très - récemment en valeur.

La grande chaleur , accompagnée de sécheresse , que l'on éprouve dans le troisième climat , provient d'un sol trop découvert , comme il arrive dans les montagnes anciennement cultivées , où non - seulement il ne reste plus de forêts , mais à peine une couche très - mince de terre aride.

Il faut sur de pareils terrains des pluies presque continuelles , sans quoi peu ou point de récoltes ; & dans toute espèce de température , les fonds calcaires sont en général bien plus durables & plus fertiles que les autres.

Le caféier a plusieurs floraisons qui se succèdent , voilà pourquoi ses fruits ne mûrissent

pas dans le même tems. Aussi n'est-il pas rare dans certains mois de l'année , de voir sur la même branche , des fruits mûrs près de la tige , d'autres moins avancés à quelque distance , d'autres au - dessus qui commencent à se nouer , puis des fleurs nouvellement épanouies au sommet de la branche.

Dans les terrains les plus précoces , la récolte commence en août , & en septembre dans les plus tardifs.

Lorsque la cerise qui renferme le café est très - rouge , il est tems de la cueillir.

Les negres alors se mettent tous à la besogne. Ils commencent ensemble à une extrémité des plantations & cueillent toujours devant eux jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la fin.

Mais ils n'ont pas plus tôt fait cette première recherche , qu'ils reviennent à l'endroit où ils ont commencé , afin d'en enlever ce qui a mûri pendant qu'ils étoient ailleurs.

Ils parcourent donc le terrain de nouveau , en cueillant comme la première fois , & toujours reviennent sur leurs pas , jusqu'à ce que tout soit enlevé ; ce qui n'arrive qu'au bout de quatre mois.

A mesure que les cerises sont cueillies , on

les met dans des bassins pleins d'eau & on les y laisse tremper pendant quelques jours.

L'eau dissout le suc gommeux qui est renfermé dans leurs chairs, & les dispose ainsi à une dessiccation plus prompte.

Cette préparation faite, on les étend sur des plates-formes en maçonnerie, que l'on appelle *glacis*, destinées uniquement à les faire sécher à l'ardeur du soleil.

Après quoi on les met dans une auge circulaire pour y être exposées à la pression de deux meules en bois, ( 1 ) dont l'effort suffit pour briser les enveloppes, mais sans pouvoir endommager la fève.

On se sert ensuite de moulins à bras pour séparer les graines de leurs enveloppes, & l'on finit par le triage, qui consiste à éplucher les mauvaises. C'est le travail des enfans & des vieillards.

Après bien des informations prises sur les lieux, & quelques observations particulières

( 1 ) Ces meules sont placées de champ & circulent dans l'auge, par un mouvement adapté au centre du moulin. On emploie pour moteurs, l'eau, les mulets ou les nègres.

que j'ai eu l'occasion de faire moi-même, voici la meilleure notion générale que je puisse vous offrir sur le produit moyen d'une cafèterie.

Les meilleures terres que l'on plante ici en cafiers ne donnent pas plus de trente récoltes avant d'être épuisées. Les plus mauvaises de toutes en rendent quatre. La fertilité moyenne peut donc être portée à dix-sept récoltes. (1)

Supposons à présent qu'un particulier possède deux cents carreaux de terre d'une fertilité moyenne, & que son atelier soit composé de quatre-vingt esclaves de tout sexe & de tout âge.

Il pourra, d'après l'expérience commune, entreprendre l'exploitation de quarante carreaux à la fois.

(1) Un jeune cafier reprend rarement dans une terre défrichée depuis quelques années, parce que la première couche végétale n'y est déjà plus. L'ancien y subsiste cependant & donne plusieurs récoltes avant de périr.

Cette différence fait voir que la jeune plante a besoin d'une bonne terre pour former son premier établissement, tandis que l'autre déjà établie, accoutumée au sol & plus robuste, y trouve encore de quoi vivre,

Son terrain , au bout de quatre - vingt - cinq ans , auroit donc entièrement subi la fatigue de la culture & feroit épuisé.

Chaque carreau renferme quatre mille pieds de cafier, nombre moyen ; & chaque pied , produit moyen de tous les sites , peut rendre , année commune , une demi - livre de café.

Ainsi le revenu moyen du propriétaire feroit alors de quatre-vingt milliers de café & se répéteroit pendant quatre-vingt - cinq ans.

Il faudroit à présent pouvoir déterminer la valeur pécuniaire de la denrée. Mais sur quelles données s'appuyer ? Les variations qu'elle éprouve dans le commerce font trop fortes , trop inégales & trop subites , pour qu'on en puisse déduire quelque chose d'exact.

Le plus bas prix auquel on ait vu le café à S. Domingue , étoit de cinq fols la livre argent de France ; sur quoi le propriétaire payoit encore les frais de transport , qui s'élevoient au moins à cent fols par quintal.

Aujourd'hui il s'y vend jusqu'à 16 & 17 fols ; & cet éclair de faveur est en vérité bien nécessaire pour diminuer les dettes qui obèrent l'habitant des mornes sans qu'il y ait de sa faute , mais uniquement à cause du vil prix

auquel sa denrée s'est soutenue pendant bien des années.

Si l'on supposoit un prix moyen de huit sols la livre , frais de transport payés , on trouveroit qu'une cafétérie peut rendre de net le huit pour cent , pourvu toutefois qu'il n'arrive aucune maladie extraordinaire , ni sur les negres , ni sur le bétail.

Si les propriétaires de caféteries , malgré leurs travaux continuels & leurs soins infatigables , n'operent que des accroissemens lents dans leurs fortunes , en revanche ils ont déjà épuisé & bouleversé la moitié des montagnes qu'ils cultivent & changé totalement le climat de la colonie.

Quelques habitans de la Marmelade m'ont assuré qu'au commencement de leurs établissemens il ne se passoit guere de jours sans qu'ils eussent des orages pendant l'été , & des pluies pendant l'hiver. A présent , huit & dix jours s'écoulent , dans l'une & l'autre saison , sans qu'ils aient une seule goutte de pluie.

L'empressement des propriétaires de caféteries à défricher les forêts qui leur restent , fait craindre avec raison de voir toutes les montagnes de la colonie à nu & stériles dans une

cinquantaine d'années , & la plaine privée par là de quantité de fources & d'eaux courantes , comme de toutes les pluies dont elle est redevable à l'attraction des forêts , & qui font indispensables au succès de sa culture.

N'y auroit-il donc pas quelque moyen de remédier à la dévastation actuelle , sans diminuer les récoltes ? Voici quelques remarques à ce sujet.

On trouve ici tel pied de café , isolé & cultivé avec soin , qui rend , année commune , jusqu'à huit & neuf livres de café , sans aucune diminution pendant un tems considérable.

Ces exemples particuliers de fécondité , qui sont muets pour les propriétaires , aux yeux desquels ils se présentent chaque jour , ne l'ont pas été pour moi , qui n'avois point l'habitude de les voir.

Comment le même arbrisseau peut-il rendre , dans quelques circonstances , seize & dix-huit fois plus que dans d'autres ? Avec un peu de réflexion sur ce qui se passe , nous n'aurons pas de peine à le comprendre.

Les cafiers , dans les plantations en grand , très-voisins les uns des autres , ne sauroient prendre tout l'accroissement dont ils sont sus-

ceptibles. En second lieu, les farclaisons multipliées, qui y deviennent indispensables pour la destruction des mauvaises herbes, désunissent les molécules terreuses.

Elles sont pour lors entraînées par les eaux de pluie jusques dans le fond des ravins, & d'autant plus promptement, que les croupes sur lesquelles les plantations sont établies, ont pour l'ordinaire une pente très-escarpée.

Ainsi la première couche de terre, la plus productive, ne tarde pas à être enlevée, & jamais d'engrais qui la remplace.

Il n'en est pas de même des cañiers isolés, dont le produit est considérable. Ceux-là s'étendent en toute liberté & prennent un grand accroissement. Si leur pied se déchauffe, on y remet de la terre; l'engrais ne leur est point épargné, & ils ne sont jamais en souffrance.

Cependant on est encore bien éloigné de leur donner tous les soins qui pourroient accroître leur vigueur & les faire fructifier davantage. L'art de tailler le cañier est ici dans l'enfance. Cette pratique si avantageuse lorsqu'on l'emploie avec intelligence, n'est pas moins nuisible lorsque l'ignorance en fait usage. Or il n'est pas possible de tailler plus à contresens

sens que le font généralement les negres chargés de cette besogne ; & leurs maîtres le souffrent , ne pouvant leur apprendre ce qu'ils ignorent eux-mêmes.

Il y auroit sans doute bien des recherches à faire pour arriver à une bonne culture du caféier. L'on en est si loin encore , que je puis me permettre de vous expliquer en peu de mots celle que je voudrois que l'on essayât.

L'objet principal du propriétaire doit être à la vérité , de faire le plus grand revenu possible ; mais s'il peut en même tems le rendre durable , il remplit le vœu de l'état.

Supposons toujours son atelier composé de quatre-vingt esclaves. Au lieu d'entreprendre quarante carreaux à la fois , qui donnent un total de cent soixante mille pieds de caféiers & quatre-vingt milliers de produit , je voudrois qu'il n'en cultivât que quarante mille pieds sur une étendue de vingt carreaux.

Il faudroit alors que les croupes de montagnes sur lesquelles il établiroit ses plantations , fussent partagées en différens amphithéâtres paralleles les uns aux autres , depuis les crêtes jusqu'au fond des ravins.

Chacun de ces amphithéâtres auroit neuf

pieds de largeur ou environ , & feroit terminé par un petit mur vertical en pierre feche , qui s'appuieroit fur l'étage inférieur.

Ainsi chaque mur ferviroit à empêcher les éboulemens & à soutenir une communication facile pour les travaux journaliers & pour les récoltes.

Alors les cafters feroient espacés suffisamment pour pouvoir s'étendre , & leur petit nombre permettroit auffi de donner plus de foin à leur culture.

En ramaffant avec foin tous les engrais que l'habitation pourroit fournir , foit la dépouille même du café , foit le fumier des animaux , on en trouveroit affez pour donner de la vigueur aux arbres les plus foibles.

Si chaque pied de la nouvelle culture rendoit annuellement trois livres de café , produit moyen , ( 1 ) il y auroit une augmentation de moitié en fus dans fa récolte entière , & avec moins de travail peut-être qu'il n'en faut dans fon fyftème actuel d'exploitation , lequel d'ailleurs détruit tout en peu de tems ,

---

( 1 ) On peut raisonnablement l'espérer , d'après l'expérience dont j'ai fait mention.

tandis que celui que je propose offre un plan de culture permanente & une source bien plus féconde.

Les cultivateurs de cafiers trouveroient aussi de l'avantage à prendre de la graine chez leurs voisins pour former leurs pépinières, au lieu de se servir continuellement de celle de leur crû, ou plus souvent encore de jeunes cafiers qui se trouvent hors de rang dans leurs terrains; car le croisement des espèces est une condition reconnue nécessaire pour s'opposer à leur abâtardissement.

On pourroit aussi faire quelques tentatives pour planter de boutures. (1) Cette méthode, si elle réussissoit, éviteroit les frais d'une pépinière, sans être d'ailleurs onéreuse pour les cafiers en valeur, dont la taille annuelle fourniroit & au-delà, d'un canton à l'autre, tous les remplacements nécessaires.

Un propriétaire de caféterie est allé plus loin en ce genre. Ayant observé que le goyavier (2) prospéroit dans les terrains les plus

(1) Plusieurs habitans m'ont assuré l'avoir fait avec succès.

(2) Arbre fruitier si commun dans la colonie & si

arides , il essaya d'y greffer des branches de cafier ; mais il n'eut pas de succès complet. Peut-être cependant qu'en perfectionnant le procédé & en choisissant mieux la saison qu'il n'a fait , ( 1 ) on soumettroit le goyavier à la greffe.

Ce résultat seroit d'une si grande importance pour toutes les colonies , que chacune d'elles devroit multiplier les essais.

Alors les plus mauvais terrains que l'on est forcé d'abandonner aujourd'hui , ceux même qui sont entièrement pelés & épuisés depuis long-tems , rentreroient dans le domaine de la culture. Mais que cette tentative réussisse ou non , toujours me paroît-il indispensable , pour l'avantage de la colonie présente & à venir , de remettre en bois les montagnes abandonnées.

Les orangers , les citronniers , les goyaviers & beaucoup d'autres especes qui croissent aisément dans les plus mauvais terrains , seroient

---

vivace , que l'on ne peut parvenir à le détruire dans les lieux cultivés.

( 1 ) La plus favorable seroit l'hiver.

très-propres à former ces plantations nouvelles. Non-seulement ils fixeroient le peu de terre qui reste encore dans ces lieux infertiles, mais ils le bonifieroient & l'augmenteroient par leurs dépouilles annuelles, & le disposeroient ainsi à de nouvelles productions.

Le gouvernement pourroit exiger en conséquence, que tout propriétaire de caféterie qui exploite trente carreaux de terre en cafiers, en replantât un demi tous les ans de cette maniere dans les lieux déjà épuisés, & chacun à proportion.

La charge ne seroit pas trop forte pour le cultivateur, puisque trois à quatre cents pieds d'arbres suffiroient par carreau.

Et tel parti que l'on embrasse, il est absolument nécessaire d'apporter un grand changement à la culture présente, si l'on veut que S. Domingue rende encore du café dans cinquante ans d'ici.

La prospérité momentanée de cette colonie a trouvé jusqu'à présent plus d'admirateurs que de critiques. Mais ceux qui percent dans l'avenir, ne peuvent s'empêcher de la regarder comme très-précaire & digne, sous ce point de vue, de toute l'attention du gouvernement.

A voir l'empressement avec lequel tous les propriétaires , dans les mornes sur-tout , épuisent la portion de terre dont ils jouissent , on croiroit qu'un ennemi les menace de s'emparer incessamment de leurs héritages.

Mais , pour conserver les mêmes revenus avec de moindres dépenses , sans rien dévaster , ils auroient besoin de lumieres , & le gouvernement peut leur en fournir , en formant à ses frais des établissemens pour la culture des cannes à sucre ; d'autres pour celle de l'indigo ; d'autres enfin pour celle du café ; tous distribués convenablement dans les différens quartiers de la colonie. Je suppose qu'ils seroient dirigés par des hommes de mérite , auxquels on donneroit des appointemens & toutes les facilités nécessaires pour faire de nouvelles expériences , tendantes à la perfection des cultures dont ils seroient chargés.

Celui d'entr'eux qui seroit quelque découverte importante , seroit récompensé par quelque marque d'honneur.

La chambre d'agriculture auroit l'inspection de ces établissemens , présidée par le gouverneur & l'intendant ; & les habitans , outre les lumieres qu'ils y puiferoient eux-mêmes , pour-

roient y envoyer en apprentissage les negres les plus intelligens , dont ils voudroient faire des commandeurs.

Ou je suis bien trompé , ou la colonie en retireroit le plus grand fruit ; & le roi n'y mettroit pas du sien , pour peu que l'administration fût bonne.

Revenons particulièrement aux montagnes.

Ce ne sont pas les riches qui y ont fixé leur domicile. Ces demeures , trop éloignées des jouissances multipliées de la vie , ne pouvoient tenter l'opulence. Elles ont été la ressource des hommes actifs & industrieux , qui ne désespèrent point d'arriver à la fortune , en commençant avec de foibles moyens.

Les blancs y sont en grand nombre & y possèdent les plus belles habitations. Mais on y trouve aussi quantité de familles de sang mêlé , des mulâtres & negres libres qui semblent s'être cachés dans ces solitudes pour éviter le mépris que les Européens prodiguent à leurs semblables dans des lieux plus habités.

Tous cultivent quelques petites portions de terre , du produit desquelles ils subsistent. Ils ont , suivant leurs facultés , plus ou moins d'esclaves ; mais en général ils sont mal-aisés.

On a remarqué depuis long-tems , qu'il y avoit dans les montagnes de tous les pays plus de bonhommie , des mœurs plus simples & plus pures , que dans les plaines.

S. Domingue ne fait point exception à cette remarque. Le luxe , l'ambition , l'oïfiveté & la mollesse , corrupteurs adorés de ses villes & de leurs alentours , n'existent point ou très-peu pour l'habitant des montagnes.

Eloigné de la demeure des vices , l'exemple ne fauroit l'entraîner. Il vit tranquillement sur sa terre & ne s'occupe que de ses récoltes. Aucun objet de tentation , étranger à ce qu'il possède , ne vient s'offrir à lui & réveiller sa cupidité. Ne voyant d'hommes que ses esclaves , il ne peut faire que des comparaisons avantageuses au sort dont il jouit.

Un air plus pur & plus tempéré que dans les plaines , entretient sa santé. Tout concourt enfin à sa satisfaction , lorsque sa petite fortune augmente annuellement & lui donne l'espérance de revoir bientôt sa patrie.

Les établissemens des mornes sont proportionnés à la foiblesse des biens. La plupart des maisons de propriétaires y sont petites & construites en bois , assez solides cependant

pour le tems qu'elles doivent être habitées. Les propriétaires y vivent avec beaucoup d'économie, & le peu de largeur des chemins les oblige heureusement de renoncer à un luxe de voitures très-dispendieux.

Les negres paroissent y jouir d'un meilleur sort que dans la plaine. Peut-être au surplus que l'espece de dépendance où sont les maîtres de leur bonne volonté à cause de la foiblesse des atteliers, la crainte de perdre par la désertion une partie trop sensible de leur fortune, de compromettre leur vie même dans ces lieux isolés, sans autre appui que l'opinion; peut-être, dis-je, que toutes ces raisons réunies contribuent à y faire traiter les esclaves avec plus d'humanité. Quoi qu'il en soit du motif, le fait existe, & voilà l'essentiel.

Ils ne sont pas sujets, comme dans la plaine, à manquer de vivres; parce qu'ici le terrain étant moins précieux, on leur en abandonne davantage. Moins débauchés que ceux qui vivent au voisinage des villes & bourgades, ils sont aussi plus d'enfans; on connoît même plusieurs cafétérias, où les naissances remplacent les morts.

Un ancien préjugé fait croire encore que

la température des montagnes est nuisible aux negres. Ils paroît au contraire, qu'ils y vivent mieux portans & plus long-tems que dans la plaine. La fraîcheur qui y regne quelquefois, que l'on croit si redoutable pour eux, ne les empêche pas de s'exposer à l'air libre pendant la plus grande partie de l'année, avec une simple chemise & une culotte de grosse toile, sans en être incommodés. Ils ont à la vérité besoin de vêtemens un peu plus chauds pendant les mois de novembre, décembre, janvier & février.

L'humidité excessive des mornes, qui faisoit périr beaucoup de negres lors des premiers établissemens, n'existe plus depuis bien des années. La destruction ou l'éclaircissement des forêts ont même tellement changé le climat de ces montagnes, que l'athmosphère, au lieu d'y être trop humide en général, sera bientôt trop sèche pour la végétation. Il reste cependant quelques petits cantons parmi les plus nouvellement défrichés, où l'humidité de l'air est très-considérable; les negres, dans ceux-là, sont sujets à quelques attaques de scorbut. Le remede alors est de les envoyer en plaine.

La plupart des montagnes de S. Domingue

font si escarpées , que leurs croupes ressemblent à des précipices : aussi ne faut-il pas bien des années de culture pour les dépouiller de la terre végétale qui les recouvre.

Celles dont le sol est calcaire , fournissent les bois les plus durs & les plus précieux , tels que l'acajou franc , le bois rose , l'amandier , le bois de fer , &c.

Les autres produisent beaucoup d'arbres d'une qualité inférieure , tels que le bois trompette , le figuier maudit , le fucrier , différentes fortes de palmistes , & d'autres especes de bois blancs , mous & peu propres aux constructions.

Quoiqu'il tombe encore dans le quartier de la Marmelade une énorme quantité d'eau , (1) les ravins y sont si multipliés & les pentes si brusques , que les pluies n'ont pas le tems de pénétrer la terre : il arrive de là que les sources n'y sont pas à beaucoup près aussi communes que dans nos montagnes d'Europe.

---

(1) Quelques expériences que j'ai commencées sur les lieux & qu'un habitant a eu la complaisance de suivre pendant plusieurs mois , me font estimer à plus de cent quatre-vingt pouces la quantité d'eau qui tombe annuellement sur ces montagnes.

Parmi les plantes indigenes des montagnes de S. Domingue que j'ai parcourues , on trouve très - communément :

Le jalap , dont les propriétés sont bien connues.

Le baume du chasseur , plante rampante , qui croît sur les rochers humides. Ses feuilles ressemblent à des lentilles encore vertes ; elles renferment un suc résineux , très - odorant & très - efficace pour les plaies. ( 1 )

Une sorte de fougere , dont les tiges servent de calumets aux negres & à différens peuples sauvages du Nouveau-Monde.

Plusieurs especes d'herbes à rafoir , qui coupent les chairs à travers les vêtemens.

Le sucrier de montagne , arbre de moyenne grandeur , qui fournit un baume résineux très-suave , & qui n'est peut-être pas inférieur à celui du Pérou pour la guérison des plaies.

Le bois de gayac. Il est si connu , qu'il suffit de le nommer.

( 1 ) Il est trop peu connu en Europe , où l'on pourroit s'en procurer , en le faisant dissoudre par le tafia jusqu'au point de saturation. Alors il deviendroit transportable sans rien perdre de ses propriétés salutaires.

Un herboriste s'étendrait davantage sur ces détails ; mais j'aime mieux m'arrêter que de vous donner des descriptions imparfaites.

Les pâturages du quartier de la Marmelade & des cantons voisins font encore assez fournis , quoiqu'établis dans des lieux épuisés par la culture.

Les pluies fréquentes & la grande humidité de l'air y suppléent fans doute à l'aridité du sol, en favorisant la germination des graines.

Cette humidité est telle , que l'évaporation moyenne de l'eau commune n'a été que de trois quarts de ligne par vingt-quatre heures , pendant plusieurs jours de suite que je l'ai observée , avec une chaleur moyenne de 20 degrés. ( I )

Ainsi l'athmosphère de ce petit canton est

---

( I ) Avec un degré de chaleur presque égal , j'ai trouvé deux lignes d'évaporation en Europe. Cette différence prouve évidemment que ces fortes d'expériences ne font point propres à déterminer la quantité absolue de l'évaporation pendant un tems donné & avec un degré de chaleur déterminé ; il me semble qu'on les emploieroit plus avantageusement à la comparaison des degrés plus ou moins considérable d'humidité dans les différentes athmosphères.

habituellement si fort chargée de vapeurs aqueuses, qu'elle a de la peine à en recevoir davantage. Sa transparence n'en paroît cependant point altérée ; & quoique les hommes qui y vivent ne jouissent pas généralement d'une aussi bonne santé que ceux qui habitent d'autres montagnes de la colonie plus découvertes, ils sont cependant encore plus vigoureux que les habitans de la plaine. D'où l'on peut conjecturer que l'air qu'ils respirent n'a d'autre inconvénient qu'une humidité par excès, moins nuisible apparemment que les différens *gas* qui se mêlent avec celui de la plaine, fournis abondamment par les terres basses & aquatiques & par une multitude de végétaux en putréfaction.

Les plus grands froids de l'hiver ne sont jamais assez considérables dans ces montagnes, pour altérer sensiblement les productions qui exigent un climat chaud. ( 1 )

---

( 1 ) Douze degrés au-dessus de la glace est le point le plus bas auquel on y ait observé le thermometre de Réaumur pendant tout un hiver. Encore étoit-ce au point du jour, car à midi le thermometre monta à 17 d. Les observations du barometre & du thermometre, que j'ai faites sur ces montagnes & calculées

On y cultive avec succès plusieurs plantes potageres d'Europe , mais elles n'y donnent point de graines. On parvient aussi , à force de soins , à y élever des pommiers , poiriers , pruniers , cerisiers , pêchers , abricotiers. Mais ces fortes de cultures ne sont tentées que par un très - petit nombre d'habitans.

Il y a peu d'oiseaux dans les montagnes que j'ai parcourues , malgré l'abondance de fruits & d'insectes qu'ils trouvent dans les forêts , & le repos où on les laisse. Peut-être que les Indiens chassés par les Espagnols à l'époque de la découverte de l'isle , obligés ensuite de se retirer dans les forêts & d'y vivre de leur chasse , en ont détruit plusieurs especes.

Le cochon marron commence aussi à y devenir fort rare. Quelques habitans prétendent que l'on y trouve des singes ; mais cela n'est point prouvé.

Les couleuvres , de même que les lézards ,

---

suivant la méthode de M. Duluc , m'ont donné au résultat , une hauteur moyenne de trois cents cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. D'autres s'élevent encore par-dessus celle-ci : je ne les ai point mesurées , mais elles m'ont paru presque doubles en hauteur.

y font très - multipliées & n'ont rien de dangereux ; mais c'est principalement dans le grand nombre & la variété des insectes que la nature étale ici toute sa magnificence. Quoique les jours ne soient que de quelques minutes pour la plupart d'entr'eux & la vie de quelques jours, il y en a sans cesse sur pied des quantités si prodigieuses , que l'on en voit sur toutes les plantes , sur toutes les fleurs , sur tous les fruits ; tandis qu'un nombre peut-être plus grand voltige encore dans les airs.

— Ceux qui veillent pendant le jour , ne sont pas plus tôt couchés avec le soleil , que d'autres se réveillent , sortent de leurs gîtes & se mettent en campagne. Chaque espece alors fait entendre ses cris , & cet assemblage confus d'une multitude de voix clapissantes produit un charivari épouvantable qui dure toute la nuit.

Ces fêtes nocturnes sont toujours éclairées par des réverbères ambulans , dont les lumières réunies égalent souvent celle de la lune.

L'insecte (*cucuju*) qui la répand , est un scarabée de couleur brune , long d'un pouce & gros comme le doigt. Il a deux phosphores dans la partie antérieure de la tête , que l'on prendroit

prendroit pour des yeux enflammés. Il en porte un troisième au - dessous de son corcelet, qui est beaucoup plus considérable que les deux autres ensemble, mais caché par une écaille lorsque l'insecte est sans mouvement. L'écaille se dégage & laisse paroître le phosphore aussi-tôt que l'insecte marche ou qu'il prend son essor dans les airs ; d'où l'on pourroit conjecturer qu'il lui sert de flambeau.

Quand je dirois que chacun d'eux porte trente fois plus de matière lumineuse qu'un ver-luisant d'Europe, je ne croirois pas exagérer.

Je l'ai enlevée à plusieurs ; & après l'avoir étendue sur du papier, elle y brilloit pendant deux ou trois minutes, puis se dissipoit entièrement.

La clarté que répandent les *cucujus* est si vive qu'on la distingue au plus grand jour. Mais pour l'appercevoir alors, il faut les agiter violemment ; car ils ne veillent que la nuit, & pendant leur sommeil leurs feux sont éteints.

Les negres & négresses savent bien mettre la lumière de ces insectes à profit. Ils s'en servent pour éclairer leurs cases, & l'on en fait le même usage dans les maisons les plus riches de la colonie, où il y a des enfans au berceau :

on renferme ces mouches dans des bocaux de verre blanc , au nombre de trois ou quatre , qui fuffifent pour éclairer une chambre. On évite par - là l'accident du feu pendant le sommeil des nourrices.

Un infecte particulier aux montagnes de S. Domingue , qui y est connu sous le nom de *rakado* , mérite assurément d'être remarqué , malgré sa petitesse extrême ; il égale à peine la grosseur d'un ciron , & il fait cependant plusieurs morsures dans un instant. A ces morsures succedent des ampoules accompagnées de douleurs & de démangeaisons qui ne se dissipent qu'au bout de plusieurs jours.

Sans doute que le venin ( 1 ) de ce petit animal est bien actif , puisqu'une quantité imperceptible à la vue simple produit de pareils ravages.

La vipere d'Europe , les serpens à sonnettes de la Virginie n'ont rien de comparable. Si le *rakado* , sans changer de nature , parvenoit jamais à la grosseur d'une mouche ordinaire ,

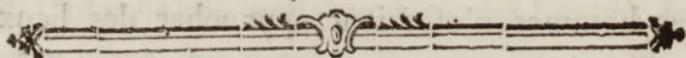
( 1 ) Les acides en font le remede. Il est donc d'une nature opposée à celui de la plupart des animaux venimeux.

les hommes n'oseroient approcher des lieux qu'il habite.

Le cheval , le taureau , l'âne , le mouton ; le chien & le chat sont les animaux d'Europe qui ont bien réussi dans les montagnes de S. Domingue. On y voit aussi des pigeons , des poules & des canards.

Les mulets du pays ne sont pas généralement de belle espèce ; & c'est bien la faute des habitans , qui se contentent d'ânes de la plus petite taille , pour en faire des étalons. Ce mauvais choix est d'autant moins excusable de leur part , que le mulet est le seul animal qu'ils emploient au moulin & au transport des denrées.





## L E T T R E X X V I I I .

*S. Domingue 1782.*

**L**A plupart des défrichemens font faits , le climat de S. Domingue est uniforme , & la quantité des denrées coloniales varie fort peu d'une année à l'autre. Il n'en est pas de même de leur valeur dans le commerce , qui dépend d'une infinité de causes non permanentes , dont l'énumération feroit plus longue à faire que difficile à comprendre.

Cependant on peut évaluer fans erreur notable , une récolte moyenne de S. Domingue convertie en argent , à 80,000,000 liv. argent de France ; comprenant dans cette somme jusqu'au prix des denrées de la colonie , qui font l'objet du commerce interlope , & dont les Américains de la Nouvelle-Angleterre ont eu jusqu'à présent la meilleure part.

Les impositions du roi s'élevent de 7 à 8 millions.

Les frais de régie , aux deux tiers de cette somme pendant la paix , souvent au double

pendant la guerre ; & l'excès du produit total de la colonie sur la consommation , à 12,000,000 l. qui font le partage de l'industrie.

Ce tableau en grand ne m'a pas été donné pour être d'une exactitude parfaite , mais suffisante. Le suivant n'est pas moins digne de votre confiance , étant puisé dans la même source.

Il concerne la population qui est de trente-cinq mille blancs , de seize à dix-sept mille affranchis & de trois cents trente mille esclaves. Il est vrai que le dénombrement de ces derniers , fait à l'intendance , s'éleve à peine à trois cents mille. Mais chacun fait bien ici que plusieurs propriétaires , afin de diminuer leurs corvées & leurs impositions , n'accusent pas tous les negres qu'ils possèdent.

C'est même d'après l'expérience très-ancienne de l'un d'eux , que j'augmente d'un dixieme le nombre des esclaves imposé réellement.

Quant à l'administration de la colonie , rien pour moi n'est plus difficile à examiner. Il faudra donc vous contenter d'un mot sur cet objet.

Un gouverneur & un intendant la dirigent,

Ils sont à la tête de deux conseils supérieurs, l'un établi au Cap, & l'autre au Port-au-Prince. ( 1 ) La prépondérance du gouverneur, dont l'autorité suprême s'étend sur toutes les parties, est très - considérable.

Et quand même l'intendant parviendrait à balancer son pouvoir, l'administration n'en feroit pas moins telle que la cour peut le souhaiter, puisque l'un & l'autre chef tenant d'elle immédiatement ses fonctions, ne peut que concourir à ses vues.

Si l'autorité du gouverneur est très-étendue, les lumières dont il a besoin devroient l'être également. Il faut qu'il embrasse à la fois l'agriculture, le commerce, la jurisprudence, la défensive de l'isle, sa police intérieure & tout ce qui a rapport à la marine. Il n'y a point de ministère en Europe qui exige autant de connoissances. On ne sauroit donc apporter trop d'attention au choix des hommes qu'on destine à ces fortes de places.

Du moins faudroit-il prolonger la durée ( 2 )

( 1 ) Chef-lieu de la colonie, quoique le gouverneur & l'intendant résident au Cap pendant la guerre.

( 2 ) Elle n'est que de trois ans.

de leur commandement , parce que si quelque chose peut suppléer au défaut de connoissances acquises , c'est l'expérience.

Mais à peine un gouverneur est-il au fait de sa mission , qu'il doit retourner en France. Quel intérêt prendroit-il aux affaires & de quoi le rendra-t-on responsable ?

Des mutations fréquentes pouvoient être nécessaires autrefois ; mais elles sont très-désavantageuses aujourd'hui que l'on n'a pas de rébellion à craindre.

La coutume de Paris & le code noir sont les loix écrites de la colonie. Il est surprenant qu'elle n'ait point encore d'ordonnance concernant les eaux & forêts. Elle pouvoit s'en passer dans le principe de son établissement ; mais aujourd'hui , que la plupart des défrichemens sont faits & que l'industrie emploie les eaux courantes à différens usages , souvent il s'éleve des contestations à ce sujet ; & l'on voit tel particulier , parce qu'il s'est emparé le premier d'un ruisseau dont le quart suffiroit à ses besoins , ne pas permettre cependant que d'autres en détournent le moindre filet.

On conçoit aisément combien cette anarchie produit de querelles , d'inimitiés & de dom-

mages à l'agriculture. Les plaintes en pareil cas vont au gouverneur ; mais pour qu'il pût décider avec connoissance de cause , il faudroit souvent qu'il se transportât sur les lieux , & il n'en a guere le loisir. L'arbitraire d'ailleurs ne vaudra jamais des loix fixes , déjà éprouvées dans un grand royaume,



## L E T T R E X X I X.

S. Domingue 1782.

L E S opinions ont été partagées de tout tems au sujet des moyens à employer pour la défense de cette colonie ; & les choses sont encore au point que l'on ne peut connoître le système qui a prévalu.

Peut-être que cette incertitude de fait est une suite des difficultés de la question. Quelque vraisemblable que soit cette idée, elle ne m'empêchera pas de vous faire part des miennes.

Il me semble d'abord que tous les systèmes de défense proposables se réduisent à trois ; savoir, la *marine*, les *milices du pays*, & les *forts avec garnison à poste fixe*.

1<sup>o</sup>. La *marine* seroit sans doute suffisante, si l'on pouvoit se promettre dans tous les tems une prépondérance qui en imposât aux ennemis. Mais quelles énormes dépenses ! On est surpris, en y réfléchissant, que ce moyen ait été proposé sérieusement. Je me serois même abstenu de vous en parler, si je n'entendois pas dire tous les jours, qu'il ne faut que de la *marine* pour défendre les colonies.

2°. Si l'on confioit aux milices seules la défense du pays, seroit-il en sûreté? ( 1 )

Composées de François, c'est assez faire l'éloge de leur courage. Mais en corps d'armée, le courage ne suffit point ; il faut de l'ensemble & de la discipline.

Or ces milices ne s'assemblent qu'une fois le mois, pour passer les revues des commandans de quartiers. Jamais elles ne manœuvrent ; quelle figure feroient-elles en présence de vieilles troupes aguerries ? Le parallele n'est pas soutenable.

La Suisse n'a que des milices pour sa défense, il est vrai ; mais elles sont exercées. Le pays d'ailleurs, peu fait pour exciter la cupidité, presque impénétrable, est encore couvert par l'amour de la liberté.

S'il falloit d'ailleurs ici faire entendre la générale à soixante & quatre-vingt lieues de distance, en plaine & jusques dans les mornes les plus reculés, l'ennemi n'auroit-il pas le loisir de former en paix ses premiers établissemens ?

---

( 1 ) Tous les habitans généralement quelconques, blancs, mulâtres ou negres libres, y sont enrôlés.

Or les premiers établissemens sur une côte dénuée de fortifications sont presque toujours décisifs. Ne seroit-ce pas aussi abandonner la colonie au brigandage des negres, si on les laissoit sans maîtres pour les réprimer, & avec la connoissance d'un ennemi à proximité, qui favoriseroit leurs désordres? Voilà bien des objections contre ce second système de défense, & je ne vois guere ce que l'on peut y répondre.

Ceux qui ne rêvent que gibernes & fusils, & qui voudroient qu'on mît l'univers en troupes réglées, trouvent tout simple d'exercer les milices de S. Domingue, à peu près comme l'on exerce les troupes ordinaires. Ils ont alors en tout tems, dans la colonie, une armée de douze mille hommes, qui ne coûte rien au roi.

Ce résultat sans doute est imposant: mais le soldat, dans l'habitant de S. Domingue, ne doit-il pas être habituellement subordonné au négociant ou au cultivateur, qui ne sont jamais moins utiles à l'état que lorsqu'ils se livrent à des fonctions militaires?

Difons même que les minuties de la discipline que l'on commence à introduire parmi eux, ont dans ce cas particulier une application des plus fausses & d'une dangereuse conséquence.

N'est-il pas absurde, par exemple, d'envoyer en prison (& cela se fait aujourd'hui) un habitant dont la présence sur ses biens est très-nécessaire, parce qu'il aura paru une fois à la revue sans baïonnette, ou bien avec des cartouches sans balles ?

C'est assurément bien mal interpréter l'institution des milices de S. Domingue, que de les considérer sous ce point de vue sévère, qui ne convient qu'à des troupes réglées, dont les seules fonctions utiles à l'état, jusqu'à présent du moins, ont été de se préparer sans cesse à la guerre. Il faut plutôt les voir comme un établissement politique, duquel résulte principalement la police intérieure de la colonie.

Cette police est partagée entre les commandans de quartiers, qui correspondent avec le gouverneur, & qui par cette raison, autant que par celle de l'autorité immédiate dont ils jouissent, devroient être choisis parmi les hommes les plus notables & du plus grand mérite.

Mais l'on se plaint avec raison, que ceux qui obtiennent ces sortes de places ( 1 ) sont

---

( 1 ) Elles sont sans appointemens & sans émolumens quelconques.

quelquefois peu capables & même peu dignes de les remplir.

Les uns , dont les affaires sont dérangées , s'en servent comme de sauve-garde pour se mettre à l'abri de toute espece de poursuites juridiques ; d'autres abusent de leur autorité & de la confiance du gouverneur , pour vexer impunément des propriétaires respectables. Il faudroit donc remédier à ces inconvéniens par un meilleur choix. On le peut aujourd'hui , on ne l'auroit pas pu il y a quelques années : je vous en dirai la raison.

En 1763 , les habitans de S. Domingue consentirent à payer une somme annuelle , qu'ils paient encore à présent , pour être affranchis de la milice ; & la milice fut supprimée.

Peu d'années après , la cour de France jugea à propos de la rétablir sans effacer l'impôt ; & le mécontentement fut si général , qu'il fallut user de violence pour la remettre sur pied.

Les principaux habitans refuserent à cette époque les premieres places , aimant mieux être simples soldats : l'on fut donc obligé de les profiter.

Cette composition bizarre fut nécessaire alors ; mais aujourd'hui , que tout est calme , on peut choisir , & il est tems de le faire.

Je ne m'arrêterai point à discuter si la cour de France étoit fondée ou non à rétablir les milices de S. Domingue sans annuler l'impôt; ces sortes de matieres sont fort délicates, & sujettes à des discussions de raisonnemens interminables; il n'y a que le fait qui puisse les bien décider. Mais l'enrôlement des habitans de S. Domingue en corps de milices me semble politiquement avantageux pour la tranquillité de la cour comme pour la police intérieure de l'isle, & ce n'est pas peu de chose. Sans doute que, dans un cas d'invasion, l'on pourroit encore tirer parti de ces troupes, tant indisciplinées soient-elles; cependant il faut bien se garder de leur confier exclusivement la défense de la colonie.

Quelques positions bien choisies & fortifiées, où l'on tiendroit garnison en tout tems, que l'on doubleroit en tems de guerre, composent le troisieme systême de défense qui me paroît le plus avantageux de tous, le plus solide & le plus praticable.

Je n'appellerois pas un fort le chétif établissement de *Picolet*, ( 1 ) quoiqu'il en porte le

---

( 1 ) Il est au pied d'un morne, à l'entrée de la rade du Cap.

nom ; bien moins encore toutes ces batteries de côte , qui peuvent à peine arrêter un corsaire. Mais un fort , comme je l'entends ici , n'existe point à S. Domingue. Ce seroit une enceinte bastionnée , avec de bons revêtemens , des fossés & sur-tout un chemin-couvert. On y pratiqueroit des souterrains à l'épreuve de la bombe , capables de recevoir les hommes & les munitions. Alors il faudroit un siege en regle ; & les sieges ne sont pas faciles à faire en Amérique , tant à cause de la chaleur & de l'intempérie du climat , que par la difficulté d'y rassembler des armées nombreuses.

Quels seroient à S. Domingue les emplacements les plus convenables pour les forts que je propose ?

Un ancien gouverneur de la colonie , plus zélé qu'éclairé pour le service du roi , ne vouloit qu'une place forte dans l'intérieur de l'isle , pour s'y retirer en cas d'invasion & faire de là des incursions sur les établissemens ennemis.

Mais celui qui , dans une isle , est le maître de la mer , tient à coup sûr la clef de toute espece de munitions & des richesses de la colonie. L'abondance est de son côté , la disette de l'autre.

C'est donc sur les ports les plus fréquentés qu'il convient d'asseoir la défense ; & pour se renfermer dans de justes limites , on peut réduire à quatre le nombre de ceux qu'il est à propos de fortifier à S. Domingue.

Le Cap est sans contredit le plus important de tous , tant à cause de sa situation , que par la grande étendue de ses affaires. Vient ensuite le Port - au - Prince ; après quoi le môle Saint-Nicolas , plus encore pour empêcher l'ennemi d'en jouir avantageusement , comme il fit dans la dernière guerre , que pour toute autre raison. Le quatrième enfin , dans la partie du sud , c'est - à - dire , aux Cayes S. Louis.

Un fort pour quinze cents hommes de garnison me sembleroit suffisant au Cap. Un second , pour douze cents au Port - au - Prince , & les deux autres construits pour huit cents hommes chacun , seroient proportionnés à leur importance.

Total des garnisons. . . . . 4300 hommes.

Les régimens du Cap & du Port - au - Prince auroient habituellement la garde de ces forteresses ; on les doubleroit en tems de guerre , & les garnisons seroient completes.

L'état, en adoptant ce système de défense pour toutes ses colonies, ne seroit plus obligé de s'épuiser durant la guerre pour les remplir de troupes nationales, qui succombent par milliers à la maligne influence du climat. Tranquille de la sorte, avec peu de monde & de dépenses, sur le sort de ses possessions les plus éloignées, il dirigeroit en quelque façon la guerre comme il voudroit, & seroit d'autant plus redoutable en attaquant, que le soin de sa propre défense ne détourneroit aucune partie de ses forces.

Mais pour nous assurer encore mieux de la bonté de ce système, rappelions - nous ce qui s'est passé depuis peu sous nos yeux.

Si S. Cristophe, qui vient d'être pris avec beaucoup de peine, avoit eu un fort de médiocre résistance, au lieu d'une mauvaise enceinte sans chemin - couvert, l'armée Française qui l'assiégeoit auroit été obligée à coup sûr d'en lever le siège, puisque, malgré le pitoyable état de cette bicoque & les secours que la mer fournissoit à l'assiégeant, celui-ci commençoit si fort à désespérer de la réussite, que le mauvais succès tenoit à quelques jours de résistance.

*Conclusion.*

C'est en Amérique principalement , que les places fortes doivent jouer le plus grand rôle , parce que les armées ne peuvent y être que très - foibles , encore coûtent - elles prodigieusement à transporter & à nourrir ; parce que les travaux des sieges y sont bien plus fatigans qu'en Europe , & les remplacemens des morts impossibles. De sorte que , pour peu qu'un siege y traîne en longueur , on doit le regarder comme manqué & en pure perte pour celui qui l'a entrepris.

Mais si le siege d'un seul fort est une opération majeure en Amérique , croit - on qu'un ennemi osât jamais en entreprendre plusieurs , comme il faudroit qu'il fit pour s'emparer de la colonie de S. Domingue ?



## L E T T R E   X X X .

*S. Domingue 1782.*

**E**N parcourant quelques minutes de mes lettres précédentes, un scrupule s'éleve en moi ; non que j'aie voulu altérer la vérité dans aucune, mais à cause des interprétations injurieuses au caractère des habitans de S. Domingue, que mes différentes remarques pourroient faire naître, & d'autant plus facilement qu'un ancien préjugé les peint déjà en Europe, surtout dans l'intérieur des terres, sous des traits aussi désagréables qu'infideles. Permettez-moi donc de retoucher ce tableau, & de ne laisser, s'il est possible, dans votre esprit aucune incertitude sur l'opinion raisonnable que l'on doit avoir en général des Européens établis dans les colonies d'Amérique. ( 1 )

Il est premièrement très-faux qu'elles soient peuplées du rebut des métropoles, comme on

( 1 ) Ils se ressemblent dans toutes, à peu de chose près.

le croit assez communément dans l'éloignement des côtes. Il est même assez rare d'y rencontrer des hommes flétris dans leur patrie , parce qu'ils y seroient bientôt démasqués & ne trouveroient d'emploi nulle part.

Autrefois on pouvoit regarder l'Amérique comme l'égoût de l'Europe ; mais la culture & l'établissement fixe du commerce ont tout changé , & l'on peut dire aujourd'hui avec raison , que la population des isles ne s'est pas moins épurée que l'air qu'on y respire.

Pourquoi donc , me direz-vous , toutes ces cruautés exercées envers les esclaves ? Des humains peuvent-ils se dénaturer à un tel point ? Oui , lorsqu'un méchant gouvernement l'exige. C'est lui seul , c'est l'esclavage qu'il faut accuser. Il est odieux en soi & contre nature ; il faut donc , par une juste conséquence , des moyens odieux & contre nature pour le maintenir.

La douceur envers des esclaves dont on veut trop exiger , implique contradiction avec l'objet qu'on se propose. Celui qui essaieroit ce mobile en pareil cas , seroit bientôt ramené à une sévérité excessive.

Mais la plupart des propriétaires d'Amérique ne font seulement pas ces réflexions. Conduits

par l'habitude, ils pensent qu'un negre est bien à eux quand ils l'ont payé & qu'ils peuvent en disposer comme d'un mulet ou de tout autre animal. Ils sont donc bien moins coupables qu'on ne l'imagine communément.

La preuve en est, que leur humanité se manifeste vis - à - vis des blancs, & qu'ils fournissent à cet égard de très - beaux modeles à suivre. Je citerai pour exemple l'hospitalité qu'ils exercent dans toutes les colonies; c'est assurément un usage établi par la bienfaisance.

Il faut convenir aussi que la dureté continuelle qu'exige la discipline des esclaves, & la soif de l'or, infiniment plus ardente en Amérique qu'en Europe, sont à la fois des ennemis trop puissans pour que la foible humanité leur résiste.

Ayant à les combattre chaque jour, chaque jour elle perd quelque portion de vertu; & lorsqu'elle est dégradée à un certain point, il ne faut pas s'étonner de ce qu'elle tombe dans de furieux écarts d'actions comme d'opinions.

On trouve cependant encore dans les colonies des individus de bonne trempe, sur la vertu desquels ces causes destructives n'ont eu que le moins de prise possible; ceux - là sont

d'autant plus estimables , qu'ils ont subi de fortes épreuves.

J'en connois quelques - uns de cette classe , dont la réputation est au - dessus de mes éloges.



## L E T T R E X X X I.

*Sur l'origine des montagnes.**S. Domingue 1782.*

**I**L faut bien que les sensations qui naissent d'une simple lecture soient fort différentes de celles occasionnées par la vue immédiate des objets. Dans ce dernier cas, la conviction est apparemment plus parfaite, ou l'objet plus intéressant, puisqu'il fournit souvent des idées qui ne se font jamais présentées dans l'éloignement. Telles sont celles que la contemplation des mornes de l'isle S. Domingue m'a suggérées, & je vous prie d'en être juge.

L'origine des montagnes a déjà occupé nombre de physiciens, sans qu'aucun d'eux nous en ait donné une explication satisfaisante. La preuve géométrique seroit à la vérité une demande trop rigoureuse pour un sujet de cette nature; mais on est en droit du moins d'exiger un degré considérable de probabilité.

J'examinerai d'abord succinctement les principaux systèmes que cette question a fait naître, jusqu'à celui de M. de Buffon, qui paroît

le plus généralement goûté, parce qu'il est en effet le plus conforme aux observations ; & je m'arrêterai particulièrement sur un point que ce grand homme a passé sous silence & sur lequel ses prédécesseurs n'ont rien donné de satisfaisant.

Que les montagnes aient été formées au sein des mers, c'est ce dont il n'est guere possible de douter, en examinant leur configuration générale, leur organisation intérieure, & les corps marins pétrifiés que la plupart d'entr'elles renferment dans leurs différentes couches. Mais comment font-elles sorties de l'Océan qui les couvroit jadis en entier, pour s'élever jusqu'à trois mille toises au-dessus de lui ? ( 1 ) Par quelle étrange révolution, des continens immenses ont-ils été découverts ensuite au pied de ces montagnes ? Voilà, ce me semble, le nœud de la question, que personne encore n'a délié.

M. Maillet, ( 2 ) qui suppose que les mers se font évaporées & s'évaporent journellement

( 1 ) *Chimborago*, dans la Cordelière, excède cette hauteur.

( 2 ) Sous le nom de *Telliamed*.

d'une quantité beaucoup plus considérable que celle qui retombe sur la terre, présente une hypothèse entièrement contraire à la saine physique comme à la circulation harmonique qui préside à la conservation des êtres, & ne fait que faire ensuite de ses vapeurs.

Celui qui, sans supposer une déperdition successive de la part des mers, prétend que les volcans & les feux souterrains ont formé les montagnes, ne dit rien qui mérite plus d'attention. Ce système seroit digne d'un paysan du royaume de Naples, qui n'auroit jamais vu que le Vésuve & les différens produits de ses éruptions.

Mais l'homme du monde le moins observateur, qui a parcouru les Alpes & les Pyrénées, & même les montagnes de France du second ordre, n'ayant pu s'empêcher d'y reconnoître une régularité constante, des corps marins bien conservés dans la plupart, dira d'abord que le système des explosions ne peut être que très-particulier & applicable seulement à quelques petites contrées de la terre. Je ne dis rien d'ailleurs des foyers énormes qu'il faudroit admettre pour l'élévation des masses gigantesques qui forment les chaînes de montagnes les plus remarquables.

Celui qui suppose, avant la rotation du globe, un immense réservoir d'eau dans son intérieur, recouvert d'une couche épaisse de terre, qui s'entr'ouvrit au premier mouvement imprimé & s'éroula confusément sous différens angles, ne nous donne qu'un tableau effrayant ( s'il étoit moins absurde ) de la formation des montagnes & de l'apparition des mers. Comment retrouver dans une pareille confusion l'ordre & l'arrangement qui regnent dans l'organisation des montagnes ?

Je m'en tiens donc à l'hypothèse de M. de Buffon: tout dépose en sa faveur; plus j'y réfléchis, plus ma conviction est complète; mais je reviens au vuide qu'il a laissé dans l'explication de son système, en n'indiquant point la cause de la retraite énorme des eaux.

Sans doute que le centre de gravité du globe auroit pu changer, comme il peut encore le faire, par les transpositions inégales des matières, mais d'une quantité si petite, que nous ne trouverions jamais dans cette variation une cause suffisante pour l'apparition des montagnes; d'autant mieux que ces changemens doivent s'opérer, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre: ce qui fait compensation. Le

mouvement même de rotation ne tend-il pas aussi à maintenir un juste équilibre dans toutes les parties du globe, & à le rétablir lorsqu'il vient à se rompre ?

Quand on admettroit enfin, ce qui n'est pas probable, que l'axe de la terre se meut régulièrement, de manière que les différens parallèles se trouvent successivement à la place de l'équateur, on verroit en effet, dans ce mouvement, l'origine des montagnes inférieures qui existent en Europe; mais la difficulté subsisteroit toujours pour celles que l'on voit aujourd'hui sous la ligne même, où la force centrifuge, dans toute son énergie, ne peut élever les eaux de la mer qu'à trois mille toises au-dessous de leurs sommets glacés.

Il faut donc abandonner ce mouvement de l'axe comme insuffisant, & avec d'autant moins de peine qu'il n'est ni prouvé ni probable.

„ Mais la force centrifuge du globe est-elle invariable ? N'éprouveroit-elle pas au contraire une diminution lente & continue, par une suite inévitable du frottement ? „

Cette conjecture s'accorde avec la saine physique, & je vais la développer.

Prenons le globe avant qu'il ait reçu le premier mouvement de rotation. Les eaux répandues alors sur la partie solide, devoient la couvrir en entier & présenter une sphère parfaite.

La rotation commence, l'équilibre est rompu, & déjà la figure change. L'équateur s'exhausse, les poles s'applatissent. L'eau qui cede promptement à la force centrifuge, ronge en même tems les parois solides qui la renferment; elle bouleverse les limons, les sables, les coquillages; ici, forme des amas; là, des dépôts, & attaque de plus en plus tout ce qui peut lui céder, à mesure que sa quantité de mouvement augmente.

Les régions polaires, auparavant submergées, au sein desquelles des multitudes de poissons vivoient & multiplioient, où les fécondes familles des coquillages formoient successivement & sans obstacle des amas gigantesques de leurs dépouilles; toutes ces contrées, jusqu'alors ensevelies sous les eaux, ressentent à la fois le premier signal d'un changement de scène majestueux; l'eau les quitte, s'enfuit vers l'équateur, & la terre des poles commence à paroître.

Il y eut sans doute à cette époque, des

inégalités considérables à sa surface, produites par les sables & coquillages irrégulièrement entassés. Mais, quoique ces différens débris composassent des montagnes assez hautes, elles ne furent cependant que d'humbles collines en comparaison de ces chaînes prodigieuses qui se formoient dans les régions voisines de l'équateur, & à plus forte raison sous l'équateur même, parce qu'outre un mouvement de plus grande durée, il étoit là dans toute son énergie. La masse d'eau primitive, augmentée de celle des régions polaires avec une très-grande vitesse, en étoient les élémens.

Sans doute que la force centrifuge, beaucoup plus considérable à cette époque qu'elle n'est aujourd'hui, donna à la terre une forme bien plus alongée vers l'équateur que celle que nous lui connoissons. Mais, dans le physique comme dans le moral, il n'est rien d'immuable. Le mouvement perpétuel, dont la vaine recherche a si long-tems occupé les hommes sur de petits objets, n'existe pas même dans les globes qui composent l'univers.

La terre n'eut pas plus tôt atteint son plus haut degré de force centrifuge, que le frottement qu'elle éprouvoit en tournant dans l'es-

pace, dut la diminuer. Ainsi le niveau des mers s'abaiſſa , & l'on vit alors les ſommets de la Cordeliere actuelle , comme une ſuite d'écueils à fleur d'eau.

La même cauſe continuant d'agir , les montagnes de l'équateur furent découvertes de plus en plus , & au contraire les continens des poles étoient ſubmergés de nouveau , & leurs montagnes ſembloient ſ'abaiffer.

Enfin , les choſes ne ſe fixeront pas au point où nous les voyons aujourd'hui , puisqu'il exiſte encore une force centrifuge. Ce n'eſt qu'à ſon extinction totale qu'on verra la terre , entièrement ſubmergée , reprendre ſa figure primitivement régulière , à l'exception de quelques aſpérités dans les régions de l'équateur , foibles veſtiges des montagnes actuelles , qui réſiſteront peut-être à la multitude des ſiècles qu'il faudra pour opérer un ſi grand changement.

Ici les idées ſe préſentent en foule , & l'on a autant de peine à contenir ſa raiſon que ſon imagination. Mais au milieu de cette vaſte perspective de révolutions qui ſe découvre , les yeux errans ſur les événemens qui ſe ſuccèdent , ne peuvent en déterminer les époques. Quel eſt le phyſicien qui calculera la déperdi-

AVERTISSEMENT.

Nota. N. E. & brise de mer signifient la même chose pour le lieu où les observations ont été faites.

Il y a eu quatre observations chaque jour; savoir: à sept heures du matin, à midi, à trois heures après midi, & à sept heures du soir. Toutes les hauteurs du barometre sont rapportées au niveau de la mer. L'on s'est servi d'un thermometre de mercure, purgé d'air & divisé en 80 parties. Le calcul des hauteurs moyennes du barometre de chaque mois est fait d'après les observations réunies de chaque jour. Il en est de même des degrés de chaleur moyenne.

Les plus grandes hauteurs du barometre & les moindres sont celles de chaque mois. Il en est de même des plus grands degrés de chaleur & des moindres; mais il est bon de remarquer que ces derniers ont été observés immédiatement avant le lever du soleil, & non pas à sept heures du matin.

1782.	Hauteurs moyennes du barometre.			Chaleur moyenne de l'air à l'ombre.	Les plus grandes hauteurs du barometre & les moindres.			Les plus grands degrés de chaleur de l'air à l'ombre, & les moindres.	ÉTAT DU CIEL.
	po.	li.	d.		degrés.	po.	li.		
Depuis le 24									
Mai.	28	1	8	23 $\frac{5}{8}$	28 2 3 28 1 0			25 $\frac{4}{8}$ 19	Quatre pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en quatre jours différens. Le reste du tems, beau ciel, brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Juin.	28	2	6	23 $\frac{1}{8}$	28 3 3 28 1 0			26 18 $\frac{4}{8}$	Onze pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en onze jours différens. Le reste du tems, beau ciel pour l'ordinaire, quelques calmes, ou brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Juillet.	28	1	10	23 $\frac{5}{8}$	28 2 9 28 0 9			26 $\frac{6}{8}$ 19	Neuf pluies après midi, accompagnées de tonnerre, en neuf jours différens. Quelques vents du N. E. renforcés, peu de calmes; le plus souvent d'ailleurs, brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Août.	28	1	6	24	28 2 2 28 0 8			26 $\frac{4}{8}$ 19	Trois orages considérables après midi, en trois jours différens, & cinq petites pluies tant avant qu'après le coucher du soleil; plusieurs brises de mer très-violentes, quelques calmes; mais en général brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Sept.	28	1	2	22 $\frac{7}{8}$	28 2 3 28 0 2			26 $\frac{6}{8}$ 18	Un jour entier de pluie sans tonnerre. Neuf autres pluies, dont six avec tonnerre, en neuf jours différens, les unes après midi, les autres après le coucher du soleil. Beaucoup de calmes & de tems couverts. Le reste du mois, brise de mer réglée le jour, & de terre pendant la nuit.
Octob.	28	1	0	22 $\frac{2}{8}$	28 3 0 27 11 3			24 $\frac{6}{8}$ 18	Très-peu de jours se sont passés sans pluie. C'est constamment la brise de mer qui l'amene. Quelques-unes après midi étoient accompagnées de tonnerre; mais la plupart sont tombées de nuit. Il y a eu d'ailleurs beaucoup de calmes, & aussi des brises de mer très-fortes; des brumes le matin & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Novembre.	28	1	8	20 $\frac{6}{8}$	28 3 0 28 0 3			24 $\frac{6}{8}$ 15 $\frac{6}{8}$	Les pluies ont été aussi fréquentes que le mois précédent, mais presque point de tonnerre. La plupart sont tombées après le coucher du soleil; quelques-unes après midi, & d'autres le matin. Le cours général des vents a suivi la marche ordinaire. Il y a eu aussi des brises de mer très-violentes.
Décembre.	28	2	0	20	28 2 9 28 0 10			22 $\frac{6}{8}$ 15	Onze jours dans lesquels il a plu sans tonnerre & à différentes heures. Les nuages venoient constamment du N. E. Peu de calmes & des brises de mer très-violentes. Le cours général des vents comme à l'ordinaire.
1783.									
Janvier.	28	2	5	20 $\frac{6}{8}$	28 3 10 28 1 4			22 $\frac{6}{8}$ 15 $\frac{6}{8}$	Huit pluies de nuit & trois de jour, toutes sans tonnerre. Elles venoient du N. E. Quelques calmes, beaucoup de brises de mer violentes, & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Février.	28	3	4	20 $\frac{6}{8}$	28 4 3 28 1 10			23 16	Onze pluies sans tonnerre, dont huit de nuit, venant toutes du N. E. Quelques calmes & plusieurs brises de mer très-violentes. Le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Mars.	28	2	11	20 $\frac{3}{8}$	28 4 4 28 2 0			23 $\frac{2}{8}$ 16	Huit pluies sans tonnerre, venant du N. E. dont trois ont duré un jour entier chacune; les autres sont tombées de nuit. Peu de calmes, plusieurs brises de mer très-violentes, & le cours général des vents comme à l'ordinaire.
Avril.	28	2	7	20 $\frac{6}{8}$	28 4 3 28 1 3			24 15 $\frac{6}{8}$	Des brises de mer très-violentes pendant plus de la moitié du mois. Sept pluies sans tonnerre, mais très-abondantes. Quelques-unes sont tombées de nuit, & les autres à différentes heures de la journée. Le cours général des vents a été d'ailleurs comme à l'ordinaire.



tion de vitesse de la force centrifuge ? Sur quelles données appuieroit-il son calcul ? Nous appercevons seulement un tems immense de jouissance pour l'homme , avant que l'eau ait repris possession de la terre ; nous voyons encore que les échanges actuels lui sont avantageux , puisqu'à la place des déserts arides & presqu'inhabitables des poles , dont la mer s'empare successivement , elle lui découvre un sein fécond dans les régions de l'équateur. Mais ces révolutions s'opéreront si lentement , qu'elles échapperont aux histoires des peuples les plus anciens. Il n'y aura jamais que leurs annales politiques de conservées , qui sont les foibles parcelles de tems qu'une longue suite de générations parvient à détacher de la durée immense de la nature.



## L E T T R E X X X I.

*NOTIONS abrégées sur la configuration générale de l'isle de S. Domingue, & son organisation intérieure ; sur son climat, les qualités de son atmosphère, ses météores & ses productions, tant indigènes qu'exotiques.*

**P**OUR connoître l'étendue de l'isle S. Domingue, il suffit d'en consulter la carte ; (1) mais son relief n'y est pas aussi bien désigné. Il faut donc vous en donner une idée générale.

Les montagnes de Cibao forment la sommité de l'isle ; elles donnent naissance aux rivières les plus considérables. ( San - Yago & la Yuna, dans la partie Espagnole ; le Neybe & l'Artibonite, dans la partie Françoisse. )

---

(1) Le tiers, ou à peu près, de la superficie de l'isle appartient à la France, & le reste à l'Espagne.

Des commissaires nommés par les deux cours, ont fixé en dernier lieu les limites respectives de l'une & l'autre colonie. Il étoit tems de le faire, à cause d'une multitude d'anticipations réciproques, qui occasionnoient des combats entre les riverains, & souvent des meurtres.

À ces montagnes très-hautes ( 1 ) s'appuient d'autres montagnes d'un rang inférieur ; à celles-ci, d'autres encore plus basses, & ainsi de suite dans tout le pourtour de l'isle jusqu'à la mer, où l'on voit assez généralement une côte de rochers escarpés, très-faine & de plusieurs toises de hauteur.

Les différens intervalles que ces chaînes de montagnes laissent entr'elles dans leurs coupures multipliées, forment les riches bassins où la culture du sucre s'est établie. La plupart s'ouvrent du côté de la mer, & aboutissent à des rades fréquentées par les vaisseaux.

Les plaines de S. Domingue sont terminées généralement, non par des côteaux, mais par des mornes escarpés, qui s'élevent brusquement à de si grandes hauteurs, qu'ils arrêtent la plupart des nuages.

Ces hachures fortes & multipliées, que l'on trouve ordinairement au voisinage de l'équateur, ne seroient-elles point l'effet de la force

( 1 ) Elles sont boisées jusqu'à leur sommet, & leur verdure est continuelle. On y a trouvé plusieurs vestiges des anciens Indiens, sur-tout des armes & des fétiches.

centrifuge qui bouleversoit la zone torride avec plus d'impétuosité que le reste du globe, dans le tems où les eaux la couvroient en entier ? Et le grand escarpement de ses montagnes ne feroit-il point une suite des avalanches auxquelles elle est sujette, qui enlèvent tout-à-coup les terres avec les productions, & les précipitent dans les plaines ?

L'on ne connoît point de volcan dans toute l'étendue de l'isle, & les montagnes que j'ai été à même d'y observer ne m'ont point paru avoir éprouvé d'autres changemens que ceux qui arrivent par les causes ordinaires. Elles ont conservé leur forme conique, point tronquée au sommet & sans enfoncement qui puisse représenter un cratère. On ne trouve d'ailleurs aucune matière volcanique sur leurs croupes ou dans le lit des torrens qui frappent continuellement leurs bases, mais des granites, des terres & pierres argilleuses, diversement combinées, des pierres calcaires de différentes espèces, & des mines, principalement de cuivre. Ajoutons encore que les forêts dont elles étoient entièrement couvertes avant la culture du café jusqu'à leurs cimes les plus hautes, annonçoient également une ancienne tranquillité

dans la végétation , incompatible avec les ravages des volcans , & qui reculeroit du moins de plusieurs siècles leur existence dans ces montagnes.

Le Port-au-Prince & ses environs sont cependant sujets à des tremblemens de terre violens. Celui de 1770 renversa la moitié de la ville ; mais il n'y eut point d'éruption , & il seroit à fouhaiter pour les habitans de ce canton , qu'il s'en fit une quelque part. Ils auroient bien moins à craindre ensuite des embrasemens souterrains , dont les secouffes seroient plus modérées.

Si les mornes de S. Domingue ne paroissent pas avoir été bouleversés par les volcans , l'on y remarque en revanche de grands changemens produits par les eaux. Ce ne sont pas seulement des couches de terre enlevées ( chose qui arrive très - fréquemment ) , mais des portions de montagnes de deux à trois millions de toises cubes , qui se sont éboulées à la fois ou successivement , & forment aujourd'hui des especes de contre - forts adhérens aux grandes masses d'où ils se sont détachés ; la plupart sont couverts d'arbres , & l'on ne trouve dans leur organisation intérieure qu'un assemblage confus

de rochers informes , avec des vuides irréguliers & très - considérables.

Un jour que j'essayois de franchir une montagne des environs du Cap , je ramassai à son pied un fragment de son noyau pierreux , & je vis une espece de ciment endurci , d'un rouge très - vif , qui servoit d'amalgame à plusieurs petites pierres blanches , entièrement dissoluble par les acides.

Parvenu au sommet de la montagne , j'examinai encore son noyau pierreux , j'y vis toujours l'amalgame & les petites pierres ; mais le tout étoit de couleur grise & nullement dissoluble par les acides.

J'ai cherché long-tems à me rendre raison de ce phénomène. Vous jugerez si j'y suis parvenu.

Pourroit - on conjecturer avec quelque vraisemblance , que les pierres tant calcaires que vitrifiables sont susceptibles de changer de nature par les effets lents , mais continuels , de la chaleur du soleil , d'une atmosphère plus ou moins sèche , des pluies & des vents ?

Non - seulement il est probable , mais généralement reçu , que les eaux ont couvert toutes les parties du globe ; que les habitans des mers ont dû par conséquent laisser de leurs ouvrages

sur les montagnes les plus hautes comme dans les vallées les plus profondes. Pourquoi cependant ne trouve-t-on plus de leurs vestiges sur les sommités les plus anciennes du globe, & au contraire des pierres vitrifiables ? Pourquoi sont-ils généralement effacés sur des hauteurs moyennes, quoiqu'encore composées de matières calcaires ? Pourquoi enfin les coquillages & madrepores se rencontrent-ils souvent bien entiers & dans une marne encore tendre, aux lieux humides & particulièrement dans les plaines ? Quel autre agent que la grande sécheresse de l'atmosphère, pendant une longue suite de siècles, auroit pu effacer les vestiges des corps marins sur les hautes montagnes, & même les changer de nature ? Et pourquoi une cause contraire, agissant continuellement dans les lieux les plus bas du globe, sur les pierres vitrifiables, n'auroit-elle pas le pouvoir de les rendre calcaires ?

Les premières se dépouillent des principes hétérogènes, tel que l'eau, qui les mettent en prise aux acides par la séparation de leurs molécules élémentaires.

Les autres étant continuellement attaquées par l'humidité de l'air & de la terre, aidée de

la chaleur , tendent au contraire à s'atténuer & à recevoir de nouveaux principes qui les divisent & le rendent calcaires.

Il n'y auroit donc , d'après ce raisonnement , qu'une seule terre élémentaire ; & les différences que l'on remarque dans la grande variété de ses combinaisons , ne proviendroient que de la mixtion des principes hétérogènes.

Mais cette digression n'est déjà que trop longue pour une simple conjecture , & je reviens particulièrement à S. Domingue.

C'est dans les fouilles naturelles qu'il faut y étudier l'organisation de la terre , car rien n'est plus rare que de la voir ouvrir par les hommes à une certaine profondeur. Ici les caves sont au rez-de-chauffée , & les pierres que l'on emploie pour bâtir viennent la plupart du tems de la France , quoique l'isle en fournisse de fort belles quand on prend la peine d'en chercher.

L'espoir même de trouver de l'or n'a fait faire aucune excavation. En cela , il faut admirer la sagesse du gouvernement , car on ne sauroit douter qu'il y ait des mines d'or très-riches à S. Domingue.

Les sources où les Indiens en puisoient ,

heureusement font inconnues de nos jours. Il s'en détache cependant des morceaux considérables de tems à autre , que les torrens charient & que le hafard fait rencontrer. On y voit beaucoup de mines de cuivre & de fer, ( 1 ) & des collines entieres de pierres d'aimant.

Les plaines creufées par les eaux m'ont fait voir par - tout une couche ancienne de terre végétale , à neuf, dix & douze pieds de profondeur, reouverte par des fables, pierres & limons entassés confusément.

Cette remarque n'a rien d'extraordinaire, puisqu'on peut la faire dans tous les pays du monde ; mais les causes générales qui produisent ces fortes d'atterriffemens , font bien plus puissantes ici que dans les climats tempérés.

A voir d'une demi - lieue seulement la belle verdure des forêts épaiffes qui couvrent certaines ( 2 ) montagnes de S. Domingue ,

( 1 ) Un habitant des mornes m'a fort assuré qu'on trouvoit sur son habitation beaucoup de fer natif : il m'en avoit même promis des morceaux ; mais je n'en ai jamais vu.

( 2 ) Elles ont peut-être été cultivées les premières,

on n'imagineroit pas le désordre & l'irrégularité du sol sur lequel elles sont établies. Des arbres vigoureux s'élevent au-dessus des autres & semblent se désigner de loin pour être abattus. On croiroit que rien n'est plus facile ; ce n'est cependant que dans le besoin le plus urgent que le propriétaire expérimenté s'y détermine.

En entrant dans ces forêts, qui de loin paroissent accessibles, on ne trouve plus que précipices, rochers culbutés, d'autres élevés en forme d'aiguilles, des entonnoirs, des murs naturels de plusieurs toises de hauteur, des ravins impraticables ; & dans les parties les plus plates de ce sol bizarre, le rocher presque à nu, hérissé d'une multitude de petites pointes tranchantes, qui estropient les negres que l'on y mene.

Ces obstacles réunis ont déjà causé tant d'accidens que les habitans qui ont de semblables forêts dans leurs concessions, au lieu de chercher à s'y pourvoir, aiment mieux acheter le bois dont ils ont besoin.

---

mais si anciennement qu'il n'en reste plus de souvenir, & que les graines portées par les vents ou par les oiseaux, ont eu le tems d'y élever de nouvelles forêts,

La premiere remarque que fournit l'observation du climat de S. Domingue , est une division de l'année en deux saisons d'égale durée ; l'une , pendant laquelle il ne pleut jamais sans tonnerre ; & l'autre , qui ne donne aucun signe d'électricité naturelle.

La premiere commence en mai , & ne finit qu'en octobre : c'est l'été du pays. La seconde comprend le reste de l'année : on l'appelle hiver.

Pendant l'été , les orages sont assez fréquens , violens , de peu de durée , & n'ont lieu que dans l'après-midi. Pendant l'hiver au contraire , les pluies sont plus rares , moins violentes , tombent indifféremment à toutes les heures du jour , & durent par fois très-long-tems.

En été comme en hiver , c'est ordinairement avant le lever du soleil que le barometre est au plus haut , & à trois heures après - midi qu'il est au plus bas ; puis il remonte insensiblement dans la soirée , & suit la même marche chaque jour.

La brise de mer souffle pendant le jour , & celle de terre pendant la nuit.

L'évaporation de la mer étant très-considérable en été , la brise qui s'épanche régulièrement sur la terre & qui se renforce de plus en plus

jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi ; entraîne avec elle une multitude de vapeurs qui se rassemblent contre les parties de l'isle les plus élevées & y forment des nuages. De nouvelles vapeurs se joignent à ces premières & se condensent par les efforts de la brise qui les presse. Le ciel s'obscurcit alors, le rideau se prolonge & l'orage commence, à moins que le vent ne soit assez impétueux pour diviser & éparpiller les nuages.

Quelquefois aussi les vapeurs enfilent une gorge de montagnes & sont conduites au loin ; alors il n'y a point d'orages dans les environs.

Mais règle générale pendant tout l'été, qu'il y ait un orage ou qu'il n'y en ait point, le cours de la brise & celui des vapeurs qu'elle entraîne est chaque jour le même. Ainsi l'on pourroit dire que le climat de S. Domingue est réglé comme une horloge.

Les vapeurs une fois rassemblées & condensées par la brise, qu'elles se résolvent en pluie ou non, le barometre remonte, & la brise baisse peu à peu jusqu'au coucher du soleil, tems auquel celle de terre ( 1 ) commence à souffler & dure jusqu'au lendemain matin.

---

( 1 ) Elle est presque toujours foible.

Quoique le cours de la brise soit le même en hiver, la chaleur étant moindre alors, l'évaporation n'est pas aussi considérable. Voilà pourquoi l'on ne voit pas dans cette saison une affluence aussi grande & aussi régulière de vapeurs amenées chaque jour par la brise.

Il ne m'a pas été possible de déterminer avec un peu d'exactitude la quantité d'eau qui est tombée ici pendant la durée de mes autres observations ; mais je l'estime à plus de cent cinquante pouces pour la plaine du Cap. (1)

L'on concevra sans peine qu'il tombe ici annuellement une quantité d'eau aussi prodigieuse, en réfléchissant à la violence des orages. J'en ai vu un qui, dans l'espace de deux heures, donna près de cinq pouces & demi d'eau.

L'évaporation est plus forte, à chaleur égale, dans la plaine que dans les mornes boisés, moindre pourtant qu'en Europe ; & je ne puis attribuer ces différences qu'au degré d'humidité de l'air, qui est plus ou moins considérable dans certains lieux que dans d'autres.

Il paroît bien au surplus que cette grande

( 1 ) La quantité d'eau fournie par les pluies, varie considérablement d'un quartier à l'autre.

humidité existe généralement dans l'athmosphère de S. Domingue, par l'état d'affaiffement qu'éprouvent tous ceux qui y vivent, particulièrement les Européens : affaiffement trop marqué pour n'être que le produit de la chaleur. Combien de fois en effet n'arrive-t-il pas en France, dans les jours caniculaires, que le thermometre s'éleve plus haut qu'il ne fait ici dans les jours les plus chauds, & s'y soutienne quelque tems, fans que l'on en paroisse sensiblement incommodé ? L'on y est cependant peu fait à de si grandes chaleurs. Il y a donc quelqu'autre cause dans l'athmosphère de S. Domingue.

Le fer s'y rouille promptement ; les pavés au rez-de-chauffée sont toujours très-humides, de même que le linge & les papiers que l'on y renferme. Les couleurs les plus vives s'y fanent en peu de tems. Il semble enfin que la terre de l'isle fume abondamment & remplisse sans cesse son athmosphère d'un torrent de vapeurs.

Peut-être aussi que l'eau pure, volatilifée, n'est pas la seule cause des effets que je viens de vous indiquer ; peut-être que d'autres substances aëriiformes y ont beaucoup de part : l'air

fixe , par exemple , pourroit être de ce nombre ; car on le trouve en abondance dans le regne végétal , d'où il se dégage par la fermentation. Or les végétaux ne font nulle part en plus grande quantité , ni plus promptement développés & décomposés qu'à S. Domingue. Rien aussi n'est plus propre que l'air fixe à la production de plusieurs phénomènes que l'on y remarque & que l'on attribue généralement à l'humidité simple , quoiqu'elle n'en rende raison que d'une manière imparfaite.

La chose mériteroit d'être éclaircie par quelques expériences sur les qualités de l'atmosphère de l'isle ; & supposé qu'on la trouvât chargée d'air fixe , non-seulement les médecins tireroient un grand avantage de cette connoissance météorologique dans le traitement des maladies du pays , ( 1 ) mais ils pourroient

( 1 ) Ne seroit-ce point à l'air fixe , dont l'atmosphère de l'Amérique devoit être remplie , sur-tout avant l'établissement de la culture , qu'il faut attribuer les maladies vénériennes que l'on y a trouvées ?

Leur principe est , selon toute apparence , d'une nature acide , puisque les alcalis sont ses antidotes les plus puissans. Or la respiration habituelle d'un air acidulé ne peut-elle pas à la longue affecter l'or-

encore déterminer un régime convenable pour les prévenir.

La plus grande variation du barometre pendant tout le tems que je l'ai observée à S. Domingue , a été de cinq lignes.

La plus grande variation du thermometre , dans le même laps de tems , a été de douze degrés.

Les variations correspondantes , chez vous , font bien éloignées d'être égales , ni même proportionnelles.

C'est immédiatement avant le lever du soleil que la plus grande fraîcheur se fait sentir à S. Domingue , & la plus grande chaleur à deux ou trois heures après midi.

Le ferein n'y tombe , pendant l'été , que bien avant dans la nuit. L'opinion commune cependant est , qu'il se fait sentir aussi-tôt après le coucher du soleil ; enforte que la plupart des Européens , dans la crainte de s'y exposer , n'osent alors sortir de chez eux. Ils se privent ainsi de l'avantage de respirer un air plus frais

---

ganification humaine & lui donner une maladie qui provienne d'acide par surabondance ?

que celui du jour , dans la faifon de l'année où il leur feroit le plus néceffaire.

J'ai remarqué plufieurs fois dans les mois de juin , juillet , août & feptembre , que le ferein ne commençoit à tomber qu'aux environs de minuit ; il eft vrai que le thermometre étoit alors à 22 ou 23 degrés.

Pendant l'hiver , il tombe à l'entrée de la nuit , & dans toutes les faifons il eft fort abondant. Il répare en grande partie la fêchereffe produite par l'ardeur journaliere du foleil.

C'eft un phénomène bien digne de remarque , felon moi , que cette divifion de l'année en deux faifons ; l'une , pendant laquelle il tonne ; & l'autre , pendant laquelle il ne tonne point. Je ne fache pas pourtant que l'on y ait fait attention , ou du moins que l'on ait cherché à l'expliquer.

La chaleur de l'hiver de S. Domingue , quoique de cinq à fix degrés plus foible que celle de l'été du même pays , eft encore plus confidérable que celle que l'on éprouve le plus fouvent dans notre patrie en tems d'orage. Pour quelle raifon néanmoins n'entend-on prefque jamais de tonnerre à S. Domingue depuis la fin d'octobre jufqu'au commencement de mai ? Voilà la difficulté.

Mais, pour essayer de la résoudre, il faut remonter aux principes d'électricité les plus universellement reçus; & l'application que j'en ferai ensuite, fera une nouvelle preuve de la solidité de la théorie de M. Franklin.

Si chaque substance étoit toujours également électrisée, si elles avoient toutes ce que l'on est convenu d'appeller leur *quantité commune*, il n'y auroit jamais de tonnerre.

Les nuages fulminans, que la brise de mer chasse pendant l'été sur les terres de S. Dominique, ne sont donc point en équilibre d'électricité avec elles; & il arrive précisément le contraire en hiver, tems où il n'y a point d'orages.

Qu'il fasse chaud ou froid, la quantité commune d'électricité de l'Océan est toujours la même, à cause de l'homogénéité de l'eau & de la propriété qu'a cette substance, d'être un excellent conducteur. Aussi rien n'est plus rare que le tonnerre en haute mer, même dans la zone torride, parce que les vapeurs qui s'élèvent du sein de l'Océan en emportent toujours leur quantité commune, & les nuages qu'elles forment restent en équilibre d'électricité avec la masse des eaux. Ce n'est donc qu'après avoir été chassés contre les terres & réfléchis

réfléchis au large, qu'ils peuvent avoir changé de rapport & fulminer ou être fulminés par les eaux.

Il n'en est pas de même des terres. Couvertes de végétaux, remplies de minéraux, je les considère comme l'assemblage d'une multitude d'électrofores que la chaleur affecte plus ou moins, suivant son degré d'intensité: semblables aux gâteaux de résine que l'on chauffe ou que l'on refroidit, ils perdent beaucoup de matière électrique pendant l'été & en dissipent moins à mesure que la chaleur diminue.

Si ces idées vous paroissent justes, voici les conséquences.

Le nuage formé sur l'Océan, que la brise amène pendant l'été sur les terres de S. Domingue, les trouvant dépouillées d'une grande partie de leur quantité commune, est dans un état positif à leur égard & fulmine pour rétablir l'équilibre.

La chaleur étant bien moindre en hiver, les terres ont moins perdu de leur quantité commune, trop peu même pour que la différence d'équilibre entr'elles & les nuages ait des effets sensibles.

Enfin, les pluies de S. Domingue viennent

toujours de la même source ; c'est la mer qui les fournit. Elles sont dans tous les tems également électrisées ; il n'y a que l'électrification des terres de l'isle qui change.

Les choses se passent tout autrement en Europe, sur-tout dans l'éloignement des côtes, parce que la plupart des nuages que l'on y voit se forment dans l'intérieur des terres & vont se résoudre au loin, dans un climat tout différent & plus ou moins électrisé que celui qui les a produits.

Je me rappelle à ce sujet d'avoir entendu en France, par un vent de sud, deux coups de tonnerre très-violens, quoique la terre fût alors couverte de neige. Sans doute que le nuage d'où ils partirent venoit de loin ; mais on peut dire en général, que la nature a des mouvemens trop composés en Europe, pour y être saisie comme dans la zone torride. Ici, sa marche simple est presque toujours uniforme ; là, au contraire, les résultats sont en si grand nombre & tellement compliqués, que l'on ne peut entrevoir les élémens qu'avec confusion.

Il paroît d'ailleurs que l'électricité naturelle se manifeste ici avec d'autant plus d'éclat, que les orages y sont moins fréquens : & cela n'a

rien qui doit surprendre ; car plus il y a de tems que la terre est exposée , par une grande chaleur , à la déperdition journaliere d'une partie de sa quantité commune , plus la différence d'électricité doit être grande entr'elle & les nuages qui lui arrivent de l'Océan. Qu'il y ait ici deux orages consécutifs à de très-petits intervalles de tems , comme un ou deux jours , le tonnerre du second sera foible ; mais si une dizaine de jours se passent sans orage , celui qui vient enfin terminer la sécheresse , fait un vacarme effroyable. Il décharge de tous côtés la matiere électrique , l'on distingue alors jusqu'à cinq & six tonnerres à la fois , & cela dure des heures entieres.

Dans une isle que le soleil échauffe presque perpendiculairement pendant plusieurs mois de suite , l'on ne voit pas sans surprise que le plus grand degré de chaleur n'y soit jamais aussi fort qu'il l'est quelquefois dans les provinces les plus septentrionales de la France. Voici la maniere dont je me rends raison de cette singularité.

Ayant parcouru pendant six semaines consécutives une partie des mers de la zone torride , dans une saison où le soleil étoit à notre zénith ;

ayant éprouvé dans cet intervalle de tems , des brises fortes , foibles , & des calmes , fans avoir jamais vu le thermometre plus haut que 23 degrés , j'imagine que ce degré de chaleur est à peu près le plus grand que l'athmosphere de la zone torride puisse avoir en pleine mer , & que la brise réguliere qu'elle fournit journellement aux isles qui se trouvent dans ces parages , les traversant avec trop de rapidité pour s'y échauffer beaucoup , doit maintenir leur athmosphere à une température peu éloignée de celle de la mer qui les environne.

L'intérieur du continent de l'Europe n'est pas dans le même cas ; il est sujet à des calmes de longue durée pendant les mois de juillet & d'août. La terre alors y accumule la chaleur ; & la réverbération qu'elle fournit ensuite dans les couches inférieures de l'air , les échauffe à un degré considérable.

Si l'on demandoit la raison pourquoi l'Océan de la zone torride , en tems calme , n'accumule pas aussi la chaleur , lui qui en reçoit bien davantage du soleil que les climats les plus ardens de l'Europe , je répondrois , d'après l'expérience , que l'eau est un meilleur conducteur du feu que la terre ; que les particules ignées

ne fauroient pénétrer celle-ci qu'à une très-petite profondeur, d'où il arrive qu'elles s'accumulent à sa surface & l'échauffent bien plus qu'elles ne peuvent faire celle de l'Océan.

Ne faut-il pas aussi compter pour beaucoup sur terre les réverbérations produites par les montagnes, qui multiplient la chaleur première à la manière des miroirs ardents, quoiqu'avec un déchet beaucoup plus considérable ?

Le peu de variation que l'on remarque à S. Domingue dans la hauteur du baromètre, est probablement une suite du peu de variation dans la température de cette isle.

Le caractère général de ses productions est la rudesse. Au lieu de ces herbes délicates & d'un verd tendre, qui composent les prairies de vos campagnes, l'on ne trouve ici dans les savanes, que des plantes à tiges dures, à feuilles épaisses, qui bravent le soleil le plus ardent & la sécheresse même, quand elle n'est pas de trop longue durée. Ainsi l'on voit sous le ciel brûlant d'Afrique, des hommes noirs, à traits grossiers, à cheveux crépus, dont le crâne est double du nôtre en épaisseur, dont les os sont plus solides & les chairs plus denses.

Les plantes ici s'enfoncent peu dans la terre; cette remarque est générale pour les herbes les plus chétives comme pour les arbres les plus élevés. L'on seroit tenté de croire que les racines y puisent beaucoup plus de sucs nourriciers dans l'athmosphere que dans la terre, ou qu'elles ont plus besoin de respirer qu'ailleurs, puisqu'aussi-tôt qu'on les enfonce à un pied du sol, l'arbre languit & ne tarde pas à périr. Elles s'étendent d'ailleurs fort loin & sont en grand nombre.

Un arbre que l'on étête ici, périt presque infailliblement; ce qui prouve encore mieux qu'il vit principalement de l'athmosphere. Et je ne serois pas surpris qu'il y eût en cela une grande différence d'organisation entre les plantes de S. Domingue & celles de la majeure partie de l'Europe; car ces dernières étant dépouillées de leurs feuilles la moitié de l'année, & vivant toujours dans une athmosphere assez seche, doivent, au contraire de celles de S. Domingue, exister plutôt par leurs racines que par leurs feuilles.

Mais parmi la grande variété d'arbres & arbrisseaux que l'on trouve ici, il n'y en a point qui differe aussi essentiellement que le manglier

rouge, de tous ceux que l'on connoît en Europe, & qui soit par cette raison plus curieux pour un étranger.

Les descriptions que j'en ai lues m'ont paru si peu conformes à ce que j'ai observé sur les lieux, qu'il ne sera pas inutile de vous faire part de mes propres remarques.

J'ai vu trois sortes de mangles sur des plages aquatiques, & je les distinguerai comme on les distingue dans le pays, par les dénominations de *blancs*, *noirs* & *rouges*.

Le mangle blanc croit en buisson, à la hauteur de dix & douze pieds. Il prend son nom de la couleur de son écorce, qui est d'ailleurs assez lisse. Ses feuilles sont d'un beau verd, longues de deux pouces & demi, larges d'un pouce, terminées en pointe & disposées deux à deux. Ses graines ont la forme de petites cerises à longue queue, & ses racines se trouvent presque au niveau du sol.

Le mangle noir croit en arbre, à la hauteur de quarante & cinquante pieds. Il a pour lors deux pieds & plus de diamètre par en-bas. Son écorce est très-brune, écailleuse : ses feuilles ressemblent à celles du mangle blanc, mais elles sont plus lisses à leur surface anté-

rière. Son bois est fort dur , on l'emploie pour la charpente. Il se multiplie d'ailleurs par des graines qui ressemblent beaucoup à celles du mangle blanc.

Le mangle rouge differe essentiellement des deux especes précédentes , en ce qu'il pousse des racines de toutes ses branches , qui tombent sous différentes directions vers la terre , où elles s'établissent pour produire de nouveaux arbres. Ces racines ne poussent jamais de feuilles ; elles ont même une conformation particulière qui les caractérise & les fait distinguer aisément à travers la multitude des branches qui s'entrelacent avec elles.

C'est toujours du côté de l'inclinaison de l'arbre qu'il jette ses racines , ce qui tend à rendre son assiette plus solide ; & quoique la multiplication du mangle rouge par le moyen de ses racines seules surpasse de beaucoup celle de la plus grande partie des arbres , la nature lui a encore donné des graines prolifiques qui ressemblent beaucoup à des bâtons de casse , avec cette différence qu'elles sont plus petites.

Sa tige ne s'éleve que de vingt à vingt-cinq pieds. Son bois est très-combustible , au contraire de celui des deux autres especes. Son écorce

est estimée fébrifuge ; on croit même avec assez de fondement que le *kina* n'est autre chose que l'écorce d'une espece de mangle.

C'est à tort que quelques auteurs ont placé dans la classe des mangles le figuier admirable d'Amérique , connu également sous le nom de *figuier maudit* ; car il differe des mangles de toutes les manieres , par son extrême grosseur , par la mauvaise qualité de son bois , par la forme & l'arrangement de ses feuilles , par la figure & la qualité de son fruit , ( 1 ) enfin par l'espece de terrain qui lui est propre , ne réussissant bien que dans les lieux arides.

Ce qui a donné lieu à cette méprise est sans doute la propriété qu'il a de se reproduire par des racines qu'il jette de ses branches vers la terre. Mais elles sont mille fois plus nombreuses peut-être dans le figuier maudit que dans le mangle rouge ; d'ailleurs , elles touchent déjà le sol, qu'elles n'ont encore acquis que

---

( 1 ) Il ressemble un peu à l'artichaut sauvage , & renferme un suc résineux qui s'enflamme promptement & dont on ne connoit d'ailleurs aucune propriété.

la grosseur & la consistance d'une tige d'herbe assez déliée : ce n'est que bien du tems après s'y être établies, qu'elles parviennent à prendre du volume & de la solidité ; au lieu que les racines de mangle rouge, tout en sortant de la tige ou des branches de l'arbre, ont déjà la consistance du bois ordinaire, & communément la grosseur du petit doigt.

Les premieres, dans l'espace d'un an & quelquefois moins, descendront depuis les branches les plus hautes jusqu'à terre, tandis qu'il faudra plusieurs années pour que les autres parcourent la moitié d'un espace égal ; en sorte qu'on les voit comme suspendues, à différentes distances du fol qu'elles doivent atteindre.

La seule espece de palétuvier ( 1 ) que j'aie vue ici, est un arbre aussi gros & aussi élevé que le mangle noir. Son écorce est brune, écailleuse ; mais ses écailles, au lieu d'être disposées comme dans le mangle noir, où elles ressemblent à celles des poissons, sont au contraire de toute la hauteur de la tige & imitent grossièrement les cannelures étroites d'une co-

---

( 1 ) On le trouve, ainsi que les mangles, dans les terrains aquatiques qui communiquent avec la mer.

lonne ; sa feuille ressemble à celle des mangles , elle est cependant moins luisante. Cet arbre a deux étages de racines horizontales. L'étage supérieur est entièrement hors du sol , & l'inférieur s'y enfonce de quelques pouces. ( 1 )

Non - seulement l'Amérique nous montre dans le mangle rouge & dans le figuier maudit un genre de multiplication que l'on ne connoît point en Europe , mais elle nous donne aussi quelques exemples de force végétative , qui ne sont pas moins extraordinaires. Je m'en suis assuré pour le bananier , par l'expérience dont je vais vous rendre compte.

En décembre 1782 , un peu avant midi , j'allai dans une plantation de bananiers faite en très-bon terrain ; j'y plaçai un thermometre à l'ombre , qui monta à vingt-un degrés , & je fis couper ensuite par un negre , avec l'agrément du propriétaire de la plantation , quatre tiges de bananiers très - vigoureux de différentes grosseurs , à deux pieds près de terre.

---

( 1 ) Je ne répète point dans ces descriptions ce que l'on trouve dans celles que vous connoissez déjà. Il m'a paru suffisant d'y ajouter ce qu'on avoit omis , & de rectifier ce qui est contraire à la vérité.

Le plus petit des quatre manifesta aussi - tôt du centre de la coupe une végétation rapide, dont les progrès étoient très - distincts à la vue; mais cette grande activité ne dura que quelques instans. Elle se foutint mieux pour le plus gros, qui s'accrut de neuf lignes en une heure de tems.

J'observai aussi que le premier élan de la végétation étoit le plus fort; qu'elle alloit ensuite en décroissant jusqu'à n'être plus sensible au bout de quelques minutes. Peut-être au surplus qu'elle se fût mieux soutenue dans la saison la plus chaude de l'année.

Le bambou ne le cede en rien au bananier pour la vitesse de la végétation; & si l'on connoissoit mieux les plantes du pays, peut-être y trouveroit-on encore des exemples d'accroissement plus rapide.

Mais, sans entrer dans des recherches particulières à cet égard, le tableau général du climat est lui seul assez frappant. Dans les plaines, c'est une verdure perpétuelle: à peine un champ de cannes est-il coupé, qu'il recommence à produire. Jamais la terre ici ne se repose, jamais on ne l'engraisse, & cependant elle rend toujours. Les savanes, quoique sans

ceffe couvertes de bétail , fourniffent cependant à fa nourriture , lorsque les pluies ne manquent point. J'ai vu d'anciennes places à vivres épuifées pour des productions utiles , incultes feulement depuis deux ans , fi bien remplies de plantes sauvages qu'elles étoient impénétrables ; des forêts , dont le fol aride ne pouvoit être gravi qu'en faiffant les branches , tellement fournies d'arbres , arbriffeaux , arbuftes , herbes & lianes de différentes grandeurs , unies & entrelacées de mille manieres , qu'il n'y refloit plus de place pour de nouvelles plantes. La nature enfin femble mettre ici un impôt fur chaque graine de terre , & même fur les rochers.

A l'ombre , comme au foleil , tout doit produire ; & les végétaux montrent une fi grande tendance au développement , qu'il ne leur faut qu'un point d'appui , parce que le climat fe charge du refte.

On voit ici de très-beaux arbres fruitiers prospérer fans la moindre culture ; & l'on peut préfumer qu'avec le fecours de l'art , non-feulement on amélioreroit les efpeces , mais que l'on parviendroit encore à multiplier les classes.

Ainsi la pomme d'acajou , la fapotille , &c.

deviendroient meres de familles , aussi étendues peut-être que la pomme & la poire d'Europe.

Cette agréable perspective paroît une chimere aux yeux d'un grand nombre d'habitans , qui regardent comme impossible l'application de la greffe à S. Domingue. Ils citent pour preuve quelques expériences isolées , faites avec trop peu de constance , peut-être même avec trop peu de soin. Je puis citer à mon tour une autorité plus forte que toutes les leurs ensemble , puisqu'elle est positive.

On a greffé ici avec succès l'oranger doux sur le sauvage , & la vigne cultivée sur la vigne sauvage. Cette expérience , que chacun peut répéter , est un beau début dans cette nouvelle carrière.

Je fais que les especes moins analogues ne se marient point aussi aisément ; mais à peine compte-t-on cinq ou six personnes dans la colonie , qui aient fait quelques essais dans ce genre : & doit-on regarder leurs essais comme des décisions ? S'ils les ont faits , par exemple , en été , ou même en hiver , pendant un tems de sécheresse , n'est-il pas naturel de penser que ces petits canaux destinés à s'unir se feront desséchés trop promptement de part ou d'autre ?

Il en arriveroit de même en Europe en pareille circonstance.

Mais si l'on eût choisi à S. Domingue un tems humide & frais , comme il s'en rencontre beaucoup pendant l'hiver à la suite d'une longue pluie ; si l'on eût fait alors en grand l'expérience de la greffe & qu'elle n'y eût pas réussi , l'on remarqueroit cette singularité comme particuliere au climat , & d'autant plus étonnante en même tems , que la seve y conserve toujours une très - grande activité.

Personne, au surplus , ne s'occupe ici de cette branche utile de l'agriculture. L'on aime mieux y manger les fruits tels que la nature les donne, c'est - à - dire fort mauvais , à l'exception de l'Ananas , de la sapotille & de quelques especes d'oranges. Il est même assez singulier que l'on s'applique davantage à y naturaliser quelques fruits d'Europe , qu'à perfectionner ceux du pays , quoique l'un soit assurément bien plus difficile & moins généralement utile que l'autre.

La famille d'oiseaux la plus nombreuse que l'on remarque ici dans les plaines , la plus variée & la plus jolie en même tems , est celle des colibris. On y voit aussi une espece de rossignol , dont le chant est bien inférieur à celui

du rossignol d'Europe , quoique le plus agréable de tous les chants d'oiseaux américains. La nature en a paré plusieurs des couleurs les plus éclatantes , mais elle leur a refusé l'agrément de la voix ; au reste il n'est pas nécessaire de les prendre pour jouir de leur beauté , car ils ne sont point farouches. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de les approcher à quelques pieds de distance , sans qu'ils parussent alarmés de mon voisinage !

Cette observation faite sur différentes sortes d'oiseaux sauvages , m'a fait faire une réflexion qui pourroit s'appliquer sur un grand nombre d'animaux.

N'est-il pas vrai que la nature a inspiré à ceux qui sont foibles , une aversion ineffaçable pour leurs ennemis ? Ainsi l'on voit la brebis fuir à l'aspect du loup , & les volailles d'une basse-cour pousser à la fois des cris de frayeur , lorsqu'elles apperçoivent l'oiseau de proie qui plane sur leurs têtes.

Mais le nombre des chasseurs étant très-peu considérable ici , les animaux sauvages y sont plus dans l'état de nature qu'en Europe , où l'homme leur fait continuellement la guerre ; & puisqu'ici les oiseaux ne semblent pas le  
redouter ,

redouter, n'est-ce point une preuve que dans l'ordre général ils ne devoient pas lui servir d'aliment ? Cette preuve par analogie me paroît plus directe & plus convaincante que toutes celles que peut fournir la compassion.

La chaleur étant ici, chaque jour, chaque minute, suffisante pour faire éclore les œufs des insectes, l'on doit être moins surpris de leur nombre prodigieux, que de ce qu'ils n'y font pas encore en plus grand nombre.

Avant que les forêts fussent abattues & les marais desséchés, ils devoient couvrir la surface de la terre & remplir l'athmosphère ; mais depuis que l'industrie européenne a mis les terres en valeur, & sur-tout depuis que l'on brûle les débris d'un champ de cannes moissonné avant de le replanter, la plupart des insectes qui s'y trouvent, ne pouvant échapper à la rapidité des flammes, périssent pêle-mêle avec leur postérité.

Cependant, malgré cette cause destructive & générale, qui se renouvelle dans les plaines à sucre tous les deux ans & demi, qui a lieu dans les mornes toutes les fois que l'on défri- che, il reste encore à S. Domingue un nombre d'insectes si prodigieux & de tant d'especes

différentes, que l'Europe n'a rien de comparable.

L'araignée krabe se fait remarquer parmi tous les autres. Il y en a de plus grosses que la paume de la main. Elle est noirâtre, couverte d'un poil hérissé de deux à trois lignes de longueur, qui ajoute encore à sa figure hideuse. Sa cuirasse est si dure qu'il est difficile de l'écraser. Elle se plait dans les terrains les plus secs ; elle se creuse un gîte dans la terre & jette quelques fils très-courts à l'ouverture. Souvent elle sort de cette habitation & va terre à terre dans la campagne pour trouver sa subsistance. Les insectes font sa principale nourriture, mais elle dévore aussi ses semblables.

Un negre m'en ayant un jour apporté deux, de sept à huit pouces de circonférence chacune, sans y comprendre la saillie des pattes, je les enfermai dans un vase, & j'attendis le résultat de ce tête-à-tête.

D'abord elles restèrent quelque tems immobiles, comme si elles se fussent observées. L'une des deux ensuite s'approcha de l'autre, qui se mit aussi-tôt en défense, & le combat commença. Il fut long & ne se termina que par la mort de l'un des champions, qui fut sucé par son vainqueur.

Souvent elles entrent dans les appartemens lorsqu'il vient à pleuvoir. Les negres croient leur morsure très - dangereuse ; cependant elle occasionne à peine un ou deux accès de fièvre. La nature d'ailleurs , ayant placé leurs armes offensives ( 1 ) au - dessous de leur corps , l'on peut marcher dessus impunément. Ce n'est qu'en grimpant sur les hommes qu'elles peuvent les mordre ; mais elles sont assez visibles pour que l'on s'en garantisse.

Les millepieds sont plus dangereux , parce qu'ils portent leurs dents recourbées en avant de leur tête. Ils ont ici jusqu'à huit pouces de longueur ; & leur morsure , quoique très - redoutée , ne fait pas plus de ravage que celle de l'araignée krabe.

Le scorpion est très - rare ici & bien moins venimeux que celui d'Italie.

Les fourmis y sont en si grand nombre & de goûts si différens , que rien , pour ainsi dire ,

( 1 ) Ce sont deux dents creuses , aiguës & recourbées , qui se rapprochent en se croisant lorsque l'animal est irrité. Ces dents pénètrent alors dans les chairs , & il en sort une eau rousse que l'on croit être leur venin.

n'est à l'abri de leur voracité. Tel comestible qui ne convient point à une espèce, est l'aliment d'une autre. J'en ai même vu qui attaquoient les citrons.

L'on ne connoît point de serpens venimeux dans toute l'étendue de la colonie ; mais les couleuvres y font très-multipliées. L'on en voit dans les plaines, qui ont jusqu'à douze pieds de longueur. Leur morsure n'a que le danger d'une plaie ordinaire. Elles fuient d'ailleurs devant les hommes, & détruisent une quantité prodigieuse de rats qui, sans elles, feroient les plus grands ravages dans les champs de cannes.

Les caïmans font devenus très-rares dans la partie françoise de S. Domingue ; il en reste cependant sur les bords de l'Artibonite.

De tous les animaux domestiques d'Europe, naturalisés à S. Domingue, ( 1 ) le taureau est celui qui paroît le plus affaibli par le climat ; car il s'en faut beaucoup qu'il ne montre autant de vigueur que les bœufs de vos campagnes. On l'emploie cependant à différentes

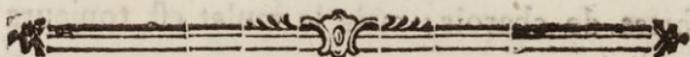
---

( 1 ) Voyez ma lettre sur les mornes.

fortes de charois ; mais le mulet est toujours préféré.

Si vous trouvez à présent mes remarques trop générales , j'ai à vous répondre que je ne voulois ni ne pouvois entrer dans des détails dont plusieurs me sont inconnus , & encore moins répéter ce qui a déjà été dit tant de fois , mais saisir l'ensemble du pays , vous en donner une idée vraie , & détruire dans votre esprit quelques préjugés qui se sont accrédités par les livres.





LETTRE XXXII.

*S. Domingue 1782.*

RÉPONSE à une question proposée par M. l'abbé  
Raynal.

Q U E S T I O N.

- “ LA découverte de l'Amérique a-t-elle été  
” utile ou nuisible au genre humain ?  
” Si elle a produit des biens, quels sont  
” les moyens de les conserver & de les ac-  
” croître ?  
” Si elle a produit des maux, quels sont  
” les moyens d'y remédier ? ”

Mon objet, en discutant cette question, n'est assurément pas de concourir au prix proposé pour le meilleur discours qui pourroit la résoudre; libre de toute espece d'entraves, je vais fixer mes propres idées sur ce sujet intéressant & en occuper un de vos loisirs.

Le consommateur voluptueux, le négociant, le navigateur & le politique même s'élevent avec enthousiasme & disent :

Avant les tentatives heureuses de l'immortel Christophe Colomb , l'Europe en proie à l'avarice & au despotisme du clergé , à la tyrannie d'une multitude de seigneurs , à la barbarie des guerres intestines , consommoit son activité & ses forces naturelles à ses propres dépens , faute de pouvoir les étendre au - dehors pour sa prospérité. L'Océan , comme une barriere imposante , n'offroit au regard des peuples qu'un abyme de tempêtes. Contraints alors de se fixer sur un continent trop peu étendu , ils se livroient sans cesse les combats les plus sanglans , & se disputoient la terre au lieu de la cultiver.

Tel un fleuve indomté dans des contrées sauvages , change de lit , renverse les arbres , ronge la terre avec un bruit effroyable , ici forme une cascade , ailleurs des débordemens & des marais pestilentiels ; telle une population nombreuse , mal dirigée ou soumise à de mauvaises loix , détruit les moissons , incendie les villes , égorge leurs habitans , & change perpétuellement la face des empires.

La découverte du Nouveau - Monde étoit donc nécessaire pour éclairer l'ancien & diriger son activité vers des choses utiles.

La question n'est-elle pas résolue , puisqu'on

voit à cette heureuse époque les différens peuples de l'Europe cultiver la terre avec soin , établir des manufactures , creuser des ports , construire des vaisseaux , porter leurs denrées jusq'aux extrémités du monde , & revenir chargés de productions étrangères ? N'est - il pas certain que les jouissances des hommes se multiplierent alors & qu'ils apprirent à jouir ? Sur un théâtre plus vaste , auparavant inconnu , leur existence sembla s'accroître de moitié. Les arts utiles , comme ceux d'agrément , se perfectionnerent à la fois. Leur inquiétude destructive se changea bientôt en des travaux utiles , dont le plaisir fut la récompense , par les jouissances nouvelles que le commerce offroit chaque jour aux cultivateurs. Tous les peuples s'empresserent d'y avoir part ; leurs efforts se dirigerent au même but ; les échanges s'établirent entr'eux , & la civilisation qui en est la suite.

Contens de leur situation nouvelle , ils voulurent sans doute en connoître la cause : voilà le regne de la philosophie. Les idées s'accrurent avec les affaires , la raison s'épura en même tems que les mœurs devinrent plus douces. Le flambeau de la vérité éclaira à la fois l'agriculture , la morale & la politique.

Les peuples acquirent des lumieres sur leurs droits , fixerent des bornes par l'opinion , aux prétentions illimitées de leurs souverains ; ils furent distinguer les bons des mauvais gouvernemens ; ils connurent l'avantage d'un luxe raisonnable ; ils accorderent au travail l'estime qui lui est due , & refuserent aux moines celle qu'ils avoient usurpée. Plus tolérans en matiere de religion , plus laborieux , plus actifs & plus industrieux que leurs prédécesseurs , ils marcherent à grands pas au plus haut point de perfection dont l'espece humaine soit susceptible ; ils ont préparé ce siecle de lumieres & de philosophie dans lequel nous avons le bonheur de vivre , qui fait tant d'honneur à l'humanité & qui doit être consacré à jamais dans les annales du monde.

Voilà , si je ne me trompe , le sommaire des idées le plus généralement reçues sur la découverte du Nouveau-Monde ; ayez à présent la patience de lire les miennes.

Tous les peuples de l'Europe ont eu part à la découverte de l'Amérique , plus ou moins , & en différens tems ; les uns , pour conquérir ; les autres , pour former des établissemens sur quelques débris abandonnés de la conquête ; &

tous, pour la jouissance des denrées qui en sont provenues, comme pour la vente de celles qui sont encore nécessaires aux colonies que l'Europe y a fondées.

C'est par l'examen de ces rapports particuliers que nous parviendrons à déterminer l'influence de cette découverte sur chaque peuple pris séparément, puis sur le genre humain en totalité.

L'Afrique, par les relations malheureuses que nous avons établies entr'elle & l'Amérique, ne doit pas être oubliée; mais l'Espagne, qui a eu l'honneur de la découverte & de la conquête, doit être la première à paroître dans notre examen.

De tous les empires de l'Europe, l'Espagne est celui que la nature semble avoir le plus favorisé, tant par la douceur de sa température, qui admet les productions de tous les climats, que par le grand développement de mer, qui lui offre une pêche abondante & des communications faciles entre ses ports, que par la fertilité même de son sol, la pureté de son atmosphère, la grande quantité de mines & rivières qu'elle possède & la chaîne imposante des Pyrénées qui lui sert de barrière.

Cependant , avec autant d'avantages , l'Espagne est un des royaumes d'Europe le moins peuplé , le moins cultivé , le moins industriel , le moins éclairé. D'où vient cette espece de contradiction entre le rang auquel la nature sembloit l'avoir destinée , & celui qu'elle occupe réellement ?

Colomb , de retour de son premier voyage d'Amérique , étala aux yeux de la cour & du peuple une partie des richesses immenses qu'il y avoit trouvées. Les compagnons de ses succès traînant à leur suite l'or & l'argent , éveillèrent bientôt la cupidité dans tout le royaume. Alors une multitude de personnes voulut accompagner l'illustre navigateur dans le second voyage qu'il méditoit. C'étoient de ces hommes dont le caractère inquiet & entreprenant s'accommode mieux des dangers lorsqu'ils mènent promptement à la fortune , que d'un travail modéré , mais habituel , qui ne donne jamais que le simple nécessaire.

Quoi qu'il en soit , Colomb eut le choix de la jeunesse du royaume , composa sa petite armée , retourna en Amérique & revint avec de nouvelles richesses.

L'infatigable navigateur ne travailloit que

pour la gloire : il négligea sa propre fortune ; c'est une justice que l'on doit à son désintéressement ; mais le nombre des Espagnols enrichis s'étant accru à un point considérable, par les fréquentes traversées & les nouvelles conquêtes qui furent faites dans le continent d'Amérique sous le commandement de Pizarre, Fernandès, Almagro & autres célèbres aventuriers, les vues ambitieuses de la nation se fixerent entièrement sur le Nouveau-Monde.

On abandonna la culture pour aller chercher de l'or à travers les naufrages, les combats & les climats brûlans de la zone torride. Le souverain lui-même, au lieu d'arrêter dans le principe ces émigrations destructives, ne songea qu'à retirer sa part des conquêtes : il y établit des colonies, des impôts, fit ouvrir des mines nouvelles dans le Pérou, dans le Mexique, perdit de vue son royaume, pour s'occuper entièrement des métaux précieux de l'Amérique.

Leur rareté dans la circulation à cette époque les soutenoit à une valeur considérable : il en falloit peu pour représenter les objets du commerce. Ainsi l'Espagne, avec la moindre partie de ses trésors annuels, payoit facilement dans

le principe ce qui lui manquoit de comestibles, de vêtemens, de même que tous les meubles de luxe qui pouvoient lui plaire & que chaque nation s'empressoit de lui offrir en échange de son or.

Si elle se fût dirigée sur les principes de politique que l'on attribue aujourd'hui à la compagnie Hollandoise dans son commerce d'épiceries, aux rois de Golconde & Cachemire dans le débit qu'ils font de leurs diamans, sans doute qu'en répandant une moindre quantité d'or & d'argent dans la circulation générale, ces métaux se fussent soutenus à une valeur plus éminente, & les sources n'en auroient pas été taries de si bonne heure. Mais tel a été l'aveuglement de ce royaume, ou plutôt l'effet de mille & mille exploitations particulières nullement concertées, que les mines se sont épuisées, le métal est devenu plus commun, & la nation qui le possédoit, plus pauvre que toutes les autres.

C'étoit une affaire de calcul, qui exigeoit de l'unité dans les opérations, comme elle existe dans toutes celles de la compagnie Hollandoise. Au lieu de cet ensemble politique, chaque Espagnol occupé de ses intérêts du

moment, tiroit à la hâte des entrailles de la terre tout le métal qu'elles pouvoient lui fournir, pour aller ensuite dans sa patrie le consommer dans la mollesse.

Un acheminement aussi facile à la fortune devoit séduire les particuliers. C'étoit au gouvernement à en prévoir les suites, afin d'y mettre des obstacles ; il ne l'a pas fait, qu'en est-il résulté ?

La fleur de la population du royaume passe encore annuellement en Amérique ; les uns aux frais de l'état, pour le maintien des loix & la perception des deniers royaux ; les autres, pour leur propre compte dans différentes entreprises. Ainsi la culture des terres dans la métropole se trouve négligée de plus en plus.

C'est apparemment de cette ancienne habitude de se procurer, par le moyen de l'or, le produit de l'industrie de tous les peuples, qu'est venue cette paresse que l'on croit mal-à-propos plus naturelle aux Espagnols qu'aux autres habitans de l'Europe.

L'Espagnol méprise le travail : ce mépris est même un élément de son caractère ; mais ce n'est point à la nature qu'il doit ce funeste

défaut ; c'est à l'or , dont il a été le possesseur exclusif pendant un siècle & plus. ( 1 )

L'on a vu de tout tems & l'on verra toujours les hommes ne travailler qu'en raison de leurs besoins. Naturellement ils préfèrent le repos à l'activité. Les sauvages se reposent aussi long - tems que durent leurs provisions & ne se remettent en campagne que pour appaiser leur faim.

Le travail des mains , dans toutes fortes d'états , est le lot des plus nécessaires : ceux - ci sont dans la dépendance des autres ; le mépris est leur partage : il n'est donc pas surprenant que chacun d'eux cherche à sortir de cette classe abjecte pour passer dans celle des hommes que l'on considère & qui vivent bien sans rien faire. Aussi le peuple d'Espagne , riche pendant un tems , abandonna bientôt la culture des terres , pour se livrer à une douce oisiveté , embellie par une multitude de jouissances que son or lui procuroit. Et son mépris pour le travail n'ayant pas suivi la déca-

---

( 1 ) Avant la découverte de l'Amérique , l'Espagne étoit au niveau des états d'Europe les plus industrieux.

dence du numéraire , il est tombé dans une misere extrême.

Combien ce peuple n'a-t-il donc pas à se plaindre de la découverte de l'Amérique & de ses funestes trésors ! Il s'épuise en Europe pour ses colonies ; & les plus anciennes de toutes sont cependant si peu habitées , qu'elles ressemblent plutôt à de simples prises de possession qu'à des établissemens durables. La métropole , dépourvue de denrées & de manufactures , ne fau- roit les approvisionner ; tandis que son inquié- tude & sa jalousie , suites naturelles de son impuissance , repoussent par des loix sévères tous les secours d'un commerce étranger. Ecrasées sous le double poids de la misere & du des- potisme , que peuvent-elles devenir ? L'état de langueur est leur partage , en attendant une extinction totale.

C'est tout ce que peut faire un état robuste , d'entretenir quelques colonies & de les rendre florissantes , sans dépérir lui-même d'une ma- niere sensible. Faut-il donc être surpris que l'Espagne se consume en pure perte dans la multitude de celles qu'elle a voulu conserver ?

On dira peut-être , que le despotisme du clergé dans ce royaume est la raison la plus puissante

puissante de la dépopulation que l'on y remarque ; mais , sans vouloir rien diminuer de son influence mortelle pour le corps politique , ce despotisme même est peut-être une suite de la découverte du Nouveau - Monde. Voici pourquoi.

Les communautés religieuses ne sont pas soumises aux vicissitudes rapides des particuliers ; elles ont une roue de fortune à part. L'opinion , dont la marche est toujours lente , en est le moteur ; elle les élève constamment , lorsque l'état s'abaisse.

Ainsi l'on voit aujourd'hui des biens considérables dans les mains d'un citoyen , qui se dissipent bientôt & passent dans celles d'un autre , tandis que l'impossibilité de dissiper chez les moines fait que leurs possessions augmentent annuellement , de toutes leurs épargnes , du casuel & des aumônes , tributs misérables de la superstition.

Mais à l'époque où l'Espagne fut remplie des dépouilles de l'Amérique , l'église ne fut point oubliée dans le partage qu'on en fit. Ces legs pieux , déjà immenses dans le principe , se sont ensuite tellement accrus dans les mains du clergé , qu'il est aujourd'hui d'une

richesse indécente ; & son opulence ne fait qu'augmenter son pouvoir , tandis que le mépris général de la nation pour le travail favorise encore son respect pour le cloître , ou du moins empêche que l'inutilité des moines dans l'état ne fasse ouvrir les yeux sur le peu de cas que l'on doit en faire.

D'un autre côté , la donation de l'Amérique , faite par le pape Alexandre VI à Ferdinand roi d'Espagne & à la reine Isabelle avec une impudencé aussi ridicule qu'inconcevable , cette donation , dis-je , n'a pas contribué pour peu au respect exagéré & à la soumission pué- rile que les Castillans ont eus depuis cette époque pour le clergé.

Il le falloit en effet , par une juste conséquence , pour justifier leurs conquêtes & rendre leurs possessions d'outre mer légitimes. Il falloit adorer comme toutes puissantes les mains dont ils les avoient reçues. Les Portugais qui obtinrent l'Afrique & l'Asie par la même voie , se distinguent également des autres peuples par un fanatisme pitoyable.

Ainsi , en remontant à l'introduction de l'or en Espagne , on reconnoît , par l'enchaînement des malheurs que ce royaume a éprouvés ,

que le métal dont il fait tant de cas en est la cause principale ; & bien loin d'attribuer à la multitude des célibataires ecclésiastiques la dépopulation qui afflige ce beau royaume , il ne faut considérer cette plénitude elle-même d'oïlifs puissans & respectés , que comme une suite naturelle de la découverte de l'Amérique.

Que l'Espagne ait infiniment perdu à la découverte du Nouveau - Monde , il n'y a rien qui doive surprendre à présent. L'or qui en impose à la multitude , ne paroît souvent , quand on examine ses effets , que le dernier objet de tous les genres d'industrie auxquels les hommes peuvent s'attacher. C'est celui qui à la longue récompense le moins leurs travaux & attaque le plus vivement le nerf principal des états.

Mais la France , en jetant les fondemens de sa puissance sur l'agriculture & les arts , qui n'a point embrassé comme l'Espagne des possessions trop étendues , n'aura - t - elle pas retiré de grands avantages de ses colonies d'Amérique ? C'est ce qu'il faut examiner.

Un sol fertile les distingue , & la culture y est généralement établie. Le sucre , le café , l'indigo & le coton en font les principaux

objets. L'activité des colons s'étend même au-delà des terrains accessibles ; ils vont jusqu'à la cime des mornes chercher les bois précieux & incorruptibles dont les artistes François tirent un si grand parti. Ils recueillent encore plusieurs drogues d'usage en médecine ; ils rassemblent enfin toutes les productions du sol sur lequel ils sont établis , & font à la métropole l'hommage de leurs travaux. Amateurs du luxe de la mere-patrie , celle-ci leur fournit à son tour tout ce qu'ils peuvent desirer. C'est là qu'elle porte le superflu de ses grains , de ses vins , avec une partie du produit de ses manufactures. Les échanges entretiennent l'activité ; la terre est en valeur , la mer est couverte de vaisseaux , & chacun jouit de l'industrie commune.

Telle est à peu de chose près l'image que la France nous présente aujourd'hui. Mais que la découverte de l'Amérique ait été nécessaire pour y porter l'agriculture & les arts au point de perfection où on les voit dans ce royaume , c'est une chose dont je ne puis convenir. Il faut entendre mes raisons.

Le commerce en général , s'il est heureux & conduit sagement , peut bien lui seul nourrir

un grand nombre d'habitans sur une terre inculte ou stérile. Mais cette population sera toujours précaire ; le moindre changement dans la fortune ou dans la politique des états pourra la détruire.

Je ne connois de population solide , que celle qui vit des produits du sol qu'elle habite ; & ces produits peuvent avoir lieu indépendamment d'un commerce extérieur. Je dis plus : tout commerce extérieur qui ne donne point au résultat une augmentation de denrées de première nécessité pour la nourriture des hommes , mais des objets de luxe , qui même , comme en France , enlève au peuple qui le fait , une partie de ses subsistances , qui emploie cependant des milliers de bras ; tout commerce de cette espèce peut éblouir par la grande étendue de ses affaires , par la multitude de ses vaisseaux ; mais il est onéreux pour l'état qui le fait.

Sur une étendue de terres aussi considérable que celle qui compose la plupart des états d'Europe , ne trouve-t-on pas ordinairement les matières nécessaires pour tous les besoins de la vie ? Qui empêcheroit même , sans sortir du sol , d'y multiplier les jouissances à un point

excessif? En France , par exemple , avoit-on besoin de l'Amérique pour vivre commodément ? A l'exception du sucre , du café & de quelques autres bagatelles , que fournit-elle à ce royaume ? Le café même , il l'avoit déjà du Levant ; en moindre quantité , mais bien plus parfait. D'ailleurs , il ne peut être encore à l'usage de tout le monde , à cause de sa trop grande cherté ; & quand il deviendroit assez commun pour que la majeure partie des hommes pût en faire usage , il seroit toujours à craindre que l'altération qu'il produit sur la plupart des tempéramens ne compensât pour le moins le plaisir d'en user.

Le miel des abeilles , cet extrait naturel & balsamique des fleurs les plus suaves , ne valoit-il pas bien le sucre caustique des colonies , que l'on ne retire des cannes qu'avec le secours du feu & de différentes lessives ? Réfléchissez mûrement , & vous verrez qu'elles ne fournissent que des objets dont on pourroit se passer , sans diminuer les jouissances de la vie ni les ressources des arts.

Jamais le commerce extérieur n'a été nécessaire en France pour favoriser l'agriculture & la population , mais les bonnes loix & les

échanges intérieurs d'une ville à une autre , d'un canton avec le canton voisin , & des provinces entr'elles.

Infortunés créoles , qui n'êtes jamais fortis de vos climats brûlans , qui ne voyez dans vos campagnes que des esclaves encore plus malheureux que vous , qui croyez que l'Europe ne pourroit se passer de vos productions & que leur usage fait une partie essentielle de nos jouissances , transportez - vous en France , connoissez ce beau royaume , & vous ferez surpris ensuite qu'il s'y trouve des hommes assez aveugles pour chercher au-delà des mers une existence plus avantageuse.

Dans cette plaine immense qu'arrose un fleuve couvert de bateaux , vous voyez des villes & des villages remplis de citoyens laborieux. Ces prairies basses , qui s'étendent à perte de vue & qui accompagnent sans interruption le cours des eaux , servent à la nourriture du bétail que l'on destine aux travaux de la campagne ou à la subsistance des hommes. Ces terres un peu plus élevées , joignant les prairies , font le domaine des laboureurs. Le côteau qui s'éleve au - dessus , donne des vins délicieux , & les forêts qui le couron-

ment , fournissent tous les bois nécessaires aux habitans & la nourriture de plusieurs troupeaux. Moins dévastées avant la découverte de l'Amérique , l'on y voyoit quantité d'arbres antiques ; mais les milliers de vaisseaux que l'on a construits depuis cette époque , les ont presque tous consommés.

Entrez dans la ville la plus prochaine , vous allez jouir d'un nouveau spectacle.

Vous y trouverez des hommes pourvus de différens emplois relatifs au gouvernement , des artistes dans tous les genres. Vous verrez les métaux , les bois , la soie , le fil , la laine , les cuirs & quantité d'autres matieres tirées du sol , prendre , dans des mains exercées , des formes différentes & utiles. Vous verrez l'aisance dans l'intérieur des maisons , des comestibles délicieux & abondans sur les marchés , des bibliothèques publiques , des écoles gratuites , des hôpitaux pour les pauvres , des spectacles & des sociétés agréables ; & rien de tout cela n'est dû à l'Amérique. Pourquoi donc vanter si fort sa découverte ?

Il suffisoit sans doute que la douceur des loix & les lumières de la raison vinssent régner sur les François , pour porter leur industrie au

degré de perfection qu'elle a atteint. C'est à ces causes seules qu'ils font redevables des jouissances qui les entourent, & loin d'imaginer que l'Amérique ait donné l'impulsion à leur agriculture, je crois au contraire qu'elle en a retardé les progrès.

Jetez un moment les yeux sur le grand nombre d'hommes que les colonies françoises ont coûté à l'état depuis leurs funestes établissemens. La seule portion de S. Domingue qu'il possède, occupe près de trente mille Européens à poste fixe. C'est un fonds qu'il faut continuellement rafraîchir par la jeunesse la plus robuste, la mieux constituée, qui vieillit & s'use sous un ciel dévorant, avant d'avoir pu se choisir des compagnes. Elle n'est donc point remplacée pour la patrie. Dix mille matelots au moins font employés pour le commerce de la même colonie : jugez des besoins & des pertes de toutes les autres. Ajoutez ensuite cette foule de manœuvres employés dans les ports de mer ou sur les bords des rivières, uniquement pour l'échange & le transport des denrées relatives à ce commerce, & vous verrez combien l'agriculture auroit de bras à réclamer.

Les landes de la Bretagne , celles de Bordeaux & quantité d'autres pays incultes ou mal cultivés prouvent, d'une manière assez positive , que les terres de ce royaume sont encore bien loin de la perfection possible & désirable. Lorsqu'elles l'auront atteinte & qu'elles seront peuplées proportionnellement , le commerce & les établissemens d'Amérique lui feront peut-être avantageux ; mais tant qu'on y verra des terres en friche , l'on fera fondé à regarder les colonies comme une extension nuisible à la métropole.

L'étendue de la France est de vingt-sept mille lieues quarrées , ou environ ; sa population est de trente-six millions d'ames tout au plus ; ce qui fait neuf cents soixante-trois personnes par lieue quarrée. . . . Je demande à présent à ceux qui ont essayé quelques calculs sur la fertilité moyenne des terres de ce royaume , s'il ne pourroit pas avoir une population beaucoup plus considérable , sans rien diminuer du luxe , dont il s'est fait un besoin.

C'est à tort que l'on compteroit pour un grand avantage les fortunes particulières auxquelles les colonies donnent lieu. L'état n'en retire pas beaucoup de fruit ; & ceux même qui les acquierent , ont tant d'obstacle à surmonter ,

tant de répugnances à vaincre , tant de cruautés à exercer , tant d'ennuis à effuyer , & tant de tems à attendre , qu'il paroît au moins probable que la médiocrité dont ils auroient joui en France , leur eût procuré une existence plus douce que celle qu'ils font allés chercher au-delà des mers.

Je n'avance rien qui ne soit bien connu de ceux qui ont fréquenté quelque colonie. Les Européens isolés sur leurs habitations , y mènent la vie la plus triste. Souvent , en les voyant chez eux , je suis tenté de croire que leur sort n'est guere préférable à celui de leurs esclaves.

Ce sont cependant les plus fortunés. Que dire à présent de ces tristes victimes d'une sottise crédulité ou d'une inconstance naturelle , qui dépourvues de talens , vont chercher fortune dans les colonies , & qui y périssent de misère ou de chagrin , n'y trouvant pas même une ressource pour subsister ? Les vaisseaux chaque jour en amènent un grand nombre : n'est-il pas tems que le gouvernement s'occupe d'une erreur aussi funeste & qu'il détourne ces fortes d'émigrations qui lui font perdre une multitude de citoyens ?

Les maladies vénériennes , endémiques à

l'Amérique, présentement communes à toute la terre, par les ravages qu'elles font chaque jour, par l'altération considérable qu'elles ont dû produire dans l'organisation primitive de l'espece humaine, par les dispositions qu'elles lui ont données à des infirmités nouvelles, ne pourront jamais être compensées par aucune sorte d'avantages. La santé & la vigueur du corps sont les premiers biens de l'homme, même de l'homme en société. Les plus légères atteintes en ce genre deviennent pour lui des maux inappréciables. Quand même la découverte du Nouveau-Monde n'auroit produit d'autre mal que la communication des maladies vénériennes, & plus de bien d'ailleurs qu'elle n'a fait, encore la regarderois-je comme une époque fatale à l'humanité.

Si les suites de cette découverte ont empoisonné le physique de l'homme, elles n'ont pas plus épargné son moral. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'esprit de cruauté, de cupidité & de licence qui regne généralement dans les colonies, pour prévoir le mauvais effet qui doit en résulter à la longue sur les métropoles elles-mêmes, tant par les relations du commerce, que par les expatriés enrichis, qui

reviennent avec leur corruption jouir de leurs fortunes.

Ces maux sont communs à tous les peuples de l'Europe, mais à des degrés bien différens ; je les ai tracés pour n'y plus revenir, & je passe à l'examen de l'Angleterre dans ses rapports particuliers avec l'Amérique.

L'Angleterre, à en juger par son état actuel, semble être, de toutes les puissances, celle qui a tiré le plus grand parti de la découverte du Nouveau-Monde. Moins fertile que la France, elle est cependant plus peuplée relativement. D'où vient cet avantage ? N'est-il pas le fruit des établissemens anglois en Amérique ?

C'est la première idée qui se présente ; mais est-on fondé à croire que l'Angleterre soit redevable à l'Amérique de sa nombreuse population, lorsqu'elle n'est pas encore tout ce qu'elle pourroit être par sa fertilité propre, indépendamment du reste du monde ? Pourquoi attribuerait-on d'ailleurs à une cause incertaine ce qui se déduit tout naturellement de la liberté, dont l'expérience de tous les tems a déterminé l'effet ?

Je ne pourrois que répéter pour les colo-

nies angloïses dont le sucre est l'objet , tout ce que j'ai déjà dit pour la partie françoise de S. Domingue. Le sucre & le café ne nourrissent point. Les millions de milliers que l'on en répand dans le commerce du monde, ne donnent pas la subsistance d'un homme de plus au total. Cependant il faut faire vivre les Européens qui se livrent à ces fortes de cultures, aux chargemens & aux transports qui y sont relatifs. Ainsi toutes les colonies à sucre sans exception, celles d'Angleterre, comme les autres, loin d'augmenter la population fixe de l'état, la diminuent au contraire d'autant plus qu'elles sont elles-mêmes plus considérables.

J'entends par *population fixe*, celle qui est attachée au sol métropolitain par des possessions, par son industrie, ou par des emplois. La *population incertaine*, selon moi, est celle qui habite les colonies ou qui navigue pour le commerce.

Il est vrai que l'Angleterre ne s'est pas bornée à des colonies comme celles de la France. Le continent de l'Amérique septentrionale, que l'on connoît sous le nom de *Nouvelle-Angleterre*, lui fournissoit abondamment des farines, des salaisons & des bois de construction.

De toutes les colonies fondées par les Européens en Amérique , celle-là étoit fans doute la plus utile , & ses progrès ont été rapides , parce que dès le principe de son établissement elle servit d'asyle à une multitude de familles pauvres ou persécutées en Europe ; parce que la température qu'elles y trouverent est presque la même qu'en Europe ; parce que les grains , les légumes & les fruits d'Europe y viennent en abondance ; parce que les bêtes à cornes & les chevaux y réussissent parfaitement ; parce que la nature du produit des terres s'oppose à des fortunes rapides ; d'où il arrive que chaque propriétaire s'attache à son bien , s'y fixe pour la vie , & s'applique à l'améliorer pour ses enfans.

Mais , afin d'être bien convaincu que ce n'est point à l'excellence des loix qui la dirigent , que la Nouvelle - Angleterre doit sa culture , il ne faut que jeter un coup - d'œil sur les vexations de la métropole , qui ont donné lieu à la présente guerre. On verra pour lors que les progrès de cette immense colonie ont dû être arrêtés à chaque pas par les entraves mises à son commerce. Tel est cependant l'effet d'une terre fertile , d'un climat sain & de

la tolérance en matière de religion, que malgré le poids énorme de la cupidité armée de la puissance, les hommes qui ont à le supporter, trouvent encore le moyen de multiplier & de vivre heureux.

L'Angleterre étoit la seule puissance pour qui la découverte de l'Amérique sembla réellement avantageuse, à cause des denrées propres à la subsistance qu'elle en tiroit abondamment. Au moyen du commerce exclusif qu'elle y avoit établi, la population de cette métropole se fût élevée à un nombre d'hommes formidable, & sa puissance toujours croissante eût arboré sur mer le pavillon de la souveraineté universelle. Alors elle eût donné la loi dans toutes les colonies du monde, peut-être même qu'elle les auroit conquises.

Mais il est dans l'ordre de nature, que l'enfant qui se laisse conduire & supporte nos injustices à cause de sa foiblesse, devenu homme avec le tems, se dirige par lui-même & repousse les outrages.

Supposons cependant que la Nouvelle-Angleterre, toujours soumise, eût fourni sans obstacle à sa métropole les moyens de parvenir au degré de puissance qu'elle ambitionnoit ;

le

le genre humain y auroit-il gagné quelque chose ? Car c'est toujours là que notre question nous ramene.

Que le peuple soit nourri en Amérique ou en Angleterre , par les denrées qui viennent dans l'une & l'autre contrée , c'est le même nombre d'habitans au total.

Si l'Amérique Angloise , par exemple , donne à la métropole une partie de ses grains , l'augmentation des citoyens qu'elle produit ainsi dans la métropole , est compensée par une diminution égale dans son propre sein. Disons même qu'il est plus économique & plus conforme à l'ordre des choses , que les denrées soient consommées aux lieux qui les fournissent. On évite par là une multitude de pertes , de déchets & l'emploi des bras nécessaires aux différens transports. Mais il n'est plus question de tous ces calculs d'intérêt entre la Nouvelle-Angleterre & sa métropole ; elles se séparent pour toujours.

S'il étoit permis à un chétif mortel de porter la parole à un peuple distingué , je dirois : « Anglois , il est tems que vous ouvriez les yeux. Quels que soient vos succès  
» passés , quels que puissent être vos derniers

„ efforts , n'espérez plus recouvrer des pro-  
 „ vinces courageuses , irritées par votre or-  
 „ gueil. Quand vous parviendriez à en dé-  
 „ truire tous les habitans , à rendre cette vaste  
 „ contrée entièrement déserte pour la seconde  
 „ fois , ne pensez pas cependant qu'elle de-  
 „ meure en votre pouvoir. Vous auriez alors  
 „ de nouvelles puissances sur les bras , que  
 „ votre extrême ambition a forcées de s'élever  
 „ contre vous. Qu'attendez - vous donc pour  
 „ terminer une guerre qui vous épuise de plus  
 „ en plus ?

„ Si , dès le principe de vos établissemens ,  
 „ au lieu d'écouter la voix d'une ambition trom-  
 „ peuse , vous eussiez traité vos freres d'A-  
 „ mérique comme des concitoyens , une al-  
 „ liance cimentée par les bienfaits vous auroit  
 „ garanti sa durée. Riches de leurs richesses ,  
 „ vous eussiez trouvé chez eux , au besoin ,  
 „ des trésors immenses & des amis fideles.

„ Neuf cents lieues de mer vous séparent ;  
 „ mille tempêtes font entre eux & vous : la  
 „ nature ne vouloit donc pas votre union. La  
 „ douceur & l'égalité auroient cependant pu  
 „ la former ; mais l'avarice & l'orgueil devoient  
 „ bientôt la détruire. ”

Les événemens les plus affligeans , qui se passent chaque jour sous nos yeux , se perdent comme un point imperceptible dans une considération plus générale. Je vois , par exemple , à S. Domingue le tiers d'une armée de François & d'Espagnols périr de maladies dans un espace de trois mois , & le reste y perdre une partie de sa fanté. Il en est de même à proportion dans les autres isles d'Amérique. Mais combien d'hommes la guerre actuelle n'a-t-elle pas coûté , particulièrement aux Anglois ! Il seroit sans doute affreux d'en faire le calcul. Eux , qui ont dû faire face de tous côtés , jusqu'au fond des Grandes-Indes , combien de terres & de mers n'ont-ils pas rougies de leur sang ! Que l'on ajoute à ces pertes récentes celles qui les ont précédées , & le démembrement qui va se faire de leur colonie précieuse ; que leur restera-t-il enfin ? Des vaisseaux inutiles. Ainsi l'Angleterre , qui sembloit être , de toutes les puissances en relation avec l'Amérique , celle qui avoit le plus à s'en féliciter , aura cependant beaucoup à s'en plaindre. Mais faut-il être surpris de ce résultat ? Y a-t-il rien de plus absurde de notre part que de prétendre tirer parti , au profit du genre humain , des

terres qui font situées à deux mille lieues de nous , & de vouloir qu'un individu né près du pôle prospere dans des régions brûlées par le soleil ?

Les différentes zones du globe ne doivent-elles pas avoir chacune leurs habitans & leur gouvernement ? On se plaint déjà que la plupart des empires d'Europe sont trop étendus pour être bien gouvernés , & l'on voudroit cependant prolonger leur domination à travers l'Océan jusqu'aux extrémités du monde. C'est une inconséquence manifeste , dont la cupidité seule peut rendre raison.

On est surpris aujourd'hui , quand on lit dans l'histoire que les Anglois ont été maîtres de Calais , de Bayonne ; jugez de ce que les peuples d'Amérique penseront dans quelques siècles , à la suite d'une révolution naturelle , lorsqu'ils liront dans leurs annales , que la domination de l'Europe s'étendit pendant un tems au Pérou , au Mexique , à la Louisiane , au Canada , &c.

L'état misérable du Portugal , en Europe comme dans ses colonies du Brésil , prouve assez clairement que la découverte de l'Amérique ne lui a guere été avantageuse. N'eût-il pas mieux valu pour ce petit royaume , qu'il

se fût attaché à cultiver son fol & à détruire ses monasteres ? Au lieu de quinze cents mille ames qu'on lui compte aujourd'hui, sa population se fût élevée à plusieurs millions. On peut d'ailleurs appliquer aux Portugais la plupart des réflexions qui précédent, sur le mauvais genre de politique & d'industrie que les Espagnols ont adopté dans le continent du Nouveau-Monde. Ceux-ci y cherchent de l'or ; les autres, des diamans ; & tous négligent l'agriculture.

Personne enfin ne fera surpris que le Portugal soit presque désert, en pensant à la grande consommation d'hommes que ce petit état a dû faire, depuis qu'il se mêle d'entretenir des colonies. La découverte de l'Amérique lui a donc été funeste.

Reste encore la Hollande à examiner dans ses établissemens du Nouveau-Monde. Surinam est sa colonie la plus importante : on y voit plusieurs habitations plantées en cafiers & en sucre dans des terrains fertiles ; mais la facilité du marronnage les fera bientôt abandonner.

Ceux qui connoissent cette partie du continent, assurent que la désertion y a déjà rassem-

blé plus de trente mille negres , qu'ils attaquent souvent les possessions Hollandoises , & qu'ils ne tarderont pas de s'en rendre maîtres. Ce sera l'ouvrage d'un chef entreprenant.

Dans une isle peu étendue , accessible partout & cultivée , le marronnage ne peut être fréquent , parce qu'il n'est point impuni. Mais dans un continent immense , où les vivres viennent abondamment avec peu de culture , où l'esclave fugitif est assuré de n'être point rendu à son maître , de trouver au contraire parmi ses semblables un asyle , des secours & d'y jouir comme eux d'une entière liberté , imagine-t-on pouvoir le retenir aisément ? Aussi considère-t-on les établissemens de Surinam comme très-précaires.

Les Hollandois possèdent encore deux rochers dans les mers d'Amérique , S. Eustache & Curaçao. Ils ne font rien par eux-mêmes ; mais ils servent de points de ralliement & d'entrepôts pour le commerce interlope : ces relations font d'ailleurs d'une trop petite conséquence en bien ou en mal , pour être mises dans la balance des considérations générales sur l'Amérique.

Si la Hollande est très-peuplée , compa-

raison faite avec la médiocrité de son sol , c'est un avantage qu'elle doit beaucoup moins à ses possessions du Nouveau - Monde qu'à son commerce des Grandes - Indes , à ses manufactures d'Europe , à son économie , à sa persévérance dans le travail , & à son activité infatigable. Mais puisque ses différens genres d'industrie ne tendent point à augmenter les subsistances , ils sont plus nuisibles qu'utiles au reste des hommes ; ils en diminuent le nombre , au lieu de l'accroître.

Les autres peuples de l'Europe n'ayant que des relations très - foibles ou indirectes avec le Nouveau - Monde , je ne vois pas qu'ils aient beaucoup à s'en louer. Plus heureux cependant que ceux qui le fréquentent , ils jouissent avec moins de sacrifices , de toutes les productions que l'on en retire.

Mais tout ce que j'ai exposé de funeste à vos yeux , est - il rien en comparaison des massacres innombrables qui ont signalé les premiers pas des Espagnols en Amérique ? Qui pourroit lire sans horreur l'histoire sanglante de leurs conquêtes ? Supposez que le nombre des Indiens ait été exagéré , toujours falloit-il qu'ils composassent un total de plusieurs millions

d'hommes , pour former les empires considérables qui ont été anéantis.

La S. Barthelemi , les vèpres siciliennes , dont l'horrible souvenir fait encore frémir l'humanité , que font-elles en comparaison d'un si grand crime ?

Le plan d'un commerce infame semble sortir ensuite des ruines du Nouveau-Monde ; le pape y donna sa sanction , il parut légitime aux peuples , & la traite des negres commença. (1)

Mais c'est bien la chose la plus monstrueuse que nous présentent les annales du monde , & l'on refusera sans doute d'y ajouter foi dans des siècles plus justes & plus éclairés que celui où nous vivons.

Quoi qu'il en soit , l'on arme des navires chargés d'eau-de-vie , de clincaillerie , d'armes à feu & d'étoffes. On les conduit sur les côtes d'Afrique , où l'on reçoit des hommes en échange des cargaisons.

Etrange commerce , qui avilit à la fois ceux qui en font l'objet , comme ceux qui ont la turpitude de le tenter.

---

(1) Les Portugais furent les premiers à l'emplette ; les Espagnols suivirent leur exemple , &c. &c.

La guerre allumée depuis long-tems parmi les Africains, n'en devint que plus terrible. Leur fureur, irritée par de nouveaux desirs, s'augmenta de plus en plus. Possesseurs de prisonniers, ils les gardoient avec soin, attendant avec impatience le retour des vaisseaux, pour en demander le prix. Enfin ces fortes d'échanges s'établirent avec tant de facilité, que les Africains donnerent bientôt jusqu'à leurs propres enfans pour se procurer quelques-unes des bagatelles que les navigateurs venoient leur offrir.

Depuis le tems que l'Europe arrache un si grand nombre d'hommes à leur patrie ; depuis le tems que l'Afrique fournit à l'Amérique tous les esclaves que l'on y occupe, combien sa population n'a-t-elle pas dû souffrir ! Est-il surprenant qu'il faille aujourd'hui s'enfoncer à soixante & quatre-vingt lieues dans les terres, pour trouver quelques habitans ?

Si, d'un autre côté, les negres que l'on transporte aux colonies, loin d'y prospérer, y succombent dans un espace de tems assez court ; s'il faut des remplacemens continuels ; n'est-ce pas une preuve convaincante du mal-être qu'ils y éprouvent ?

On fait que ces remplacements montent à plus de quatre-vingt mille negres par an. Quand on ajoute à ce nombre prodigieux tous ceux qui se détruisent eux-mêmes, ou qui meurent de maladies dans les traversées, ceux qui périssent dans les combats qu'exige leur commerce avec l'Europe; quand on considère de plus, que l'on choisit pour esclaves la fleur de la jeunesse, c'est-à-dire, la source la plus pure & la plus assurée de la population; quels que soient la fécondité des négresses & leur penchant à l'amour, il ne faut pas être surpris que les vuides de nos consommations ne puissent se remplacer.

Ainsi la dépopulation des negres ira en augmentant de plus en plus, & les Européens jouiront bientôt du double avantage d'avoir dépeuplé l'Amérique & l'Afrique en un petit nombre de siècles, sans aucune utilité pour le reste du monde.

Affreuse perspective! Système de destruction, contraire à tous les vœux de la nature!

Mais, parce qu'un peuple est assez barbare pour vendre des hommes, l'on croit pouvoir les acheter! Au lieu d'employer cette supériorité de lumières dont on se glorifie si fort, à

l'éclairer sur ses erreurs, à le civiliser, à lui faire connoître combien il est plus avantageux de cultiver la terre que de la dévaster, l'ont tend des embûches à sa simplicité, à son ignorance, & on le fait sans remords!

J'entends dire souvent, que les negres sont des especes de brutes, dont l'existence est toujours assez heureuse, dans quelque lieu qu'on les mene, pourvu qu'ils soient nourris.

Mais la stupidité naturelle qu'on leur suppose, afin de justifier la maniere indigne dont on les traite, est un outrage de plus que l'on fait à leur espece.

A-t-on jamais tenté quelque moyen pour développer leurs facultés intellectuelles? Ou pour mieux dire, que ne fait-on pas pour les anéantir? Cependant, au lieu de l'abrutissement total qui devoit être la suite de l'ignorance la plus profonde, jointe à l'esclavage le plus dur, l'on est souvent forcé de convenir que le negre est très-rusé, très-ingénieux pour parvenir à ses fins; qu'il possède l'art de tromper au suprême degré; que l'Européen le plus subtil a bien de la peine à le convaincre d'une faute, même dans un interrogatoire très-long, s'il a envie de la cacher. Sont-ce là les preuves de

cette stupidité qu'on leur suppose dans d'autres tems?

La barbarie ( 1 ) des negres n'est malheureusement que trop prouvée par le commerce qu'ils entretiennent avec l'Europe. Mais depuis que l'amour excessif des jouissances s'est introduit dans plusieurs états, je ne fais si l'on refuseroit d'y vendre des citoyens aux Chinois, supposé que l'on ne pût avoir leur porcelaine & leurs magots qu'à ce prix.

Quand les negres d'ailleurs feroient encore plus ignorans ou plus barbares qu'ils ne le sont réellement, croyez-vous que leur existence en fût moins précieuse à la nature? Le ciel prend-il moins d'intérêt à un sauvage qu'à un sous-fermier? Chaque nation n'a-t-elle pas ses opinions & ses jouissances? Le peuple le plus cher au Créateur, s'il en est un, est celui qui vit paisiblement sur le sol où il est né, qui n'en sort que pour être utile à ses voisins; non pour les conquérir, bien moins encore pour les détruire. Et jugez d'après cela si les

---

( 1 ) La *barbarie* est le commencement ou la fin des peuples les plus illustres. Elle n'exclut point l'aptitude aux connoissances.

Européens ne feroient pas à fes yeux le dernier de tous les peuples.

Toi, qui régis l'univers; toi, dont la puissance auffi évidente qu'incompréhensible répand fur la nature entière & les biens & les maux; faut-il, pour remplir tes décrets éternels, qu'il y ait parmi nous des esclaves & des tyrans, comme l'on voit des calmes & des orages concourir à l'harmonie des éléments & à la reproduction des êtres !

Ici, la peau blanche eft un titre de commandement, consacré par la politique & par les loix; la couleur noire au contraire eft la livrée du mépris. Les uns frappent, les autres gémissent. Toutes ces différences émanent-elles de l'ordre général, ou de la dépravation humaine ?

Apprends-moi fi l'on peut être propriétaire ici fans être coupable; apprendsmoi fi la force employée fans bornes eft un droit légitime, ou fi elle devient un crime, employée au-delà du nécessaire.

Que le sauvage affamé arrache, pour fe nourrir, le fruit qui appartient à un autre; le besoin ordonne cette violence. Mais que des voluptueux fans mefure & fans entrailles con-

damnent des millions d'hommes à la fatigue , à la misère , aux mauvais traitemens & à l'oubli de leur auguste caractère , pour se procurer des jouissances aussi vaines qu'inutiles ; voilà ce que mon esprit ne peut concevoir sans horreur. Tel est cependant le tableau général des colonies.

Qui n'appercevrait pas à présent l'influence malheureuse du Nouveau-Monde sur l'ancien ? Quel est l'homme embarrassé de répondre aux dernières parties de la question de M. l'abbé Raynal ?

“ Si l'Amérique a produit des biens , quels sont les moyens de les conserver & de les accroître ?

„ Si elle a produit des maux , quels sont les moyens d'y remédier ? ”

Comptera-t-on pour des biens quelques productions dont on ne peut se pourvoir sans détruire plusieurs peuples à la fois , qu'un luxe insatiable demande & que l'humanité refuse , qui ne nourrissent personne & qui coûtent la vie à un si grand nombre d'infortunés ? Ne seroit-ce pas un crime d'apprendre aux Européens possesseurs de l'Amérique , par quel moyen ils pourroient y accroître leurs cul-

tures , puisqu'ils ne le feroient qu'en étendant davantage leur tyrannie & en augmentant leurs propres pertes ? Bien loin de réveiller l'attention des différens gouvernemens sur l'exploitation généralement vicieuse de leurs colonies & sur l'épuisement de fertilité qui en est la suite , laissons-les s'affoupir sur la propriété du moment. Hâtons même , s'il est possible , l'instinct desirable , où les peuples de l'ancien monde , fatigués par les frais d'une culture ruineuse , se verront forcés d'abandonner le sol qui en est l'objet. Le reste des malheureux negres que l'on y a entraînés , libres pour lors , partageront entre eux ces mêmes terres que les Européens ne pourront plus cultiver avec fruit , & ils y trouveront une fertilité suffisante pour leurs besoins. On en verra sortir des essaims de générations qui rendront peut-être au Nouveau - Monde des peuples aussi nombreux que ceux que l'on y a détruits. Mais s'il arrivoit , par un malheur étrange , que cette base de population ne pût prospérer & s'éteignît entièrement , son anéantissement ne seroit-il pas préférable au système actuel d'exploitation ?

Je te félicite , ô ma patrie , de n'être entrée

pour rien dans les crimes que je viens de dépeindre ! Plus heureuse dans ta médiocrité que les royaumes les plus opulens , plus redoutable pour tes ennemis , la paix & la liberté sont les fruits de ta sagesse.

Chez toi , l'on ne connoît point le faste accablant de ces hommes privilégiés , ni l'extrême misere. Tous tes habitans marchent à peu près du même front , avec plus ou moins de superflu. Ils ont des lumieres , de la vertu ; ils s'aiment : avec de si grands biens n'est - on pas heureux !

F I N.



Ceplu 433.  
nuc tabella h k.

B 5961 4109



25539

26

